Digitized by Google

G. DE MEYER
BOEKBINDERIJ
RELIURES
Sint-Paulusstraat, 2
GENT

Cn 974

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

ogle

Ex 974

Annuaire

Anecdotique,

ou

Souvenirs Contemporains.

Paris,

CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL.

1826.

Digitized by Google

ANNUAIRE ANECDOTIQUE.

Digitized by Google

Paris, de l'Imprimerie de Gaultier-Laguionie, Hôtel des Fermes.

Digitized by Google

ANNUAIRE

Ar 974

ANECDOTIQUE,

OU

SOUVENIRS CONTEMPORAINS.

Janvier

MIL HUIT CENT VINGT-SIX.

Paris,

CHEZ PONTHIEU, PALAIS-ROYAL,

1826.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS.

L'Annuaire anecdotique, formé, d'Anecdotes, la plupart inédites, ou puisées dans les journaux français et étrangers qui nous ont semblé écrits avec le plus d'esprit et de goût, paraîtra tous les ans à la fin de décembre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ch 974

LISTE

Des Noms cités dans ce Volume.

M. Ameillon.

M. Ancelot.

M. Ancilhon.

M. Arnault.

M. Auger.

William-Austin.

Le vicomte de Barras.

La princesse Belmonte.

Le comte Beugnot.

M. Ed. Blaquierres.

Le danseur-abbé Boldonni.

Louis Bonaparte.

Joseph Bonaparte.

Digitized by Google

Jérôme Bonaparte.

Le marquis De Boisfranc.

La princesse Borghèse.

M. Boulard.

Madame Bourdic-Viot.

Lord Byron.

Madame Campan.

M. Campbell.

Madame Catalani.

Canaris.

La reine Caroline de Brunswisch.

Le prince de Carignan.

M. De Châteaubriand.

Le duc de Chartres.

M. Charlet.

M.-J. Chénier.

M. De Corbières.

M. le baron Cuvier.

M. Casimir-Delavigne.

Jacques Delille

M. Delrieu.

Digitized by Google

M. Désaugiers.

M. Ekenkead.

M. Étienne.

Le duc d'Enghien.

M. de Fontanes.

Le général Foy.

George IV.

Girodet.

Gœthe.

Le cardinal Gonsalvi.

M. Hazes.

M. V. Hugo.

M. le duc de l'Infantado.

M. Kératry.

Le chevalier Jacquelin.

Camille Jordan.

L'impératrice Joséphine.

Mademoiselle Julia (de l'Opéra.)

M. Lacretelle le jeune.

Le général La Fayette.

M. de Lameth.

Digitized by Google

Le comte de Las Cases.

M. F. Langlé.

M. Larive.

Le vicomte Sosthène De la Rochefoucauld.

M. Lepeintre (du Vaudeville).

Legouvé.

Louis XVIII.

Louis , roi de Bavière.

Mac-Gregor.

Marie-Louise.

Maria Briscoli.

L'Abbé Maury.

Sidi Mamouth.

Le prince de Metternich.

David Mingues.

Mademoiselle Minette (du Vaudeville).

L'abbé de Montesquiou.

Le général De Montesquiou.

M. Mathieu De Montmorency.

M. De Montrol.

Murat.

Digitized by Google

Napoléon.

MM. Odry.

Le prince d'Orange.

Le duc d'Orléans.

Madame Pradher (de Faydeau).

Madame E. Panckouke.

M. De Passenans.

Le comte De Peyronnet.

M. Picard.

Le prince Poniatowski.

M. Potier (des Variétés).

M. Marcassus de Puymaurin.

Raff.

M. Ramond.

Rich.

M. Roger.

Le comte Romanzoff.

Le comte Ropstocbin.

M. Rossini.

Savoie-Rollin.

Lady Esther Stanhope.

Digitized by Google

M. Soumet.

M. Talma.

Le prince Talleyrand.

Le marquis de Clermont-Tonnerre.

Le grand duc de Toscane.

Jussof-Pacha.

Le marquis De Valori.

M. C. Maria de Weber

M. Carle Vernet.

M. Viennet.

M. Vigée.

M. Villemain.

M. De Villèle.

Le maréchal de Viomesnil.

Le duc de Wellington.

M. Willaume.

Le duc d'Yorck.

Digitized by Google

Annuaire anecdotique.

Les Étrennes de l'an 1826.

— Mon bon maître, bon jour, bon an.
— Bien, voilà tes étrennes, Jean;
Sois toujours serviteur fidèle....
— Trois francs! j'avais cinq, autrefois.
— C'est vrai, mais M. de Villèle
A converti les cinq en trois.

Digitized by Google

La Jarretière

De Mademoiselle De Villèle.

Il est d'usage en France, dans les fêtes nuptiales, de détacher la jarretière de la mariée, qui est obligée de se prêter à cette cérémonie; cette commission est ordinairement confiée au plus grave personnage de l'assemblée. Le droit de dénouer la jarretière de mademoiselle de Villèle, le jour de ses noces, et de la découper pour la distribuer aux convives, appartenait à M. l'évêque d'Hermopolis, qui était présent. Son excellence s'en défendit assez long-temps; mais on lui cita des exemples d'archevêques qui ne s'étaient pas montrés récalcitrans en pareille circonstance; le prélat se rendit, et usa de son droit avec beaucoup de réserve et de dignité. Il découpa métho-

Digitized by Google

diquement la jarretière, en attacha un morceau à la boutonnière de son habit, et en distribua les autres parties aux convives, qui firent de même, suivant l'usage.

Le lendemain, son éminence se rendit chez le roi : son valet-de-chambre avait bien remarqué un ruban couleur de rose à l'habit de son maître, mais il crut que c'était un nouvel ordre dont il venait d'être décoré ; sa gouvernante eut la même idée. Monseigneur était déjà depuis quelques instans chez le roi, lorsque Monseigneur le duc d'Angoulême arriva et aperçut le ruban hétéroclite ; il le fit remarquer à son auguste père, qui demanda au prélat quel était cet ordre inconnu. Monseigneur l'abbé rougit, fut déconcerté, balbutia quelques mots, où il mêla le nom de M. de Villèle : le dauphin comprit aussitôt la chose, et répondit au roi que Monseigneur l'évêque *in partibus* était de l'ordre de la jarretière. Quoi! répartit le monarque, mon cousin le roi d'Angleterre aurait-il décoré de son ordre mon ministre avant moi?

Digitized by Google

Le roi, à qui on expliqua la chose, et le duc d'Angoulême, rirent long-temps aux éclats. « Eh bien! oui, sire, riez tant qu'il vous plaira, s'écria l'abbé un peu remis; je suis charmé d'avoir, par une méprise, pu égayer votre majesté; mais *honni soit qui mal y pense.* » On sait que ces dernières paroles sont la devise de l'ordre de la jarretière. On s'est beaucoup amusé de cette anecdote à la cour.

Lettres académiques.

L'Académie, disait plaisamment une dame, a récompensé les *bonnes-lettres* dans M. Soumet; les *lettres à la poste* dans M. Roger; les *lettres pastorales* dans M. de Frayssinous, et les *belles-lettres* dans M. Casimir Delavigne. Serait-ce par hasard les *lettres de noblesse* qu'elle aurait voulu récompenser dans M. de Montmorency; mais elle ne se souvient donc plus du mot de l'abbé Maury?

Digitized by Google

L'Helléniste.

Il y a quelque temps, une députation d'une Académie de province fut présentée au roi ; il la reçut avec bonté. « Messieurs, dit-il, comptez-vous beaucoup d'*Hellénistes* parmi les membres de votre société ? » — « Des Hellénistes, répond l'orateur de la députation, nous en avions quelques-uns, mais l'Académie les a chassés ignominieusement. A peine y a-t-il dans le département trois ou quatre misérables qui regrettent encore le prisonnier de Saint-Hélène. » Le prince rit beaucoup de la méprise; et l'orateur s'il n'eût pas craint de se compromettre, en eût été fort scandalisé.

Digitized by Google

Les Trois Epoques.

—

M. Picard se trouvant, quelque temps après la publication de l'*Exalté*, à l'Institut, où il est entré par ses ouvrages, y rencontra un de ses confrères qui y est entré par ses opinions. Celui-ci est un des moines de la confrérie des bonnes-lettres. Impérialiste quand il fallut l'être, royaliste quand il fut nécessaire de le devenir, dévot dès qu'il fut utile de le paraître, il veut bien encore donner quelques soins aux lettres, lorsqu'il s'agit d'intercepter Voltaire et Rousseau. Cependant il avait lu le roman de M. Picard, et il en lit bien d'autres depuis qu'il a pris un confesseur, et qu'il se purifie d'une mauvaise lecture par une bonne absolution. Quand on rencontre un confrère, il faut bien lui parler de son dernier ouvrage : aussi dit-il à M. Picard : J'ai lu votre

Digitized by Google

Exalté, et j'y ai reconnu votre talent d'observateur; mais c'est dans les deux derniers volumes seulement. Vous n'avez bien peint que ce que vous avez vu. Je ne suis pas mécontent de votre tableau de la révolution, vous en retracez bien les excès, mais pourquoi n'en flétrissez-vous pas les principes? Quant à votre description de la cour impériale, c'est admirable, c'est délicieux, c'est parfait! pourquoi? parce que vous avez été juge de ces deux époques. Mais, mon cher collègue, autant je suis enchanté de votre dernier volume, autant, pardonnez à ma franchise, je suis mécontent du premier. Vous avez mal jugé les séminaires, vous avez cédé aux préventions libérales du siècle, dont vous êtes atteint comme tous les auteurs comiques, et dont je me suis heureusement préservé. Votre fanatique est un portrait faux! vous ne savez pas quels ennemis vous vous êtes faits; vous n'êtes excusable que parce que vous étiez trop jeune pour avoir bien connu et bien jugé les séminaires.

Mais, mon cher confrère, répondit le mali-

Digitized by Google

cieux académicien, j'ai neuf à dix ans de plus que vous, et je ne vois pas comment vous les auriez mieux connus que moi.

Le bon homme de lettres sentit l'apostrophe, et quitta l'auteur comique pour faire sa révérence à un prélat et à un ministre qui entrèrent dans le moment.

M. Picard sort de l'institut, et à l'instant où il s'arrête au pont des Arts pour payer le droit de passe, il se trouve en face d'un de ces vieux républicains que tout ce qui s'est passé depuis dix ans n'a pas encore fait revenir de ses illusions. — Ah! ah! dit-il à l'auteur comique, j'ai achevé ce matin de vous lire : j'ai des complimens et des reproches à vous faire. Votre premier volume est admirable : vous avez peint à merveille l'intérieur des séminaires; votre prêtre fanatique est tracé d'après nature.

Je ne suis pas moins enchanté de vos tableaux de la cour impériale. Quelle vérité dans les portraits! Quel excellent tableau de la bassesse des courtisans! Mais, mon ami, vous avez mal jugé la

Digitized by Google

révolution; vous n'en savez pas un mot; vous avez cédé, sans le savoir, à l'influence des aristocrates et des dévots: c'est à l'histoire et non au roman qu'il appartient de prononcer sur ce grand procès. M. Picard connait trop bien les hommes pour avoir cru qu'il fût possible de faire changer d'opinion à celui-là. Il le quitte à la hâte pour aller dîner dans une maison où il était attendu. A table, il se trouve justement placé à côté d'un ancien chambellan, et la conversation tombe encore sur le roman nouveau. Autre personnage, autre critique: celui-ci s'extasie sur la peinture de l'ancien régime et de la révolution; mais, à l'en croire, la partie de l'ouvrage où il est question de l'empire, est tout-à-fait manquée, et ce sont les calomnies des aristocrates, des dévots et des révolutionnaires qui ont égaré l'auteur. On voit bien, lui dit-il, que vous ne veniez pas souvent à la cour: si vous eussiez été des nôtres, vous nous eussiez mieux appréciés. M. Picard ne répondit à son voisin qu'en lui racontant les deux conversations qu'il avait eues à l'Académie et

Digitized by Google

un convive qui, comme M. Picard, n'a été ni dévot, ni anarchiste, ni courtisan, prétendit à son tour que ces trois critiques étaient le plus bel éloge du roman de M. Picard ; Mais j'aurais voulu, dit-il en s'adressant à l'académicien, pour que votre tableau de mœurs fût complet, que le héros, que vous faites mourir à la suite d'une fête impériale, eût prolongé son existence jusqu'à notre époque. Il fallait faire rentrer au séminaire l'homme qui en sortit, pour être démocrate, aristocrate et impérialiste. Pour donner le dernier coup de pinceau, il ne manquait plus que d'en faire un homme de robe-courte et un orateur de la Société des bonnes-lettres !

Le Budjet.

Un rouleau sous le bras, un député du centre,
Se présentant au Louvre, un de ces jours :
« Halte-là, dit le garde, ici nul paquet n'entre.
— C'est le budjet. — Entrez, cela passe toujours. »

Digitized by Google

Le Prisonnier pour dettes.

—

Un prisonnier pour dettes ayant calculé que s'il payait l'auteur de sa détention, il serait obligé de satisfaire ses autres créanciers, et qu'il épuiserait ainsi toute sa fortune; qu'il lui faudrait travailler sur nouveaux frais, et que dans le cours de cinq années, il ne se trouverait peut-être pas de circonstances assez favorables pour regagner ce qu'il aurait perdu, prit la résolution de rester enfermé durant les cinq années.

Son compte fait, il cherche à adoucir autant que possible les désagrémens de sa retraite obligée; il fait louer la maison en face de sa prison pour y établir ses offices, et prend, avec le geôlier, tous les arrangemens convenables pour avoir un logement commode.

Cependant il lui manque encore un boudoir il se trouvait précisément à côté de son appar-

Digitized by Google

tement une chambre très-propre à cet usage. Il la demande. Le geôlier répond qu'elle est occupée par deux prisonniers auxquels il doit des égards, et qu'il ne peut déplacer. — Y sont-ils pour long-temps? Répliqua-t-il. — Cela est vraisemblable, car ils ne sont détenus que depuis trois mois, et, avant d'entrer, ils avaient donné à leurs créanciers tout ce qu'ils possédaient. — Oh! oh! ils sont donc écroués pour des sommes considérables. — L'un en avait pour 4, 500 fr., et l'autre pour mille écus. — En ce cas, dit notre homme tirant de son porte-feuille 7, 500 fr. de billets, qu'on les mette dehors et qu'on me donne la chambre. La somme fut aussitôt déposée au greffe et les deux prisonniers furent libérés par celui qui ne voulait pas payer un sou de ses propres dettes.

Digitized by Google

M. De Metternich.

Le ministre d'une grande puissance, et qui est venu naguère à Paris pour assister, disait-il, aux derniers momens de sa femme, dînant un jour chez M. P...., assura, de la meilleure foi du monde, que la mort la plus touchante parmi celles dont il avait été témoin, était celle du singe Jocko. A ces derniers mots, toute l'assemblée admira la sensibilité du diplomate. La spirituelle Mme G... lui demanda, quelques instans après, si la princesse sa femme avait expiré dans ses bras. « Hélas! oui, répliqua le prince, j'ai eu cette douleur, et la force inconcevable de ne pas mourir avec elle! »

Digitized by Google

La Barbe du général.

—

Le général espagnol V..... passait pour un des hommes les plus fermes de la Péninsule. Lors de l'invasion de Napoléon, il commandait un corps royaliste, et il avait juré de ne se faire raser que lorsque Ferdinand VII serait rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il tenait depuis long-temps parole, et sa barbe descendait déjà jusque sur sa poitrine, lorsqu'il fut fait prisonnier par le maréchal Soult, du côté de Badajoz. On le fit partir pour la France. Arrivé à Madrid, où Joseph tenait sa cour, il y trouva sa femme, qui lui donna des regrets de quitter sa terre natale, et vint à bout de lui persuader de faire une visite au général H..., alors gouverneur du palais. Sa barbe occasiona une grande discussion entre les deux époux. Madame voulait que son mari la coupât;

Digitized by Google

le général jurait qu'il aimerait mieux mourir que d'en retrancher un seul poil. Bref, elle ne put rien obtenir, et il fit sa visite en capucin.

Le gouverneur le reçut très-bien, et lui envoya, le lendemain, non-seulement la permission de séjourner à Madrid, mais encore la confirmation, sous le nouveau roi, des emplois et dignités qu'il possédait sous l'ancien. Grand embarras de l'Espagnol, qui veut refuser : instances de sa femme, qui le conjure de faire au moins une visite au ministre de la guerre; elle lui démontre que c'est un égard dont il doit payer les bons offices du gouverneur du palais, qui s'est employé pour lui. Voilà le pauvre général qui se laisse encore aller, et qui se rend chez le ministre, mais toujours avec sa barbe.

On ne savait à Madrid comment tout cela finirait; sa position fixait les regards de la ville entière : les uns, qui connaissaient son caractère particulier, assuraient qu'il ne céderait pas; d'autres, se fondant sans doute sur le caractère général des hommes, assuraient qu'il céderait.

Digitized by Google

On ne s'occupait que de lui dans toutes les conversations; partout on n'entendait que ces mots : « Il se rasera ; il ne se rasera pas. »

Le résultat de la visite du général au ministre fut que le lendemain il reçut l'invitation de se rendre auprès du roi. On juge de la perplexité où le jeta cet honneur ; il fut toute la journée en butte aux supplications de sa moitié. « Non, di-« sait-il toujours, j'aime mieux aller en France ! « — Mais, mon ami, tu es fou! ta cause est dés-« espérée ; ce gouvernement t'offre la plus bril-« lante perspective : est-ce avoir le sens commun « que de quitter la réalité pour des chimères ? « D'ailleurs, si tu refuses, songe qu'il faudra « abandonner l'Espagne et ta femme. » En disant cela, madame V... avait tiré une paire de ciseaux ; et, soit qu'il ne s'en fût pas aperçu, ou qu'il eût fait semblant de ne pas s'en apercevoir, lorsqu'elle eut achevé de parler, elle approcha adroitement la double lame de sa barbe touffue, et d'un seul coup, lui en enleva la moitié.

Cependant le général tint encore bon et il se

Digitized by Google

présenta chez le roi avec sa moitié de barbe; mais ce nouveau Samson avait été à demi-vaincu par cette nouvelle Dalilla. Joseph, qui était naturellement insinuant, lui témoigna tant d'amitié, lui fit tant de caresses et de prévenances, que le bon Espagnol, en le quittant, n'eut rien de plus pressé que d'entrer chez un barbier : on le vit depuis, dans Madrid, en carrosse et en uniforme de général. Hélas! le pauvre homme!... il était rasé.

La chaste Suzanne.

Il y avait une fois, mais ceci n'est point un conte, une jeune comédienne douée d'attraits si touchans, de graces si naïves, d'un esprit si simple, d'un cœur si tendre, qu'on ne pouvait guère la voir sans l'aimer et sans en être bientôt payé de retour. Suzanne était son nom, les plaines d'où vient le pétillant champagne, sa patrie, et la rue de Richelieu sa demeure. Su-

Digitized by Google

zanne n'avait pas la réputation de chasteté de sa patrone; mais tels étaient le charme de son sourire, la magie de son regard, l'art de son langage, que ses amans enivrés ne la quittaient jamais sans se croire les plus fidèlement aimés de tous les hommes. Aimable erreur, douce persuasion, vous faisiez à la fois le bonheur de quatre ou cinq mortels!

Apsal, que son état et sa fortune dispensaient de faire l'amour, comme tant d'autres, l'avait acheté tout fait. Son grand âge, des obligations passées, des besoins présens, lui donnaient accès à chaque instant du jour auprès de la nymphe adorée; et Gustave lui-même, le plus jaloux, le plus exigeant de tous les êtres qu'amour enflamma jamais, n'aurait osé troubler leur tête-à-tête. Gustave était militaire; mais qui ne donne point de cachemire ne défend pas d'en porter.

Suzanne, qui monte un soir auprès de vous? Cette taille élancée, cette démarche assurée et pétulante, semble révéler un mystère! Non, assurément, ce n'est point Apsal. Qu'en dit la sou-

Digitized by Google

brette? La soubrette assure que le Crésus seul est aux pieds de sa maîtresse. Gustave oserait-il croire le contraire, et par un soupçon injurieux déshonorer celle qu'il aime? Non, certes; car Suzanne ne pourrait lui être infidèle, et pour s'en convaincre lui-même, il reste en sentinelle à la porte.

Il est parti! — Parti! — Que le jaloux m'impatiente, mon cher Adolphe! non-seulement il m'empêche souvent de vous recevoir, mais ce n'est jamais qu'en tremblant que je vous vois chez moi; sans la présence d'esprit de Lisette, où en étions-nous tout à l'heure? Allons vite à l'Opéra, la grille baissée, nous pourrons causer à notre aise, sans craindre le jaloux.

Duquel parlait-on? Gustave avait tout entendu, il prit tout pour lui, et, s'élançant sur le couple interdit: « Demain, à sept heures, je serai à vos ordres, dit-il à son rival; et vous, Madame, quelle que soit l'issue de cette affaire, soyez sûre que ma jalousie ne troublera plus votre repos. » Il s'était échappé en achevant ces mots. Suzanne

Digitized by Google

se prit à rire, et elle riait encore en baissant la grille de sa loge à l'Opéra.

Gustave choisit d'Arberg pour témoin de sa vengeance; mais hélas! à qui s'était-il adressé? à un homme que l'inconstance de la séduisante actrice n'avait rendu que trop malheureux. Un coup d'épée qu'il venait de recevoir pour elle était à peine cicatrisé. Gustave pouvait seul ignorer ce que tout Paris connaissait. La démarche qu'il faisait en ce moment ne parut au bouillant Arberg qu'une bravade insolente, et une plaisanterie trop sanglante pour n'en pas demander raison. Gustave, honteux et confus, craignant sans doute pareille aventure ailleurs et ne voyant plus à vingt lieues à la ronde que des amans de l'infidèle, arriva seul au lieu où il avait donné rendez-vous à ses deux rivaux.

Adolphe et ses témoins s'y trouvaient. Arberg et les siens s'y rencontrèrent bientôt; les trois amans se disputaient entr'eux à qui s'égorgeraient les deux premiers pour la plus grande gloire de leur belle. Parmi leurs témoins se trou-

Digitized by Google

vait l'heureux rival d'Arberg, devenu son ami depuis qu'ils s'étaient battus; il leur fit un petit discours fort touchant sur le ridicule qu'il y aurait à se faire casser la tête pour le volage objet de tant de feux; et comme la nuit et la réflexion avaient un peu calmé l'amour de ces messieurs, ils prirent gaiement leur parti, et ne songèrent même pas à se plaindre de cette pauvre Suzanne; ils s'en reposèrent sur Apsal du soin de leur vengeance.

C'était sur la fin de cet automne; un air frais et pur succédait à des chaleurs étouffantes : Suzanne voulait profiter de ces derniers beaux jours pour aller revoir encore cette forêt de Montmorency, où Gustave, Arberg et tant d'autres l'avaient conduite si souvent. Adolphe cette fois était son chevalier; chemin faisant, ils rencontrèrent Arberg et son ami; Gustave se trouva par hasard à l'entrée du village, et se réunit à eux sans façon. Quatre adorateurs au lieu d'un! La déesse fut enchantée, et avant d'aller dîner chez Leduc, elle fut la première à

Digitized by Google

proposer une course dans le bois. Des ânes sont arrêtés, le fouet les frappe et l'on part.

Avez-vous parcouru ces bois aux ombrages renommés, et qui entourent les débris de l'antique château du premier baron chrétien? Connaissez-vous cet endroit obscur et retiré, où le géant des châtaîgniers de la forêt a été l'heureux protecteur de plus de rendez-vous d'amour, que les bois de Boulogne et de Vincennes n'ont vu de rendez-vous d'honneur? C'est là que la caravane vint faire halte après avoir battu les sentiers.

Cependant un billet qu'Apsal croyait écrit de la main de Lisette l'avait prévenu que sa maîtresse devait dîner à Montmorency, et qu'il la trouverait solitaire et rêveuse, sous les arbres de la forêt. L'heureux Apsal vole aussitôt sur ses pas; il la cherche, la demande, et une espèce de paysan officieux se charge de le conduire auprès d'elle; il arrive, il la voit à travers les branches, riant et se jouant avec l'escorte de ses amans qui s'efforçaient de recevoir et de donner à qui mieux mieux des preuves folâtres de tendresse.

Digitized by Google

Un léger bruit semble tout-à-coup frapper leurs oreilles : Apsal ! Apsal ! s'écrient-ils tous ensemble en s'élançant sur leurs ânes, et en fuyant comme épouvantés. Suzanne, qu'on abandonne, veut fuir à son tour ; mais la monture indocile ne peut la dérober à la colère du Crésus qu'on a laissé maître du terrain... Notre silence vous dit assez quelle fut son odieuse vengeance, et les tristes effets de son dépit jaloux.

Pauvre Suzanne ! depuis ce temps on ne vous a plus revue dans le bois de Montmorency ; mais la lâcheté des quatre chevaliers félons qui vous ont livrée sans défense à la cravache d'Agramant, quand ils auraient dû se disputer la gloire de mourir pour vous, sera l'éternel entretien des veillées de village ; on vous plaindra comme Angélique, on les maudira comme Ganelon.

Le Roi de Benin.

S'il faut en croire un voyageur qui a exploré

Digitized by Google

l'Afrique, le roi de Benin (Guinée) est un jeune homme de trente-cinq ans, fort aimé de son peuple; et, tout noir qu'il est, il se croit, parce qu'il est un assez bon prince, en droit de traiter d'égal à égal avec les monarques européens. Il appelle le roi d'Angleterre mon frère. Ce potentat africain est père d'environ cinquante enfans nés de cinquante reines. Il éprouve le plus grand désir d'avoir une femme blanche; il en a demandé une à M. Honston, qui lui a promis une anglaise. Le roi de Benin en acceptant l'offre obligeante du voyageur l'a prié d'offrir en échange, à son frère de la Grande-Bretagne, une douzaine de princesses africaines. Nous ne savons comment le roi d'Angleterre a reçu cette proposition, dont le résultat serait une espèce de traite amoureuse des blanches et des noires.

Digitized by Google

Madame Bourdic-Viot

Et ses Rubans Tricolores.

Dans un temps où les malheurs de la révolution avaient réduit la vicomtesse de Beauharnais à un état voisin de l'indigence, madame de Bourdic-Viot lui avança une somme de mille écus. Plus tard, elle trouva l'occasion de lui rendre un nouveau service, en lui prêtant son équipage et ses diamans, dont Joséphine avait besoin pour paraître à une soirée du vicomte de Barras.

On sait que ce fut chez ce directeur que Joséphine rencontra Bonaparte; bientôt attachée aux destins du jeune général, et comme lui devenue consulaire, elle n'oublia point ce qu'elle devait à l'amitié et à la reconnaissance: madame de

Digitized by Google

Bourdic-Viot fut présentée par elle à son époux qui nomma M. Viot ambassadeur.

A l'époque où Bonaparte abandonna l'Égypte, l'étonnement avait été universel : chacun blâmait intérieurement cette démarche ; mais personne n'osait se prononcer. Madame de Bourdic fut une des premières qui sut à quoi s'en tenir sur ce retour imprévu, et qui se prépara avec le plus de présence d'esprit aux événemens qu'il devait nécessairement amener.

« Nous touchons à une crise, dit-elle un jour, après s'être soigneusement enfermée avec M. Lafont-d'Auxonne, l'un de ses amis ; nous approchons d'un dénouement qui va nous perdre ou nous sauver. L'Africain n'est de retour à Paris que pour changer l'Etat. Les deux premiers jours, tous les partis ont demandé sa tête ; le jour suivant, tous les partis l'ont vu à la dérobée ; il est plus fin qu'eux tous ; il les tient par leurs confidences. Ils lui ont laissé voir leurs espérances ; il s'en empare. Ils lui ont avoué leurs jalousies ; ils sont vaincus. Barras veut une monarchie avec les deux Cham-

Digitized by Google

bres; l'abbé Syeies, une monarchie avec un sénat. Avant trois jours, vous allez voir proclamer un roi de France, soit Monsieur, soit le duc de Chartres, soit un prince de la maison de Brunswick. Dans tous les cas, ajouta-t-elle en ouvrant un carton plein de rubans déroulés, voici les précautions que m'a dictées la prudence. Si la maison d'Orléans a le dessus, voilà pour les cocardes vertes. Si l'on nous donne un Brunswick, voilà pour les cocardes bleues. Si la famille de Louis XVI est rendue à nos vœux, voilà du ruban blanc à profusion. Je suis pour le blanc, reprit-elle avec l'émotion la plus vraie. Mais si on laisse le sort des Bourbons à la discrétion de Bonaparte, je crains de sa part quelque grande infidélité. Ce Corse a tout l'air d'un corsaire. »

Les pressentiments de madame de Bourdic se confirmèrent en partie, et ses précautions devinrent inutiles. Bonaparte dispersa les tribuns, les anciens et le directoire. Il se fit consul, et ne se montra fidèle qu'aux couleurs de la nouvelle France. Les divers rubans de madame de Bourdic

Digitized by Google

restèrent donc cachés dans son carton, et ce fut quelque temps après que son mari alla représenter le corsaire en Italie.

Fragment

Des Mémoires Inédits

D'une grande dame élevée chez madame Campan.

« Il me souvient d'une soirée d'été durant laquelle nous étions en petit comité à Saint-Cloud. Il fut résolu qu'on irait, après souper, prendre des glaces autour du grand bassin. On y alla, on s'assit sur le gazon au clair de la lune : et notez que la lune est nécessaire pour expliquer tout ceci. Le faiseur de Rois, étendu sur l'herbe, se mit à dire : Heureux celui qui passe sa vie à

Digitized by Google

garder son troupeau, et dont l'ambition ne va pas au-delà du parc ! On ne me croit pas généralement dans le monde des mœurs pastorales ; eh bien, je donnerais toutes les couronnes du monde pour une houlette. Cette boutade ayant excité un rire universel, le roi des rois revint de plus bel sur ce sujet. Oui, dit-il, si j'avais à renaître et à choisir la profession qui me plairait davantage, je me déciderais pour celle de berger. — Et moi, dit le grand-amiral de France, alors roi de Naples, je voudrais être Gondolier à Venise, je conduirais tous les jours sur la mer la barque des amours, en chantant les couplets du Tasse. — Et moi, dit le roi de Hollande, je voudrais être simple washsmann à Amsterdam ; je ferais ce métier dans l'intérêt du pays, tandis que je remplis actuellement le mien dans l'intérêt d'un autre. — Et moi, dit le roi d'Espagne, que ne suis-je bourgeois à Senlis, avec cinquante mille livres de rente et un joli train de chasse ; j'aurais à ma solde une meute au lieu d'une cour. — Et moi, dit la princesse Borghèse, que ne suis-je bouquetière

Digitized by Google

à Vincennes ; j'aimerais à fleurir la boutonnière des nouveaux époux, et à tresser la couronne des vierges qui vont cesser de l'être. — Ma foi, dit en se levant l'homme du destin, vous avez tous raison : il faut convenir que c'est un rude métier que celui de régner, et que c'est une prodigieuse déviation de la raison humaine, de chercher si loin le bonheur tandis qu'on l'a si près de soi. Lorsqu'on se rappelle que ce langage si familier, et ces vœux si simples, sortaient de la bouche des maîtres du monde (qu'ils trouvaient alors beaucoup trop petit), on ne peut s'empêcher de frémir sur les bizarreries de l'esprit humain.

« Hélas ! il fut bientôt évident que ces bergers, ces gondoliers, ces chasseurs, ces washsmann, étaient entraînés irrésistiblement à leur perte ; que les vœux innocens qu'ils formaient en se jouant ne seraient jamais accomplis, et qu'ils subiraient une destinée cent fois pire.

Lorsqu'en avril 1810, Napoléon et Marie-

Digitized by Google

Louise vinrent visiter le canal souterrain de St.-Quentin, et les villes de Cambrai, Valenciennes, etc., etc., le bourgmestre d'un gros bourg de Hollande crut devoir ajouter à l'arc de triomphe qu'il avait fait élever l'inscription rimée que voici :

« Il n'a pas fait une sottise,
« En épousant Marie-Louise. »

Napoléon n'eût pas plutôt aperçu cet effort d'une imagination à la fois politique et poétique, qu'il fit demander le bourgmestre. « M. le Maire, lui dit-il, on cultive les muses françaises chez vous? — Sire, je fais quelques vers.... — Ah! c'est donc vous..... Prenez-vous du tabac? ajouta-t-il, en lui présentant une tabatière enrichie de diamans. — Oui, sire, mais je suis confus..... — Prenez, prenez; gardez la boîte et le tabac, et

« Quand vous y prendrez une prise,
« Rappellez-vous Marie-Louise. »

Digitized by Google

La Bohémienne

Et le prince Poniatowski.

Le prince Poniatowski ayant fait, il y a vingt ans, une partie de campagne avec quelques-uns de ses amis, on servit le dîner dans un jardin qui donnait sur la grande route. Une bohémienne vint à passer, et le maître de la maison la fit appeler pour tirer l'horoscope de ses hôtes.

Lorsque le tour du prince arriva: « Jeune homme, lui dit-elle, vous monterez très-haut, mais alors vous serez près du tombeau, et un Elster sera la cause de votre mort. » On plaisanta beaucoup la bohémienne sur sa prophétie; on lui donna quelques pièces d'argent en la renvoyant; puis on conseilla, en riant, au prince, s'il montait jamais sur le trône, de mettre à prix la tête de tous ceux de ses sujets qui porteraient le nom *d'Elster*.

Digitized by Google

Le jeune Poniatowski, qui avait probablement été frappé de ce qu'il venait d'entendre, fut assez triste le reste de la journée, et dix ans après, le maréchal Poniatowski, élevé la veille à cette dignité, trouva la mort dans l'Elster. La Bohémienne n'avait que trop bien prédit. Nous donnons pour ce qu'elle vaut cette petite historiette, racontée dans les journaux allemands.

Le Souverain et le Député.

A l'époque du consultat, Madame D.... rassemblait quelquefois chez elle non un cercle brillant, comme c'est aujourd'hui l'usage chez les gens du grand monde, mais un petit cercle d'amis, parmi lesquels on remarquait plusieurs poètes aimables et des orateurs distingués.

Un soir que MM. Legouvé et Vigée venaient de lire de beaux et de jolis vers, tout-à-coup entre M. F. F...., député. Puisque vous vous

Digitized by Google

occupez de poésie ce soir, dit-il, je vais vous réciter des vers que j'ai composés pour le premier consul ; et, sans attendre de réponse, il se mit à les débiter. On sait que les vers de circonstance sont rarement très-bons : M. F. F...., dans son enthousiasme pour le premier consul, qui venait de *détrôner l'anarchie*, faisait un éloge pompeux de son héros. Savoie-Rollin, et plusieurs autres personnes, qui du fauteuil consulaire voyaient d'avance s'élever un nouveau trône, loin d'admirer la pièce du député poète, le raillèrent sur la bonne foi qu'il avait de croire à un nouveau Washington. Le seul Camille Jordan, qui se fiait toujours aux paroles des autres, parce que son âme pure croyait toujours au bien, ne plaisanta point le député sur sa bonne foi. Ce dernier sortit alors de son portefeuille une lettre charmante du consul, dans laquelle il louait le député sur ses vers, et plus encore sur son amour pour la liberté. Le petit cercle osa railler la lettre, ainsi qu'il avait raillé les vers.

Digitized by Google

Quelques années après, le bruit courut que le premier consul voulait se faire empereur; aussitôt tous les salons de Paris commentent là-dessus; les uns se déclarent *pour*, les autres *contre*; grande rumeur dans les sociétés, mais la ville demeure tranquille, et *le Petit Homme des Tuileries*, pour nous servir du titre que Chénier donnait à Napoléon, n'en alla pas moins son train.

F. F....., resté fidèle au consulat, crut de son devoir d'écrire au premier magistrat de la république, pour lui faire sentir qu'en s'élevant il allait s'abaisser, déplaire à la France, et peut-être avec le temps tomber du faîte des honneurs dans la plus cruelle infortune. F. F...., jaloux de s'honorer par cette démarche hardie, apporte au cercle intime cette lettre, remplie de raison, de sagesse, et de véritable éloquence. — Quelle réponse avez-vous reçue? lui demande Savoie-Rollin. — Je n'ai porté ma lettre aux Tuileries qu'il y a trois jours, et le consul a tant d'affaires!... — Vous ne recevrez pas cette fois de réponse,

Digitized by Google

répliqua Savoie-Rollin. — Oh! vous ne connaissez pas le consul; il lit tout, et mes réflexions ne seront pas sans effet; soyez-en persuadé.

Toutes les personnes du cercle intime se mirent à rire; ensuite une vive altercation eut lieu; enfin on paria un déjeûné d'huîtres que la lettre resterait sans réponse. F. F..... paria le contraire, et l'idée de manger de bonnes huîtres en bonne compagnie fit cesser toute discussion.

L'Europe sait qui paya le déjeûné, mais ce qu'elle ne sait pas, c'est le résultat qu'eut la lettre pour F. F....

Le jour de l'an arrive; tous les corps de l'état s'assemblent pour aller présenter leurs hommages à Sa Majesté. Le sort désigne vingt-cinq membres de la chambre; le nom de F. F.... se trouve dans l'urne; il est du nombre de la députation solennelle et jouit de l'honneur de voir face à face son souverain. Napoléon s'approche du député, et lui dit: « M. F. F...., faites-vous toujours des vers? — *Non, Sire; avec le consulat m'a lyre s'est brisée.* — *Tant pis, j'aimais mieux vos vers que*

Digitized by Google

votre prose. Le souverain fait une pirouette et va parler à d'autres personnes.

Dans cinq autres circonstances le sort désigne F. F...., et quatre fois il reçoit le même accueil, il entend les mêmes paroles. La cinquième fois, c'était en 1812, à cette dernière phrase de l'Empereur : *J'aime mieux vos vers que votre prose*, le député, fatigué de la répétition, répliqua un peu vivement : *Eh, Sire, les gens modérés sont quelquefois prophètes*. L'Empereur fronça le sourcil et alla causer avec un général.

Un jour que M. Ameilhon faisait partie d'une députation, et qu'il allait pour la première fois chez Bonaparte avec un désir ardent d'en être remarqué et d'en obtenir quelques mots en passant, il se mit très en vue dans la salle d'audience. Ce dernier, en effet, apercevant une figure qu'il ne reconnaissait qu'imparfaitement, s'approcha de lui en disant : — *N'êtes-vous pas M. Ancillon?*

Digitized by Google

— *Oui, sire.... Ameilhon.* — *Ah! sans doute, bibliothécaire de Sainte-Geneviève?* — *Oui, sire, de l'Arsenal.* — *Et je le savais, vous êtes le continuateur de l'*Histoire de l'empire Ottoman? — *Oui, sire.... de l'*Histoire du Bas-Empire. A ces mots, Napoléon, s'impatientant lui-même de ses méprises, lui tourna brusquement le dos; et M. Ameilhon, ne sentant que l'honneur et la joie d'avoir arrêté quelques minutes près de lui l'empereur, se pencha vers son voisin, en lui disant avec emphase : *L'empereur est étonnant; il sait tout!* Ce trait fut conté le jour même, par M. Destournel, qui était présent.

La Statue de Jérome Bonaparte.

— Rien n'est humble comme un courtisan. M.lle de Hausset raconte, dans ses mémoires, que

Digitized by Google

sa maîtresse lui dit un jour : « Vous pouvez rester, « ma chère ; quand vous êtes là, le roi ne fait pas « plus attention à vous que si vous étiez un chat « ou toute autre chose », et elle répète ces paroles avec une reconnaissance mêlée d'attendrissement.

Un seigneur de la cour de Louis XV, ayant quelques grâces à solliciter, se présenta chez madame Dubarry, et, ne la trouvant pas, il écrivit ces mots : « Le singe de madame la comtesse est venu « pour avoir l'honneur de lui faire sa cour. »

Il paraît que ces traditions d'humilité ne se sont pas perdues parmi les courtisans de notre siècle.

En 1812, le roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, autorise son grand maréchal du palais à lui donner une fête : les appartemens furent métamorphosés, avec un art merveilleux, en jardins, en labyrinthes, en charmille, en boulingrins ; toute la campagne était dans le palais. Jérôme daigna adresser à son grand maréchal les paroles les plus flatteuses, sur le goût qu'il avait montré dans la distribution de ses décors champêtres ; il

Digitized by Google

lui fit observer pourtant que la grande allée dans laquelle il se promenait aurait dû être ornée d'une statue à son extrémité. Les courtisans des usurpateurs sont aussi vils que ceux des rois légitimes. A peine Jérome eut-il fait sa remarque, qu'un certain comte, qui l'avait entendue, vole à sa chambre, quitte sa livrée de courtisan, se met à nu, et court, un lincueil sous le bras, au bout de l'allée indiquée: là il se fait un piédestal, et, se drapant à l'antique, il se condamne pendant quatre heures à l'immobilité d'une statue.

Ce comte qui flattait avec tant d'aplomb les caprices d'un usurpateur, écrit aujourd'hui avec la légèreté du marbre dans le *Mémorial catholique ;* il invoque à grands cris la légitimité, demande des jésuites pour convertir les catholique, damne les protestants, vise, à ce qu'il dit, à la palme du martyre, et crie à tout venant, en style gothique, *on m'a honni*; et là-dessus tout le monde est parfaitement de son avis.

Digitized by Google

— M. F.... mettait le talent de Le Kain hors de toute comparaison. Napoléon lui dit, lorsque Talma eut joué le rôle de Manlius : Eh bien, Le Kain vous paraît-il encore au-dessus de Talma? — Sire, j'ai vu de nos jours surpasser Alexandre et César; mais je regarde comme impossible de surpasser le Kain. M. F.... se trompait: lui-même le surpassait comme comédien.

— Je ne sais comment cela se fait, disait Napoléon, M. B.... est un géant, il a six pieds, je n'en ai que cinq, et toute les fois qu'il me parle, je suis obligé de me baisser pour l'entendre.

La Culotte rouge.

Il existe, dans le département de l'Indre, un vieillard qui a été d'abord page, et ensuite garde-du-corps de Louis XV. Il occupait ce der-

Digitized by Google

nier grade, lorsqu'un soir, en se promenant dans le parc de Versailles, il voit venir à lui un homme qu'il n'a pas de peine à reconnaître. C'était le Roi, qui, pour un moment, s'était détaché de sa suite. A cet aspect notre garde-du-corps s'arrête. Trompé par l'obscurité, Louis XV le prend pour un arbre, ou peut-être pour une borne, et se met en devoir de satisfaire un très-léger besoin. Dès qu'il comprit ce que S. M. se proposait de faire, notre homme demeura immobile et dans une attente respectueuse. Il y a plus, il se croit tellement honoré de ce qui s'est passé, que depuis lors il a conservé comme reliques sa culotte rouge et ses bottes, et qu'il les montre aujourd'hui à tout le monde. C'est de lui-même que nous tenons cette anecdote, et nous avons vu la culotte rouge.

Ah ! oh !

De tous les dons que puisse nous accorder la nature, la faculté de se taire ou de répondre à

Digitized by Google

propos est peut-être la plus utile. Un homme d'état, fameux, et par les bons mots qu'il a dits et par ceux qu'on lui prête, convient que dans sa carrière le silence lui a encore plus servi que l'esprit. L'anecdote qui le mit à la mode dans les salons, à l'âge de dix-huit ans, est assez plaisante pour être rappelée.

Invité un jour à dîner chez le duc de Choiseuil, il arrive, est annoncé, entre avec cette lenteur qui ne lui a jamais nui, et ne l'a point empêché de faire un grand chemin dans le monde. A peine a-t-il fait quelques pas que la porte s'ouvre de nouveau, et on annonce madame la duchesse de Grammont, qui, comme on sait, était toute puissante chez son frère. Monsieur l'abbé, car c'est d'un abbé qu'il est question, s'arrête pour laisser passer la duchesse, se tourne un peu vers elle en prononçant : *Ah !* La duchesse marchait vîte ; elle jette pourtant un regard sur l'abbé que rien n'émeut, et qui va bientôt se placer à l'un des bouts de la table déjà servie.

Chez le duc de Choiseuil on attendait, pour

Digitized by Google

rompre le silence, que sa sœur eût élevé la voix. Tout-à-coup, elle aperçoit, dans un coin, l'auteur de l'interjection qui retentissait encore à son oreille. M. l'abbé, lui crie-t-elle, que signifie le *ah !* que vous avez prononcé en me voyant entrer ? — Moi, madame la duchesse, je n'ai point dit *ah !* j'ai dit *oh !* — Madame de Grammont, troublée pour la première fois de sa vie, ne sentit pas que l'abbé ne faisait qu'éluder la question ; elle ne sut comment interpréter cette singulière réponse, et resta muette; mais chacun adressa la parole à l'impassible abbé; il reçut, le soir, neuf invitations, et passa aussitôt pour un homme d'esprit, grâce au talent qu'il avait eu de parler sans rien dire.

Le Sorcier Ravisseur.

Le tribunal de police correctionnelle a jugé un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Maşsin,

Digitized by Google

prévenu d'avoir *détourné* une fille. L'auditoire était, en grande partie, composé d'escamoteurs, de joueurs de gobelets, de saltimbanques et de diseuses de bonne aventure. L'affaire intéressait leur ordre, auquel appartenaient le prévenu, le plaignant, et les témoins.

Massin, à qui la prévention donne le titre de saltimbanque, était élève et *compère* de Manœuvre, célèbre joueur de gobelets. Il s'était épris d'amour pour la fille de son maître, mademoiselle Félicité, âgée de seize ans: il l'avait demandée en mariage à son père; mais Manœuvre n'avait pas jugé Massin digne d'entrer dans sa famille. L'amoureux sorcier s'est alors avisé d'un tour que son maître ne lui avait pas enseigné.

Mademoiselle Félicité disparaît, sans qu'on sache où elle a passé. Manœuvre, qui est boiteux, poursuit le ravisseur de sa béquille, et ne peut l'atteindre. Désespéré d'être vaincu dans son art même, il se frappe de deux coups de couteau. Heureusement les blessures ne sont pas mortelles. La justice est instruite du délit; et,

Digitized by Google

comme la loi qualifie de rapt ce genre d'escamotage, le cas était grave; il n'y allait de rien moins que des travaux forcés. Mademoiselle Félicité, instruite du danger que court son amant, se produit elle-même, et déclare qu'elle a été de moitié dans le tour, et qu'elle y a joué le rôle de *compère*, circonstance atténuante qui a diminué la peine du coupable, mais qui, à notre avis, diminue aussi sa gloire: car, de sorcier qu'il était, le voilà donc devenu simple séducteur, titre qui est loin d'équivaloir à celui de sorcier.

Il n'a été condamné qu'à deux ans de prison.

M. Manœuvre a obstinément refusé son consentement au mariage des amans. C'était pourtant le seul moyen de réparer l'honneur un peu compromis de mademoiselle sa fille; mais chacun entend l'honneur à sa manière: M. Manœuvre le fait consister à ne pas s'encanailler. Il compte une longue suite d'aïeux sorciers, dont le premier auteur se perd dans la nuit des temps: il ne tient peut-être qu'à lui de prouver que sa généalogie remonte à Merlin. Il est tout naturel

Digitized by Google

qu'il dédaigne la roture d'un saltimbanque de nouvelle fabrique. Nous aimons à voir que les antiques traditions ne soient pas perdues; et il est de bon exemple qu'elles se conservent par la sorcellerie, un des plus vénérables vestiges de la Gaule poétique, et des siècles de la chevalerie.

Le Certificat.

Pendant que la police correctionnelle jugeait le sorcier qui avait escamoté une fille à Paris, les sociétés de Londres s'entretenaient d'une aventure à peu près semblable qui venait d'occuper les assises. Mais le ravisseur anglais n'était pas sorcier.

Il y a environ trois semaines, un couple amoureux quitta Londres furtivement, sans doute pour se rendre à Gretna Green, afin de s'unir légalement, en dépit des lois; car on sait qu'un mariage illégitime au-delà de la frontière d'Ecosse

Digitized by Google

est en-deçà toute autre chose : le crime et l'innocence ne sont souvent séparés que par la distance de deux relais. Nos deux amans furent atteints avant d'arriver au terme de leur course : la jeune miss fut arrachée des bras du ravisseur, ramenée à Londres, et soustraite quelque temps aux regards de son amant; celui-ci parvint enfin à la découvrir, demanda sa main aux parens, qui refusèrent; il éprouva même quelque froideur de celle dont il se croyait tendrement aimé. Cependant il disposait de sa réputation ; elle parvint à lui persuader de se dessaisir de ce dernier gage ; il consentit à certifier, par un acte en forme, qu'elle était pure comme au jour de son départ de la maison paternelle. Alors on lui signifia qu'il avait un rival préféré.

Il s'emporte, menace; on le met en prison ; il s'échappe, son frère est arrêté à sa place, et proteste en justice que le certificat de pureté a été donné à la condition expresse que les deux amants seraient unis : la demoiselle nie le fait ; la partie adverse crie à l'extorsion, et demande la

Digitized by Google

restitution du certificat : la demoiselle et la famille soutiennent leurs droits; après de longs débats, le certificat est déclaré bon et valable, nonobstant toute protestation contraire.

Le frère du délinquant n'a obtenu qu'en s'engageant sous caution à laisser en repos, jusqu'aux assises prochaines, la demoiselle, sa famille, et tous les sujets de sa majesté.

La demoiselle a épousé son nouvel amant, elle lui a donné avec sa main une vertu certifiée par son ravisseur, homologuée par les juges, et garantie par un cautionnement.

L'Auberge Corse.

M. L..., nommé colonel, traversait à cheval les montagnes de la Corse, pour aller prendre le commandement d'un régiment en garnison à Bastia. La nuit qui survint le força à chercher un gîte. Après avoir fait bien du chemin, il trou-

Digitized by Google

va enfin, à quelque distance de la route, une maison isolée, d'une apparence on ne peut plus misérable. Il s'approche ; au travers d'un contrevent mal joint, il aperçoit plusieurs hommes de mauvaise mine, réunis autour d'un grand feu. Il craignit alors d'être tombé dans un de ces repaires de brigands dont les montagnes de la Corse étaient couvertes, et il allait s'éloigner, au risque de passer la nuit à la belle étoile, quand un homme sortant de la maison l'engagea d'un ton un peu brusque à passer la nuit dans son auberge. Le colonel n'osa refuser, et fut conduit dans la chambre où il devait coucher. Un mauvais lit et une chaise en formaient le seul ameublement. Après avoir soupé, il barricade sa porte aussi bien qu'il le peut, met ses pistolets sous son chevet, et s'enveloppant de son manteau, se décide à passer la nuit sans dormir ; mais la fatigue l'eut bientôt assoupi. A peine commençait-il à s'endormir, qu'il fut réveillé par un léger bruit fait dans le corridor conduisant à son appartement. Un instant après, une porte qu'il n'avait

Digitized by Google

pas vue d'abord s'ouvre et lui laisse apercevoir son hôte, tenant d'une main une lanterne, et de l'autre un grand couteau pointu ; il le voit s'arrêter, ôter ses souliers et marcher droit à lui sur la pointe des pieds. Alors, ne doutant plus qu'on n'en voulût à ses jours, il saisit ses armes et saute dans la ruelle de son lit, résolu à vendre chèrement sa vie. L'homme s'approchait toujours avec la même précaution. Le colonel, ayant armé ses pistolets, allait faire feu sur lui, quand *celui-ci*, d'un seul coup de son grand couteau.... décrocha un morceau de lard pendu à la muraille de la chambre. M. L... voyant alors qu'on n'avait que de très-pacifiques intentions, s'approche de l'interrupteur de son sommeil, qui lui apprit que l'arrivée de nouveaux voyageurs l'avait forcé à venir chercher un morceau de lard pour leur donner à souper.

Digitized by Google

Le Poignard.

Un riche négociant français de Genève s'est fait la providence de ces comédiens nomades, forcés d'émigrer à l'étranger. Un de ces artistes, qui avait déjà emprunté plusieurs fois de l'argent à son obligeant compatriote, se présente de nouveau chez lui, et lui parle en ces termes :

« Je suis un misérable joueur, j'ai tout perdu ; mais j'ai trouvé un moyen de mettre un terme au malheur qui m'accable. » A ces mots, il tire de sa veste un long poignard. Arrêtez ! s'écrie le négociant effrayé, insensé, qu'allez-vous faire ?.... — Vous proposer d'acheter ce superbe poignard ; il est en chrisocale, garni en stras, et il a servi trois fois à la sublime mademselle Clairon. Le négociant ne fut pas moins surpris que ne l'avait été le colonel de l'auberge corse.

Digitized by Google

Le Clocher de Clagenfurt.

Le fait suivant venait de se passer à Clagenfurt, en Carinthie, lorsque l'armée française occupa cette ville.

Le tonnerre avait fortement endommagé la pointe du clocher, très-élevé, de la principale église ; un couvreur et son fils s'étaient chargés de la réparer. Une foule d'habitans se rassembla sur la place pour voir cette opération périlleuse. Le père, homme de cinquante ans, encore vigoureux et dispos, monte le premier, son fils le suit : ils touchaient à la cîme ; les spectateurs comptaient leurs pas en frémissant, lorsqu'ils voient le fils abandonner tout-à-coup l'échelle, et tomber à terre. Un cri d'effroi s'élève ; on se presse vers l'infortuné qui, brisé sur le pavé, ne donne pas un signe de vie.

Digitized by Google

Cependant le père continue à monter, s'acquitte de sa besogne, descend avec sang froid, et se présente d'un air attristé, mais calme, aux spectateurs, qui l'environnent aussitôt. On le plaint, on veut le consoler, et l'on apprend bientôt avec horreur que son fils n'est point tombé, que lui-même l'a précipité du haut du clocher. Dieu ! s'écrie-t-on, est-il possible ? quelle fureur ! quel égarement ! — Ecoutez-moi, répondit-il sans s'émouvoir :

« Dans notre métier, il y a des règles, des usages : le plus ancien et le plus expérimenté se hasarde le premier, le plus jeune le suit. A mesure que l'échelle est assurée par des cordages, on en élève une autre, qu'on fixe d'abord par en bas, à la partie supérieure de l'autre : alors l'ancien monte sur cette échelle, qui n'est assujétie que du bas, et, secondé de son camarade, qui lui fournit des cordes, il cherche à la fixer par le haut... C'est là l'opération dangereuse. Comme je m'en occupais à l'extrémité de la plus haute échelle, j'entends tout-à-coup mon fils s'écrier

Digitized by Google

au-dessous de moi : Mon père, mon père ! j'ai un nuage devant les yeux, je ne sais où je suis. A l'instant je lui porte du pied droit un coup qui l'atteint au milieu du front, et il tombe sans pousser un cri... — Infâme scélérat ! monstre ! quel démon a pu vous pousser à un tel crime ? — Doucement, messieurs, je suis sûrement à plaindre, et bien à plaindre ; mais je suis loin de me croire criminel. Dans l'état que nous exerçons, c'est fait de nous si la tête nous tourne ; celui à qui ce malheur arrive dans une position dangereuse, là où il n'y a pas moyen de s'asseoir et de prendre le temps de se remettre, est un homme perdu sans ressource. Eh bien ! c'était le cas de mon fils : dès le moment où sa vue fut obscurcie, il n'y avait plus d'espoir ; deux ou trois secondes plus tard il tombait nécessairement ; mais avant sa chute et dans ses dernières angoisses, il se serait inévitablement accroché à l'échelle chancelante sur laquelle j'étais, il l'eût entraînée, et nous serions tombés tous deux.... D'un coup d'œil j'ai prévu ce résultat immanquable, et je l'ai préve-

Digitized by Google

nu en lui portant le coup qui l'a précipité et... qui m'a sauvé, comme vous voyez... Dites-moi, vous tous qui me traitez de scélérat, si je m'étais tué en même-temps que lui, est-ce lui qui aurait nourri sa malheureuse femme et ses jeunes enfans, qui désormais n'ont rien à espérer que de mon travail? Mourir pour lui, c'était peut-être le devoir d'un père; mais mourir après lui sans utilité, c'est, je crois, ce que ni la réligion ni la justice ne sauraient exiger.»

Pendant quelques instans un silence profond régna dans le rassemblement; mais les clameurs recommencèrent; on arrêta le couvreur, qui fut livré aux tribunaux; il y porta la même fermeté qu'il avait montrée devant le peuple. Comme celui-ci, les juges ne purent résister à un premier mouvement d'horreur; mais, en réfléchissant sur la position dans laquelle il s'était trouvé, et les motifs qu'il donnait à sa conduite, ils reconnurent qu'il avait raisonné d'une manière effrayante, mais juste, et montré une présence d'esprit

Digitized by Google

à laquelle, tout en frémissant, on ne pouvait refuser de l'admiration.

Le Protecteur.

Pilier de toutes les antichambres, familier de tous les bureaux, Vernon a, pour les grandeurs, un amour d'autant plus vif, qu'il ne les voit jamais qu'en perspective ; il est connu des grands, parce qu'il est toujours sur leur passage ; et ceux-ci le distinguent de leurs valets, parce qu'il ne porte point de livrée.

Dernièrement, il fait une petite dénonciation anonyme contre un homme généralement estimé ; elle arrive dans les bureaux où il se tient à l'affût : il tonne contre la lâcheté du dénonciateur, assure qu'il connaît particulièrement l'accusé, supplie pour qu'on suspende toute espèce de poursuite et d'informations, et se charge de prendre les renseignemens les plus positifs.

Digitized by Google

A l'instant il vole chez M. D., l'homme même qu'il a dénoncé ; il lui apprend la position où il se trouve, exagère le danger qu'il court, et lui offre ses services empressés.

Étourdi par cette nouvelle imprévue, M. D... se jette dans les bras de son protecteur et admire sa générosité. Il est facile à celui-ci de prouver l'innocence de quelqu'un dont toute la ville eût répondu : l'accusation tombe d'elle-même, et il n'en reste que la reconnaissance de la victime pour son obligeant défenseur. Comment ne pas lui accorder son amitié, comment ne pas lui donner à son tour des preuves de dévouement ? Un bienfait est si doux à rendre !

Encore deux ou trois dénonciations, et, grâce à ses protégés, Vernon, qui n'occupe que des emplois subalternes, parviendra peut-être un jour aux honneurs et aux dignités.

Digitized by Google

La Dédicace.

La fréquentation des gens de lettres inspire naturellement le désir de les imiter : il arrive trop souvent qu'un jeune homme prend pour du génie cette *malheureuse ardeur de rimer* ; dans son froid enthousiasme, il saisit hardiment la plume, et comme ce fameux artiste italien, il s'écrie : *Moi aussi, je suis peintre !* Exaltation passagère que détruit la juste sévérité de la critique, espoir mensonger que renverse l'opinion des lecteurs éclairés.

Armand..., fils d'un riche propriétaire de province, habite la capitale ; il dépense, avec quelques vaudevillistes amis du plaisir, la pension mensuelle, assez considérable, qu'il reçoit de la bienveillance paternelle. Comment, lorsqu'on déjeûne tous les jours avec des gens d'esprit, ne pas se persuader qu'on a beaucoup d'esprit soi-

Digitized by Google

même ? Armand croit ressentir l'influence secrète; il compose, il écrit, et bientôt tout le luxe de l'art des Didot et des Thompson double le prix du volume, fruit des loisirs littéraires d'Armand.

Une dédicace pompeuse, adressée à l'écrivain auquel il doit ses inspirations, porte cette flatteuse suscription : *A l'homme que j'aime, et que je révère le plus au monde.*

L'ouvrage reçoit les éloges des journaux : il obtient le plus grand succès auprès des amis de l'auteur ; tout fier de sa gloire naissante, celui-ci adresse à son père un exemplaire de l'œuvre tant vantée, et attend avec impatience les témoignages de la satisfaction paternelle. Une lettre arrive enfin, Armand reconnaît l'ecriture ; il l'ouvre avec précipitation, lit quelques lignes ; mais que devient-il lorsqu'il aperçoit les mots suivants :

« J'ai lu ta dédicace ; puisqu'il y a au monde un homme que tu aimes, et que tu révères plus que ton père, que cet homme te paie la pension

Digitized by Google

que je te faisais à Paris ; je la supprime à dater d'aujourd'hui. »

Le bon homme a tenu parole. La pension est supprimée, et l'écrivain malencontreux va partout criant qu'il faut établir une loi pour délivrer le génie des enfans de l'oppression des pères.

Les deux Voisins.

Eh bien ! voisin, comment va la santé ! — Pas trop bien ; depuis la révolution, je n'ai pas eu deux bons jours de suite. — Je vous trouve néanmoins un air bien portant. — Oui, aujourd'hui, parce que je fais usage de cet élixir du docteur Guillié ; mais je ne puis en prendre chaque jour : tout est si cher depuis la révolution ! — Êtes-vous satisfait de votre nouveau logement ? vous l'avez bien meublé. — Oh ! ne m'en parlez point : il me manque beaucoup de choses : depuis la révolution les meubles sont hors de prix. — Je crois que

Digitized by Google

votre pendule avance : il ne doit pas être aussi tard. — Oh ! mon Dieu, je n'ai pas vu une pendule bien réglée depuis la révolution : le désordre est partout. — Vous proposez-vous de prendre une cuisinière ? je pourrais vous en indiquer une fort honnête. — Oh ! oui, fort honnête, où en trouver depuis la révolution ? — Au reste, si vous vous mariez, comme on le dit.... — Me marier, à mon âge !.... Et d'ailleurs, ose-t-on se marier depuis la révolution ? — Au contraire, on a eu le temps d'oublier l'histoire de madame Ticquet. — Eh bien ! mon cher, toutes les femmes, aujourd'hui, sont du Ticquet, ou peu s'en faut. — Enfin, vous préférez vivre seul ? — Depuis la révolution, chacun vit comme il peut, et l'on ne se soucie point d'accroître ses charges. — Il est pourtant bien doux d'avoir des enfans. — Ils sont si mal élevés depuis la révolution, que personne n'en désire. — Ainsi, à vous en croire, il n'y en a plus... — Je dis que les honnêtes gens n'en veulent point. — Quels sont donc les honnêtes gens ? — Ceux qui me ressemblent. — Oh ! bien enten-

Digitized by Google

du, et je ne sais pourquoi je vous ai fait une question aussi sotte. Bref, êtes-vous content du portier? — Peut-on être content de quelqu'un depuis la révolution? Dans mon temps, ces gens-là étaient polis et empressés; ils ne croyaient pas que leurs services dussent valoir notre argent: aujourd'hui ils n'en doutent plus. — Quelle perversité! Voyons un peu votre jardin: voilà un joli figuier; c'est fâcheux qu'il ne porte pas encore de fruit. — Oh! quant à ses fruits, je n'en goûterai jamais: depuis la révolution, rien ne pousse. — Vous mangerez au moins de ces abricots: ils promettent d'être bons, car ils sont déjà bien gros. — Oui, ils deviendraient bons s'il faisait plus de soleil; mais on le voit si rarement depuis la révolution! — Oh! pour cette fois, mon voisin, c'en est trop, et je vous conseille de semer de l'ellébore dans votre jardin, s'il peut en croître depuis la révolution. — Comment, vous ne croyez pas... — Non vraiment; on n'est pas si crédule... depuis la révolution. Adieu, voisin. — Votre serviteur. Cet homme m'est suspect.

Digitized by Google

Prix d'un coup de Canne.

Une affaire scandaleuse, portée devant les tribunaux, a long-temps occupé l'attention publique du département de la Haute-Loire. Le sujet de la contestation était un coup de canne reçu par un baron, de la main d'un officier supérieur de l'ancienne armée. Voici les faits :

Le 13 juillet dernier, M. le baron de T....., dont le nom se trouve dans plusieurs almanachs des Muses, et qui figure aussi dans le *Dictionnaire des Girouettes*, eut une altercation fort vive avec M. le major D..... qui habite la ville dont M. de T..... a l'honneur d'être maire. La rencontre de MM. D..... et de T..... avait été fortuite, et le début de la conversation étranger à toute espèce de discussion. Ce n'est qu'au moment de se séparer que M. de T....., fati-

Digitized by Google

gué des sollicitations du major pour une affaire administrative, dont il avait la bonté de s'occuper, répondit avec humeur : *Cela m'ennuie, allez vous faire faire.* Que voulez-vous dire? répliqua le major; on sait qui je suis, tandis que vous n'êtes qu'un *arlequin.* La querelle s'échauffa, des propos outrageans furent échangés, et, dans un mouvement de colère, un coup de canne fut donné à M. le baron de T....

« C'est dans cet état que la cause fut portée devant le tribunal de B.... ; un avocat distingué de cette ville prêta son ministère à M. le major D...., son parent. Sa plaidoirie, pleine de logique et de modération, lui attira les suffrages d'un nombreux auditoire; mais le succès ne couronna point ses efforts éloquens, et son client fut condamné à six mois de prison, 200 francs d'amende et aux dépens.

« M. D.... ayant appelé de ce jugement, la cause a été portée de nouveau devant MM. les juges du Puy. Le défenseur du major a parlé avec beaucoup de talent et de chaleur, et le tribunal,

Digitized by Google

faisant droit à l'appel, a déchargé M. D..... des six mois de prison et de 100 fr. d'amende. »

Cet affaire avait attiré un grand concours de spectateurs qui ont donné des marques du plus vif intérêt au major. Il résulte de ce jugement qu'un coup de canne appliqué sur les épaules d'un baron coûte cent francs. Dans le bon temps, il en coûtait beaucoup moins à un baron pour avoir tué un vilain.

Le comte Ros..... se trouvait, il y a quelques temps, dans une ville d'Allemagne. A la sortie du spectacle, où il avait accompagné une fort jolie femme, un officier français le coudoye, et sans autre explication lui assigne l'heure d'un rendez-vous. Le comte croit avoir offensé quelqu'amant malheureux; il ne veut pas lui refuser le plaisir de la vengeance. Le lendemain, il aborde son prétendu rival. Les deux champions s'attaquent sans s'adresser deux paroles. Le comte est bientôt

Digitized by Google

blessé. — Avant de continuer ce combat, dit-il alors, me serait-il permis de demander à qui j'ai l'honneur d'avoir affaire, et quels sont les torts que j'expie sans les connaître? — M. de Rom....f ne peut pas ignorer mes griefs contre lui; il sait que j'ai juré d'en avoir raison. — Eh! Monsieur, que ne vous expliquiez-vous plutôt? Rom....f est parti hier pour *Varsovie*; c'est-là que vous le rencontrerez. Apprenez-lui, je vous prie, que j'ai déjà reçu un coup d'épée à compte sur ceux que vous lui deviez, et que vous lui donnerez sans doute, car vous tirez fort bien.

Les deux Journalistes.

Une espièglerie dont on n'aurait fait que rire en France, a failli avoir en Angleterre le plus funeste résultat. Les propriétaires des journaux *le Times* et *le Morning-Chronicle* avaient envoyé

Digitized by Google

à G.... deux sténographes, pour recueillir les discours qui devaient y être prononcés dans un dîner d'élection. A la fin de la séance, les deux rédacteurs allèrent porter leur travail à la diligence qui partait pour Londres; et l'un d'eux désirant prolonger son séjour à G...., chargea l'autre de son manuscrit. Pendant la route, le rédacteur du *Morning-Chronicle* réfléchit qu'en prenant ce qu'il y avait de plus piquant dans le travail de son confrère, il pourrait rendre le sien plus complet et plus intéressant. A peine est-il descendu de voiture, qu'il arrive au bureau de son journal, et des deux articles n'en fait qu'un. Cet article produit le lendemain la plus vive sensation dans Londres; mais chacun s'étonne de ne rien trouver sur ce sujet dans le *Times*; on n'ignorait pas que les propriétaires de cette feuille avaient également envoyé un sténographe à G...., et l'on ne savait que penser de sa négligence.

Quelques jours se passent, le rédacteur du *Times* arrive à son tour, et n'a rien de plus pres-

Digitized by Google

sé que de s'informer de l'effet de son article. Il s'attendait à recevoir des éloges; ce sont des reproches qu'on lui adresse. Étonné, il soutient avoir rempli sa mission avec la plus scrupuleuse exactitude. Il exige pour rendre sa justification entière, qu'on se transporte avec lui au bureau de la diligence : on vérifie le registre et on y trouve en effet la mention de l'envoi du paquet qui contenait l'article. Un procès est intenté au rédacteur de *Morning-Chronicle*. La cause est portée devant le lord-maire qui, après s'être fait rendre un compte exact par les parties de toutes les circonstances qui donnaient lieu à la contestation, et considérant qu'il s'agit d'un vol commis dans une diligence (crime qui entraîne une condamnation capitale), les renvoie devant le grand jury. L'affaire est exposée de nouveau, et après une longue et sérieuse instruction, les parties sont mises hors de cour.

Digitized by Google

Les Grisettes.

Deux jeunes habitans du pays latin nourrissaient un ressentiment profond contre deux jeunes beautés, de celles que nous représente la jolie lithographie intitulée : *Huit heures du matin*. Ils les rencontrent un soir sur la place Cambray, et les reconnaissent aisément au tablier de taffetas et aux ciseaux pendus à la ceinture ; ils les abordent, et leur proposent de passer gaîment la soirée en prenant des glaces, du punch et des gâteaux : la partie est acceptée ; mais l'exécution présente une foule d'obstacles : comment s'asseoir dans un café, en cornette et sans schall ? Aller chez ces demoiselles, impossible ; on a une tante très-vigilante et très-sévère, et les voisins ont des langues....! Chez un de ces messieurs, autre empêchement ; ils demeurent tous deux au quatrième ; ils sont surveillés par le principal locataire, espèce de tuteur qui n'en-

Digitized by Google

tend pas raillerie, et le portier est un vrai Cerbère. Aucun moyen de faire pénétrer ces demoiselles par la voie ordinaire. L'un de ces messieurs imagine tout-à-coup un expédient. Si ces demoiselles voulaient entrer par la fenêtre? Rien de plus simple; nous logeons dans la maison d'un boulanger, place de l'Estrapade. A l'aide d'une corde et de la poulie fixée sous le toit qui sert à hisser les sacs de farine, nous descendrons un large panier où ces demoiselles pourront tenir à l'aise. Par ce moyen, elles atteindront sans peine la fenêtre du premier étage qui donne sur l'escalier; nous leur donnerons la main pour y arriver, et nous esquiverons ainsi la question du portier : *Où vont ces dames?*

Après quelque résistance, on se prête à l'expédient. Ces demoiselles se placent dans le panier, et elles s'élèvent avec une étonnante facilité; mais bientôt elles dépassent de beaucoup la hauteur convenue, le premier et le second étage s'abaissent sous leur nacelle ascendante, et leur essor ne s'arrête que dans la région du troisième.

Digitized by Google

Ces messsieurs, après avoir solidement fixé la corde au pied du mur, leur souhaitent une bonne nuit et se retirent.

Nous laissons à songer quelle nuit elles passèrent. Il suffit, pour se le figurer, de savoir que c'était en hiver. Le lendemain matin, l'épicier du coin aperçut le couple aérien qui, vu le tems qu'il faisait, ressemblait moins à Psyché soulevé par Zéphyre, qu'à Orythie emportée par Borée. Les voisins crièrent au voleur : on devine le reste.

Quel crime avait pu attirer à ces belles une si cruelle vengeance ? quelle était la cause du ressentiment des deux perfides ? Il fallait *qu'elles leur eussent fait des traits !...*

L'Anachronisme.

Mademoiselle de F..., nourrie dès ses plus jeunes ans de la lecture d'Homère et de Virgile, d'Hérodote et de Tacite, est, comme on dit, hérissée

Digitized by Google

de grec et de latin, et goûterait peu la société d'une personne qui ne serait pas tout au moins aussi érudite qu'elle.

A la veille de contracter un mariage qui semblait assorti, mademoiselle de F... crut pouvoir se faire accompagner au spectacle par son futur époux. On donnait une tragédie; le premier acte joué, le jeune prétendant, pour lier conversation, se permet quelques remarques sur la pièce : le sujet était historique. Il commet un anachronisme, et aussitôt la demoiselle de reculer de trois pas, avec tout le désordre de la stupéfaction; puis, reprenant tout son sang froid : « Monsieur, dit-elle, à son amant, il est des choses « qu'il n'est pas permis d'ignorer.» On ne se parla plus de la soirée, et le mariage fut rompu.

M. Auger.

M. Auger, qui est le second des quarante immortels par ordre alphabétique, engagea derniè-

Digitized by Google

rement dans un salon un long colloque avec un prince russe, protecteur éclairé des arts : Daignerez-vous, dit l'académicien à l'altesse, accepter mes faibles ouvrages ? Je daignerai, répondit l'altesse. Et le lendemain, elle reçut le magnifique Molière, avec les notes de M. Auger.

Quelques jours après, M. Auger reçut la lettre suivante :

« Monsieur Molière,

« Vos ouvrages, que vous appellez faibles, sont « des chefs-d'œuvre ; ils m'ont fait le plus grand « plaisir : je suis bien sensible à cet envoi ; au- « cune lecture ne m'a jamais fait éprouver d'aussi « douces émotions. Quels caractères ! quelle étude « du cœur humain ! quelle franche gaîté ! quel « comique sublime ! Une seule chose gâte un « peu tout cela. Pourquoi avez-vous confié à ce « M. Auger le soin d'éclaircir, avec ses notes, des « passages clairs comme le jour, et de commen- « ter ce qui n'a pas besoin de commentaires ? Je « vous engage à purger vos belles comédies de

Digitized by Google

« ces vilaines notes. Faites une nouvelle édition « sans notes : je me charge de l'offrir à mon em- « pereur, qui ne manquera pas de vous envoyer « une tabatière enrichie de saphirs. »

« Je suis, etc. »

.....OFF.

Lady Esther Stanhope.

Lady Esther Stanhope appartient à l'une des familles les plus distinguées de la Grande-Bretagne. Son séjour parmi les tribus arabes qui habitent la Syrie et la Palestine, l'espèce de souveraineté qu'elle exerce sur ce peuple par la force de son caractère et la puissance de son esprit, en feraient seuls une femme extraordinaire aux yeux du philosophe, quand ses longues courses à travers les diverses contrées du monde ne rangeraient pas son nom parmi ceux des plus illustres voyageurs.

Digitized by Google

Une santé affaiblie et des raisons particulières ayant décidé lady Esther à quitter l'Angleterre, et à chercher au loin un air plus pur et un climat plus propice; elle parcourut successivement la France, l'Italie, la Grèce et la Turquie. Constantinople l'arrêta quelques temps, mais elle l'abandonna bientôt pour l'Égypte; et après un séjour de quelques semaines au Caire, Esther visita les ruines de Memphis. On vit pour la première fois une Anglaise mesurer de l'œil les vieux tombeaux de Pharaon et pénétrer dans la grande pyramide de Gisch.

Lady Esther voyait à peine les rivages de l'Égypte fuir derrière elle, qu'un naufrage jeta le vaisseau qui la portait sur les côtes de l'île de Chypre; mais, bravant de nouveau les orages, elle remit à la voile, et alla admirer Palmire, escortée de plusieurs de ses compatriotes, au milieu desquels se trouvait M. Bruce, dont le nom, comme celui du général Wilson, est resté célèbre parmi nous, depuis l'évasion de M. de Lavalette.

Digitized by Google

Après avoir visité Jérusalem, Damas, Balbuh et tous les lieux les plus intéressans de la Palestine et de la Syrie, Lady Esther se détermina à se fixer parmi les tribus de ces contrées : leur caractère, l'aspect du pays, ses cités, son beau ciel, tout la confirma dans cette résolution, et depuis plusieurs années elle habite alternativement sur le revers du Liban et sur la côte près de Sydon.

Sa demeure, pendant la saison d'été, est située sur une des parties les plus élevées du mont Liban, à moitié chemin environ de son sommet et des bois qui forment sa ceinture, près de rochers couverts de neige, de manière à jouir à la fois d'un air frais et d'un ombrage agréable. Sa demeure d'hiver est près de la mer; c'était autrefois un couvent grec.

La suite de lady Esther Stanhope, à l'époque de la visite que lui fit M. Buckingam, voyageur anglais, dont on va publier les mémoires, d'où sont extraites les particularités que nous rapportons ici, se composait d'un médecin anglais,

Digitized by Google

d'un domestique de confiance et d'une femme de charge, d'un Levantin qui leur sert de secrétaire, et enfin de quelques Arabes. Le costume de lady Esther est celui d'un effendi turc.

Elle a le goût le plus prononcé pour les chevaux; elle a formé un petit haras des races les plus célèbres; et c'est sur ces chevaux qu'elle prend tous les jours l'exercice qu'on lui a conseillé pour sa santé. Lady Esther, dont les habitudes et la conduite sont extrêmement régulières, ne sacrifie jamais à cette régularité une occasion d'être utile ou de faire du bien. Elle entretient une correspondance suivie, et en plusieurs langues, avec des personnages les plus distingués de divers endroits de l'Europe et de l'Inde; et toutes ces démarches ont toujours pour but l'intérêt des sciences et le bien du pays où elle a fixé son séjour.

L'amabilité, les charmes personnels, la noblesse des manières, la douceur et la franchise du caractère de lady Esther, ont rempli d'enthousiasme le peuple dont elle est environnée.

Digitized by Google

Le nom sous lequel elle est généralement connue, est celui de *Bint el Meluk*, ou Bint el Sultan, c'est-à-dire, fille du roi, fille du sultan; et elle passe pour une personne folle ou inspirée, et par conséquent pour être sous la protection particulière de Dieu. De là une foule de choses merveilleuses que les Arabes rapportent d'elle; de là ce degré extraordinaire de vénération qu'on a pour sa personne, et dont elle sait habilement se servir pour exercer une bienfaisante influence auprès des autorités; cette influence s'est déjà fait sentir par une foule de traits, dont voici le plus récent :

Un colonel de génie français, ayant voulu s'aventurer dans l'intérieur des montagnes de l'Ansarie, y fut volé et massacré par les brigands. Toutes les sollicitations des résidens européens, sur la côte et à Constantinople, furent inutiles pour venger cet assassinat. La seule influence de lady Esther y parvint. Elle obtint des pachas d'Alep, de Damas, de Tripoli et d'Acre, de réunir un corps de troupes qui s'empara des bri-

Digitized by Google

gands, et leur fit subir un châtiment capable d'effrayer tous les autres.

Chamartin.

C'est au duc de l'Infantado, aujourd'hui premier ministre du roi d'Espagne, qu'appartient Chamartin, que le long séjour de Napoléon a rendu célèbre, et d'où il a daté les décrets qui supprimaient le conseil de la Castille, l'inquisition et les ordres religieux. Chamartin est un édifice carré construit en briques, plus simple que les habitations dont se composent les villages qui animent les approches de Paris. Nos plus petits marchands regarderaient avec dédain cette demeure de ce qu'il y a de plus riche en Espagne. Que diraient-ils surtout, si, devant une résidence qui ne domine qu'une plaine sablonneuse et immense, ils voyaient s'étendre, sans culture, un vaste parc où croissent pour toute futaie

Digitized by Google

quelques charmilles, pour toutes plantes des légumes, pour toutes fleurs celles d'un arbre à fruits ? C'est là que fut établi le quartier-général de Napoléon, et qu'il séjourna au cœur des Castilles. Le jardinier du duc de l'Infantado en fit les honneurs avec l'étonnement et la crainte que lui aurait inspirés un Messie de l'enfer. Cet homme entendit le conquérant commander la construction de deux cheminées, qui furent achevées au bout de quelques heures; il soupçonna dès-lors que les moines avaient eu raison de signaler comme l'Antechrist le chef des armées françaises, et n'en douta plus, quand il apprit que Napoléon venait de se mettre au bain. Cette nouveauté passait à ses yeux les bornes de la folie humaine.

Toutes les idées du Castillan furent si bien renversées par les ablutions journalières, les courses rapides, les perpétuels travaux de Napoléon qu'il finit par lui vouer une sorte de culte. La terreur s'était effacée, la surprise seule restait, et la surprise prend dès-lors un plus noble nom. Jamais homme n'eut à ce point le don de

Digitized by Google

dominer l'imagination de son semblable. Je suis certain qu'aujourd'hui encore les impressions de ce villageois ne sont pas effacées, et que le souvenir de l'hôte formidable de Chamartin réveille dans son âme une superstitieuse admiration.

M. Pierre.

Le capitaine Adam rapporte, dans les observations sur le pays qui s'étend du cap Falmas à la rivière Congo, que l'homme le plus riche d'Ardrab est aujourd'hui un nommé Tammata, mieux connu sous son nom européen de *Pierre*. Amené en France dans sa jeunesse par le patron d'un bâtiment français, il apprit à lire, à écrire et à compter, et ensuite il rendit de si grands services à son maître dans ses voyages en Afrique, que celui-ci non-seulement lui donna la liberté, mais le mit encore par son crédit à même de faire des affaires pour son propre compte.

Digitized by Google

Bientôt M. Pierre acquit une fortune considérable, et il augmenta le nombre de ses femmes et de ses domestiques. Sa maison se compose de 30 chambres et son sérail d'autant de femmes. Son mobilier est en partie français, en partie africain; il s'habille à l'européenne; ses déjeûners et ses dîners sont à la française, et il invite toujours quelques Français à sa table dont il fait les honneurs. Les plus jeunes de ses femmes sont derrière lui quand il mange; c'est de leurs mains qu'il reçoit ses mêts favoris qui se composent ordinairement de légumes et de poissons fortement épicés et assaisonnés d'huile de palmier. Comme M. Pierre veut singer quelques grands d'Europe, il ne touche aux mêts que lorsque ses femmes en ont goûté. On se sert de fourchettes d'argent à sa table. M. Pierre sait fort bien s'en servir; mais quelquefois la nature l'emporte, et il met les mains dans le plat, ce qui fait sourire les Européens qui mangent avec lui; mais il ne faudrait pas que les femmes ou les domestiques prissent une pareille liberté, elle leur coûterait

Digitized by Google

cher. Comme M. Pierre est fort avare, et que l'augmentation de ses richesses lui a donné le désir de les conserver, il a fait creuser un grand caveau pour les enfouir; et, afin de mieux garder son secret, il a fait mettre dans des sacs tous ceux de ses esclaves qui avaient travaillé au caveau, et les a envoyés une belle nuit à bord d'un bâtiment étranger qui mettait à la voile pour les Indes-Occidentales. L'avarice n'est pas le seul défaut de M. Pierre; il est aussi fort sanguinaire, et il a fait trancher la tête à l'inspecteur de ses esclaves, parce que deux de ces malheureux étaient parvenus à s'échapper. Au reste, M. Pierre donne très-bien du cor, et joue au billard; il a une grande salle de billard, dont les murs sont faits de terre et de bambous, le tout recouvert d'un beau papier. La salle est ornée des portraits de plusieurs souverains de l'Europe.

Le journal d'Anvers rapporte l'anecdote suivante sur le cardinal Gonsalvi; il la tient, dit-il,

Digitized by Google

d'un Belge, qui se trouvait à Rome, en 1821, et auquel un médecin de S. Em. l'avait racontée :

« Le cardinal était attaqué d'une maladie chronique (nous croyons que c'était une hépatite). Trois médecins furent consultés, et sur la demande du malade, ils déclarerent nettement que cette maladie le conduirait inévitablement à la mort, en plus ou moins de temps, selon le régime de vie qu'il adopterait. Mais ils lui conseillèrent unanimement de quitter les affaires, parce que, dans sa situation, toute contention d'esprit lui était fatale. » Messieurs, si je me livre au repos, selon votre conseil, combien me donnez-vous de temps à vivre? — Nous pourrions vous garantir six ans, dirent les médecins. — Et si je continue de travailler? — Tout au plus trois. — Messieurs, je suis votre serviteur, dit le cardinal. J'aime mieux vivre deux ou trois années en travaillant, que six à ne rien faire. » Remarquons que cette anecdote a trois années de date.

Digitized by Google

Le Bon-homme de Lettres.

On sait qu'il y a, pour la forme, quelques cours étrangers aux affaires du temps dans la société des bonnes lettres. M. N..... y professe la physiologie, et les jours où il se fait entendre, il y a grande affluence des bonnes femmes de lettres. La physiologie a pour ces dames presqu'autant d'attrait que la politique : on sent tout ce que l'examen du système nerveux a de piquant dans un siècle où les maux de nerfs sont si communs. Il se rattache d'ailleurs à cette science une foule de mystères sur l'organisation humaine qui excitent vivement la curiosité du beau sexe.

A l'une de ses leçons, le professeur marquait toutes les époques de la force et de l'affaiblissement des facultés physiques et morales. Il posa en principe qu'à soixante ans l'homme était vieux, et que, parvenu à cet âge, son génie devait baisser, et qu'il n'était plus capable des brillans

Digitized by Google

travaux de la jeunesse, et des travaux solides de l'âge mûr.

Cette partie du discours de l'orateur fit sourire ces dames, comme si elles y avaient entendu malice; mais elle ne fit pas sourire tous ces messieurs, dont on sait que la plupart ne sont pas de jeunes étourdis.

A ces mots, les cheveux blancs de M. L.... le jeune se dressent sur sa tête; il s'élance à la chaire ou à la tribune; on dirait qu'une maxime séditieuse ou qu'une idée libérale a profané le sanctuaire.

« Eh quoi! s'écria-t-il, l'honorable professeur a-t-il pu oublier le noble but de notre fondation? N'est-il pas de faire valoir les temps anciens, et d'humilier le front superbe d'une jeunesse impatiente sous le joug de l'expérience? Je jette un regard sur nos vénérables frères, et je vois briller sur leurs fronts septuagénaires toute la force de l'âge et le génie de la vertu. A mes côtés ne vois-je pas le comte F..., le génie n'éclate-t-il pas sur chacune des traces que le

Digitized by Google

temps a imprimées sur son visage? Et vous noble marquis...., qui siégez à ma droite, vous sentez-vous refroidi par les glaces de l'âge? Le travail a blanchi votre chef respectable, mais ce sont des neiges qui couvrent un volcan : le feu de votre ame est passé dans vos yeux, et vos écrits attestent la chaleur expansive de votre cœur.

«Non, mesdames, vous ne croirez point à ces téméraires assertions; il est ici plus d'un Titon qui rajeunirait au sein de l'Aurore, et s'il m'était permis de parler de moi, messieurs et mesdames, j'ai atteint mon douzième lustre, à la vérité il n'y a pas long-temps, mais je me sens plus jeune qu'à trente ans. N'ai-je pas refait tous les ouvrages de ma jeunesse, et mes nouvelles œuvres ne sont-elles pas supérieurs à mes anciennes? Oui, je le dis avec l'orgueil d'un homme qui sait tout ce qu'il vaut: dans quelques années je serais homme à recommencer encore. Je crois avoir prouvé que ce qu'on nomme l'époque de la décadence était l'âge de la force, et que c'est à

Digitized by Google

soixante ans surtout, que l'histoire valait quelque chose.» Tous les vieux bons-hommes de lettres ont battu des mains; mais, pour la première fois, les dames sont restées muettes. Quelques observateurs ont cru remarquer sur leurs lèvres un malin sourire; et la plupart ont loué le lendemain des loges pour la représentation de l'*École des vieillards*.

Le Russe et la Danseuse.

Le comte G...of, se trouvant il y a quelque temps à Paris, crut, malgré une goutte très-active, qu'il était du décorum de sa fortune d'enchaîner à son char une des nymphes qui servent d'escorte à la moins prude des neuf muses : petite périphrase, dont le but est d'exprimer qu'il envoya vingt-cinq mille francs de diamans à l'une de nos plus jolies danseuses.

Une clef d'or ouvre toutes les portes, et le

Digitized by Google

diamant tranche toutes les difficultés comme du verre : le goutteux plut, ou du moins son écrin parut fort aimable.

Mais pour aimer beaucoup les diamans, on n'en a pas moins un cœur susceptible d'aimer autre chose ; et le cœur d'une danseuse, disent les savans en ces matières, est aussi léger que ses jambes : le comte de G...of avait donc un rival, et un rival d'autant plus heureux qu'il ne donnait pas de diamans.

Très-strict sur les convenances, le comte crut qu'il était encore du décorum d'être jaloux; et, comme il paraît que dans son pays les femmes ne sont pas fâchées d'être quelquefois battues, il crut aussi que le meilleur moyen de s'assurer le cœur de sa danseuse était de lui infliger une petite correction sentimentale ; en ce moment il était retenu par un accès de goutte qui ne lui permettait pas même de marcher. Il écrit donc à sa belle de passer à son hôtel ; il donne à son valet de confiance l'ordre de ne laisser entrer personne, après que mademoiselle sera introduite ;

Digitized by Google

et, quoi qu'il arrive, quelque bruit qu'on entende, il défend expressément qn'aucun de ses gens ouvre la porte.

La danseuse, qui rêvait déjà au don de quelques nouveaux écrins, accourt avec empressement, et vient aussitôt s'asseoir aux côtés du comte, qu'elle trouve étendu sur une causeuse : avant de recevoir ses caresses, le bon-homme veut lui prodiguer les siennes; et après deux ou trois mots d'explication, il tire un jonc cinglant qui était caché sous un des coussins de la causeuse, et le voilà se disposant à donner à son infidèle un échantillon de la galanterie russe.

La vengeance est le plaisir des dieux : heureux qui peut en jouir à son aise; mais pour jouir de celle que le comte s'était préparée, il n'aurait pas fallu avoir la goutte, et la danseuse irritée lui fit bien vite apercevoir que la vengeance n'a pas plus de charmes pour les dieux que pour les déesses : leste, et déjà dégagée des mains de son jaloux, elle saisit le jonc qui lui échappe, et avec la souplesse d'une bayadère,

Digitized by Google

elle rend au centuple à son amant le cadeau qu'il lui avait destiné : c'était peut-être la première restitution qu'elle faisait en sa vie; elle s'y livra de tout son cœur. Le pauvre comte avait beau crier, elle n'en frappait que plus fort; en vain il appellait ses gens, ses gens ne bougeaient pas : l'ordre qu'ils avaient reçu était positif, et la jolie danseuse, qui riait aux éclats, ne leur paraissait d'ailleurs pas femme à battre leur maître autrement que d'une manière amicale. « Plaisant caprice, disaient-ils; mais les grands seigneurs en ont de si singuliers, et qui sait d'ailleurs s'ils ne répètent pas ensemble une scène de comédie. » En effet, le comte criait si fort, qu'en l'écoutant on aurait pu se croire à l'opéra.

Tout-à-coup la nymphe légère ouvre la porte, et s'échappe, en recommandant le comte furieux aux soins de ses domestiques ébahis; elle emportait avec elle l'arme fatale dont elle avait si bien su se servir; mais trop fière pour rien conserver d'un amant indigne d'elle, dès le lendemain elle lui renvoya..... le jonc.

Digitized by Google

La Prophétesse Écossaise.

Dans l'un des districts les plus éclairés et les plus civilisés de l'Écosse méridionale, la fille d'un fermier, en guérissant d'une pénible maladie, perdit à la fois la parole, la vue et l'ouïe. Elle trouva cependant le moyen de faire connaître à ses parens que la Providence lui avait offert une compensation à cette perte, en lui donnant un tact si fin, qu'il lui suffisait de passer la main sur une ardoise pour comprendre tout ce qui était écrit dessus, de toucher légèrement les habits d'une personne pour savoir son nom, et qu'elle possédait de plus, depuis cette époque, le pouvoir de prédire à ceux qui la consultaient tout ce qui devait leur arriver, sinon dans ce monde, au moins dans l'autre, et pendant toute l'éternité. Il était, comme on voit, assez difficile que ses prédictions reçussent jamais un démenti.

Aussitôt que le voisinage fut informé de ces

Digitized by Google

dons miraculeux, les visiteurs arrivèrent en foule, pour se convaincre par eux-mêmes de la réalité, et tous s'empressèrent de la consulter sur leur destinée future, qu'elle leur révélait sans la moindre hésitation.

Les ecclésiastiques eux-mêmes se firent remarquer parmi les gens crédules qui la consultèrent; et un d'eux alla si loin, qu'il dénonça comme des impies ceux qui refuseraient de croire aux mérites de la prophétesse. Toutefois un voisin plus fin, ayant remarqué que toutes les fois qu'il s'approchait de la maison, quelque personne le devançait précipitamment comme pour annoncer son arrivée, que la prophétesse portait toujours une large coiffure, et que les assistans prenaient soin de prononcer tout haut le nom des visiteurs, à mesure qu'ils approchaient, il commença à se douter de quelque supercherie. Plusieurs autres circonstances étant venues à l'appui de ce soupçon, tout le monde demanda si hautement une enquête, qu'il devint nécessaire de convoquer plusieurs médecins; et il résulta

Digitized by Google

de cette consultation la preuve la plus complète que tout cela n'était qu'une déception, et que la jeune fille pouvait parler, entendre et voir aussi bien que toute autre; mais, comme sa santé ne parut pas complètement rétablie, on la mit au régime des douches et des bains de mer. Cette ordonnance a, dit-on, produit le meilleur effet, et la jeune fermière ne fut pas plus tôt entrée dans l'eau, que, suivant le rapport d'un voisin, le malin esprit se mit en fuite en poussant un cri semblable au bruit du tonnerre.

L'Ambassadeur pour rire.

Encore tout ému du jeu pathétique de madame Pasta dans *Roméo et Juliette*, je descendais l'escalier du théâtre italien, donnant le bras à mon ami Belville, jeune homme à la mode, qui chante, siffle, et médit depuis plus d'un quart de siècle, et que l'on voit toujours faisant caryatide

Digitized by Google

au balcon. Nous n'avancions que lentement, non à cause de la foule déjà écoulée, mais parce qu'un petit monsieur, fluet, vêtu de noir, marchait gravement devant nous. Ses formes grèles, sa figure d'un jaune tumulaire, attirèrent mon attention. C'est, sans doute, dis-je à Belville, un malade auquel la musique est prescrite, par ordonnance d'un médecin rossiniste ; car il faut une grande nécessité pour sortir dans un pareil état. — Vous vous trompez, me répondit Belville, je le connais depuis plus de vingt ans ; il a toujours eu le même embonpoint. Cette physionomie éteinte est le fruit de ses veilles laborieuses et de ses vives passions. Les mauvais plaisans n'y virent que les signes d'une étisie prononcée, et ils eurent l'impertinence de le surnommer l'Apollon du Père Lachaise. On le cite même en France pour l'homme le plus intrépide ; et il ose marcher.... — *En effet, ses jambes étaient si imperceptibles, que je les distinguai difficilement du petit bambou noir qu'il portait à la main.*

Digitized by Google

Pendant que Belville donnait un libre cours à son esprit moqueur, nous étions arrivés sous le vestibule. Quelques jeunes dandys parisiens s'y impatientaient contre les inconcevables retards de leurs grooms de deux pieds et demi; bientôt un grand chasseur vint chercher le grave personnage, le souleva respectueusement, et l'enferma dans un coupé, en disant tout bas au cocher germanique: Chez M.lle E.; mais, sur le contre ordre de son maître, il se reprit, et s'écria tout haut: Au cercle Grange-Batelière.

M'apprendrez-vous enfin quelle est cette espèce d'ombre vivante, dis-je à Belville qui m'emportait dans son léger tilbury. — C'est le ministre plénipotentiaire de... — Vous plaisantez. — Non, c'est la vérité, ou à-peu-près; et cela demande une explication que voici: il paraît que la lecture de Grotius et de Puffendorf, jointe à quelques rêves d'ambition, lui tourna la tête à tel point, qu'il se crut né homme d'état, et fait pour briller dans les hautes fonctions diplomatiques: erreur trop commune aujourd'hui! Des plaisans s'amu-

Digitized by Google

sèrent à lui adresser de prétendues lettres d'un souverain d'Allemagne, qui le nommaient son ambassadeur près la cour de France; il crut ce qui flattait sa vanité nobiliaire, et plein de joie il se rendit à son poste. Quand nous vîmes arriver cet étrange ambassadeur, nous jugeâmes, à la mine du représentant, que son pays devait être dans un grand état de détresse.

Le prince de Talleyrand s'amusa beaucoup de sa gravité diplomatique, et de la discrète immobilité de son regard officiel, qu'il citait comme modèle aux jeunes secrétaires d'ambassade; et Carle Vernet, qui fit le portrait en pied de l'excellence tudesque, lui affirma sérieusement qu'il avait l'air d'avoir été toute sa vie à la *diète*. Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur en peinture ne réussit pas d'abord à prouver qu'il l'était en réalité. — Il eut beau prendre deux secrétaires d'ambassade, un chancelier, un interprète; il eut beau faire partir de son hôtel des courriers de cabinet qui sortaient le matin par la porte Saint-Denis, en donnant le coup de fouet d'usage, et

Digitized by Google

qui rentraient le soir par la porte Saint-Martin, personne encore n'avait réjoui ses oreilles diplomatiques du nom si doux de Monseigneur; il était désolé, lorsqu'un jour ce roué de M...n lui dit, en lui gagnant cinq cents louis au wisck: « Paraissez vingt fois de suite au balcon de l'opéra, vous appartenez de droit au corps diplomatique; prenez pour maîtresse une danseuse ou une cantatrice, et vous devenez excellence en titre. » Il suivit ce salutaire avis, qui lui coûtait un peu cher, et les journaux annoncèrent sérieusement les grands dîners de cet ambassadeur postiche. En sa qualité d'amateur de musique, car il est aussi fort sur le violon que Frédéric-le-Grand l'était sur la flûte, il prit pour maîtresse honoraire une jeune chanteuse des bouffes. Sa jolie voix le jette, dit-on, dans des extases.... musicales. Quelquefois S. Ex. daigne, en tête-à-tête, faire le bailli du Nouveau Seigneur; mais la piquante Babet affirme que le bailli la complimente, et que c'est pour le seul droit du seigneur.

Digitized by Google

Le Grand-Veneur;

ANECDOTE FRANÇAISE.

Lorsqu'un négociant à double croche eut arrangé pour le théâtre de M. Bernard *le Chasseur noir*, de Weber, sous le titre de *Robin des bois*, on ne manqua pas de se récrier sur la sottise de cette tradition allemande; nos beaux esprits du foyer rirent à qui mieux mieux des trois balles du diable forestier. On s'égaya beaucoup au sujet de ces Germains, qui ont la bonté de croire à de semblables absurdités; et dans cette occasion on fit comme on fait trop souvent en France, on demanda compte de ses préjugés à un peuple qui n'est pas très-ignorant, sans s'informer si nous, Français, nous n'avons pas

Digitized by Google

des préjugés semblables, ou de plus ridicules encore. Il est une foule de croyances, bien niaises, bien anti-philosophiques, auxquelles nous avons chez nous une foi aveugle; nous respectons cent usages tyranniques, capables de déshonorer la société qui aurait le moins de prétentions d'être raisonnable; nous courbons notre front devant mille réputations usurpées; nous avons pour l'étiquette une vénération tout-à-fait comique; nous sommes esclaves de la mode en toute chose; nous ne savons adopter franchement aucune découverte utile; nous sommes plus révérencieux que les Turcs, dont nous plaignons philosophiquement la stupidité servile; nous sommes enfin étouffés par les langes de la routine, et cependant nous raillons nos voisins.

Les Allemands auraient beau jeu à nous railler à leur tour, s'ils savaient que nous les plaisantons à propos de leur diable aux trois balles; nous avons aussi notre chasseur magique. Oui, messieurs, riez; notre *grand-veneur* est à peu-

Digitized by Google

près leur Freichutz ! — Mais c'est donc au fond de la Basse-Bretagne qu'une tradition semblable s'est conservée? — Point du tout, c'est aux portes de Paris, à Fontainebleau, que les braconniers gardent son souvenir. — C'est incroyable, en vérité. — Ecoutez ce que racontait dernièrement un garde-chasse.

On lui demandait l'origine du nom de *Grand-Veneur*, attribué à une route de la forêt. Voici ce qu'il répondit :

François Ier était venu chasser à Fontainebleau ; il poursuivait un cerf qui lui échappait sans cesse, et que ni lui ni aucun des siens n'avait pu blesser encore.

Le roi, furieux de ne pouvoir atteindre l'animal, piqua vivement sa monture en prononçant cette exclamation : *diable!* Aussitôt, lui et sa suite se trouvèrent environnés d'une vapeur épaisse; un chasseur vêtu de noir, grand, et aux regards enflammés, apparut au milieu du chemin, ajusta le cerf qu'il tua, en prononçant ces mots : *Amendez-vous!* que les courtisans tradui-

Digitized by Google

sirent par ceux-ci : *M'entendez-vous* ! Cette apparition effraya François Ier, qui commanda aux savans de son temps de l'expliquer ; ce qu'ils ne purent faire, bien entendu.

« La même aventure arriva à Henri IV, et au même endroit: il courait le sanglier, lorsqu'un grand bruit de meutes et de cris humains se fit entendre, comme si une autre chasse venait au devant de la sienne. Le *grand veneur*, car c'était lui, approcha, frappa la bête, et dit au roi : *Qu'en pensez-vous ?* Henri était brave, comme vous le savez, il eut cependant une peur horrible : le *Qu'en pensez-vous?* du chasseur noir le poursuivait sans cesse, et il ne se calma un peu que quand les grands seigneurs qui giboyaient avec lui furent parvenus à lui faire comprendre que l'ombre mystérieuse avait dit : En mangez-vous? et non *Qu'en pensez-vous?* Henri ne revint cependant jamais, dit-on, chasser à Fontainebleau.

« Depuis ce temps, le grand veneur n'a apparu à personne, si ce n'est à Napoléon; mais on n'a pas su ce qu'il lui avait dit. »

Digitized by Google

Voilà à peu-près ce que le garde-chasse savait de l'esprit mystérieux de Fontainebleau.

Ce récit était trop singulier pour ne pas éveiller l'attention des hommes qui compulsent les chroniques. On a fait des recherches, et l'on a trouvé dans le tome II de l'historien Pierre Mathieu, dans les mémoires de Sully, dans la chronique septénaire, et dans le journal de l'Étoile, des traces de cette superstitieuse croyance. Le père Daniel parle aussi de l'apparition d'un fantôme chasseur à Charles IX. Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur cette tradition, que des historiens crédules ont admise avec une bonne foi singulière: elle existe, elle s'est perpétuée jusqu'à nous; voilà tout ce que nous voulions apprendre à ceux qui pensent que le chasseur noir est Germain, et que par-là seulement on peut s'en moquer.

Digitized by Google

Le Quiproquo Turc.

—

Une lettre du Caire annonce que le diplôme de membre honoraire de la Société de Francfort a été dernièrement adressé au pacha d'Égypte, en considération de la protection qu'il avait accordée aux membres de cette société qui avaient parcouru ses états.

La présentation de ce diplôme donna lieu à une scène des plus plaisantes dans le divan. Le pacha, qui ne sait ni lire, ni écrire, et qui n'avait pas été averti, s'imagina qu'on lui apportait un firman du Grand Seigneur. Cette idée le fit pâlir; mais le drogman lui expliqua que ce prétendu firman était écrit en allemand, et qu'il contenait les remercîmens d'une société de savans d'une ville appelée Francfort. « Que ces savans baisaient la poussière des pieds de S. H.,

Digitized by Google

et la priaient de répandre sur leur société la lumière qui entourait sa tête, et de la prendre sous les actes de sa puissante protection. » Ce discours flatteur parut plaire à S. H. qui mit la main sur sa poitrine.

Il s'agissait ensuite d'expliquer au pacha qu'il avait été nommé membre de cette société, et ce n'était pas chose facile, puisque la langue turque n'a pas de mot pour représenter cette idée purement européenne, et que le pacha ne connaît que le turc et l'albanais. Après beaucoup d'hésitation, le drogman dit au pacha que la société, pour lui prouver son respect, l'avait nommé un de ses *partners*. A ce mot, le pacha, furieux, répond qu'il ne deviendra jamais l'associé d'aucune maison de commerce; que son association avec MM. Briggé et compagnie lui a coûté 500 mille piastres fortes, que sa manufacture de sucre et de rhum ne lui a rien produit, enfin, qu'il est fatigué de ses relations commerciales avec les marchands francs qui lui doivent vingt-

Digitized by Google

trois millions de piastres qu'il regarde comme perdues.

Dans sa colère, le pacha menaça le drogman de le faire jeter dans le Nil; mais en ce moment critique, MM. Fernandez, Pambouc, et quelques autres personnes, intervinrent en faveur du malheureux drogman, et quand S. H. fut un peu calmée, on lui expliqua qu'il ne s'agissait pas d'affaires commerciales; que les savans de Francfort ne maniaient que des livres et fort peu d'argent. « Tant pis, dit S. H., ce sont donc des libraires qui font le commerce sans argent, comme les Francs du Caire et d'Alexandrie. — Vous vous trompez, lui dit-on, ce sont des auteurs, des médecins, etc., qui ne s'occupent que de sciences.—Eh bien! que ferai-je donc dans cette société, moi, pacha à trois queues? répondit S. H. — Rien, lui dit-on; mais, en vous recevant parmi eux, ces messieurs ont voulu vous donner une marque de leur reconnaisance. — C'est singulier! dit le pacha. — Tel est l'usage, répondit un secrétaire, et S. H. sait que les

Digitized by Google

Francs ont beaucoup de coutumes qui diffèrent des nôtres, et qui sont souvent fort ridicules. » Ici le secrétaire donna des explications qui firent rire le pacha, et qui lui rendirent toute sa bonne humeur; il s'informa de la position géographique de Francfort, de son éloignement du Caire, et enfin à qui appartenait cette ville, puisqu'on lui avait dit qu'il y avait en Allemagne quarante-neuf souverains. On ne put répondre à cette question; aucun de ceux qui étaient présens n'avait jamais entendu parler de Francfort. On promit seulement à S. H. de lui communiquer des renseignemens le lendemain. A la fin de la séance, le pacha était de si bonne humeur qu'il offrit d'accorder à ces honnêtes savans un firman pour recevoir cent mesures de haricots des magasins de Boulac, et assura que s'ils venaient jamais au Caire, il leur offrirait à chacun une tasse de café et une longue pipe revêtue d'ambre.

Il est probable que les savans de Francfort ne profiteront pas de cette politesse turque; on sait trop que dans le siècle où nous vivons, les

Digitized by Google

savans ont d'assez fréquentes occasions de fumer, sans aller chercher une pipe au Caire.

Quiproquo Littéraire.

L'un de nos littérateurs les plus classiques, M. le chevalier de J....., sortant des bureaux de la guerre, où il avait touché sa pension de retraite, comme ancien commis, était entré à la Légion d'honneur, pour y prendre en passant son semestre de légionnaire. Chargé du fardeau métallique, il traversait les longs corridors de la chancellerie avec une lenteur calculée, car il devait aller encore toucher son traitement d'inspecteur de la garde-robe dramatique, et quant à l'exactitude que tout fonctionnaire consciencieux met à remplir ces importants devoirs de fin du mois, on ne connaît qu'un homme en France plus dé-

Digitized by Google

voué que M. le chevalier de J....., c'est M. le chevalier A. de Ch.... Après le salut amical qu'il n'oublie jamais de faire aux suisses ministériels, l'administrateur vaudevilliste franchit la porte de l'hôtel du grand chancelier. A son aspect, un groupe nombreux se forme et se grossit autour de lui : c'étaient, on le devine, des curieux qu'avait réunis la nouvelle de l'arrivée de Walter-Scott. C'est lui, crie une voix sonore, partie sans doute d'un gosier romantique ; voilà le plus grand écrivain du dix-neuvième siècle ! Ce nom de grand écrivain embarrassa d'abord un peu la modestie du chevalier. — Gloire au célèbre romancier ! — Parlerait-on de moi ? J'ai fait, il est vrai, d'assez jolies romances. — Gloire au poète élégant, au peintre moraliste ! — Je n'en puis plus douter, ils ont vu mes vaudevilles, ils ont chanté mes chansons : les braves gens ! et le cœur paternel du chevalier littérateur palpite de joie et d'orgueil ; mais des larmes humectent sa paupière ; tendre époux, il regrette que son estimable compagne n'assiste pas à ce triomphe, elle qui

Digitized by Google

n'a jamais manqué une de ses chûtes ! Confondu d'un accueil aussi flatteur, le chevalier de J..... salue avec reconnaissance ses admirateurs en plein air, dont les rangs s'ouvrent respectueusement pour le laisser passer ; et, pressant le pas, il se dérobe aux acclamations de la foule enivrée. Un seul spectateur ne criait pas ; il avait reconnu le quiproquo. « Imbéciles ! s'écria-t-il tout haut : vous cherchez un grand homme, vous avez trouvé M. le chevalier de J..., vous voilà bien attrapés. » Mais le triomphateur, heureusement, était déjà loin : ces dures paroles ne détruisirent pas une si douce erreur !

Un jeune garçon, au service d'un écrivain romantique, frappé du nom de Walter-Scott, qu'il avait souvent entendu prononcer, se mit à suivre, chapeau bas, l'homme que son maître lui avait appris à respecter comme un Dieu. Au détour du pont Louis XV, il aperçut un rouleau de papier, qui s'était échappé de la poche de l'immortel à pied ; il le ramassa pour le rendre ; mais réfléchissant ensuite combien son maître

Digitized by Google

paierait cher un ouvrage de l'illustre auteur, puisqu'il lui avait vu donner 25 louis pour dix lignes de son écriture, il s'esquiva rapidement avec le précieux larcin, et, plein de joie, alla le porter à son maître. Celui-ci baisa avec respect le précieux manuscrit, et faillit se trouver mal de saisissement; nous avons dit qu'il était romantique. Mon ami, dit-il au serviteur enchanté, je te double tes gages; puis, saisissant, dans sa bibliothèque, un volume des Puritains d'Ecosse, auquel il avait joint le fac simile de l'écriture de Walter-Scott, il se hâte de confronter. Quelle est sa surprise! il trouve une longue chanson en l'honneur d'un monarque de la sainte-alliance. Il tourne vîte la page. .., c'est encore une chanson aussi longue, mais celle-ci est adressée au président d'une république noire; ce sont enfin des vers de toutes les couleurs. Le romantique, confondu, est au dernier feuillet; que voit-il? un rapport sur la situation de la *garde-robe dramatique*.... Honteux de sa méprise, il jette avec dépit les vers et la prose du chanson-

Digitized by Google

nier-administrateur, dont le nom pourtant le fait sourire. Reporte, dit-il sévèrement à son domestique confondu, reporte mon Walter-Scott dans mon cabinet. — Où le placerai-je? répond le pauvre garçon. — A la tête des romantiques. — Et les papiers de ce monsieur qui m'a tant attrapé? — A la queue des classiques... Est-ce bien la place des œuvres de M. le chevalier de Jacquelin? Quant à moi, si j'étais consulté, je les renverrais au département dont il a l'inspection.

Maria Briscoli.

Une italienne fort jeune, fort jolie, et qui se nommait Maria Briscoli, avait été séduite par un Anglais. Un enfant fut le fruit de cette liaison criminelle; mais sitôt que l'infortunée devint mère, son séducteur l'abandonna. L'enfant mou-

Digitized by Google

rut, et quand la jeune Maria fit part de cette triste nouvelle à celui qu'elle aimait encore, et qui l'avait si cruellement trompée, elle reçut, pour toute réponse, un billet ainsi conçu : « Pour-« quoi n'êtes-vous pas morte avec votre enfant? « Voici dix livres sterling; vous n'obtiendrez ja-« mais d'autres secours de moi. » Après avoir lu ce billet, la malheureuse Maria s'est empoisonnée avec une forte dose de laudanum. On a trouvé sur sa table une lettre dans laquelle elle explique les circonstances que nous venons de faire connaître, et qui ont fait cette année le sujet de toutes les conversations de Londres.

Une petite lingère de Bruxelles a été, à peu près vers le même temps, l'objet d'une séduction d'un genre tout particulier. Deux jeunes gens faisaient semblant de l'aimer et de se la disputer. Ils la recherchaient tous deux, disaient-ils, en mariage, et présentaient chaque jour de nouveaux

Digitized by Google

avantages pour l'obtenir. La jeune fille se trouva embarrassée; mais un troisième individu, se disant le père de l'un des prétendans, intervint, et proposa une dot de mille florins. La fille n'hésita plus, et congédia le moins favorisé de la fortune. Dès-lors, reproches, attaques, prétendu duel entre les rivaux; pleurs, cris, doléances, explications, réconciliation générale... (Véritable comédie!) On célébra enfin le mariage; mais comment? dans un cabaret, un festin frugal, avec des libations en bière, où le prétendu acte de mariage fut rédigé et signé au crayon. La bonne fille se crut cependant mariée, et se rendit, le soir, à la vue des voisins, au domicile de son époux, dans la couche qu'elle croyait légitime... Le lendemain la détrompa... Elle fut renvoyée!... Mais le surlendemain détrompa aussi le prétendu mari... Il fut arrêté. L'affaire se poursuit dans ce moment. On apprendra bientôt à ce perfide si l'on prend une femme... pour rire.

Digitized by Google

Les Voleurs.

L'Angleterre est, dit-on, un pays où les voleurs poussent très-loin l'adresse et l'audace; mais ils y mettent plus de formes, plus de politesse que chez nous: ils vous demandent votre bourse en vous faisant un grand salut, et ne prennent votre montre qu'après vous avoir fait leurs excuses de la *liberté grande*. Dans l'aventure suivante, le voleur ne nous semble pas avoir montré ce sang-froid, cette habitude réfléchie qui distingue toujours les Anglais.

Un gentleman traversait un bois qui côtoyait une route; séduit par la beauté des paysages, la fraîcheur des gazons, il ne résiste point au désir de s'y reposer un moment; mais, étendu sur l'herbe, au lieu de contempler les bocages, la verdure, et d'écouter le doux chant des oiseaux,

Digitized by Google

le gentleman, qui probablement n'avait point la tête romantique, ferme les yeux et s'endort profondément.

A son réveil il voit devant lui un monsieur dont la tournure n'était nullement fashionnable, et qui tient un pistolet dont il lui présente le canon. Ce réveil ne dut point être fort agréable au gentleman; néanmoins, peu effrayé de cette rencontre, et se soumettant de bonne grâce à son sort. « Que voulez-vous? demande-t-il au voleur. — Votre bourse, *if you please* (s'il vous plaît). » Le gentleman tire sa bourse et la donne à ce monsieur si poli. Mais le voyant rester là, « Que voulez-vous encore? lui dit-il.—Votre montre, *if you please.* » Le gentleman tire sa montre et la met dans la main du monsieur qui la prend en faisant un profond salut, mais ne s'éloigne pas encore. « Que désire encore monsieur? — Votre mouchoir, *if you please.* — Comment donc, mais avec beaucoup de plaisir. » Aussitôt, il tire son mouchoir de sa poche, le donne au voleur qui le met dans la sienne et s'éloigne enfin.

Digitized by Google

Le gentleman se lève alors, et tout en maudissant l'envie de dormir à laquelle il a cédé, il se dispose à quitter le bois; mais il n'a pas fait dix pas que le voleur reparaît devant lui, et l'arrête avec le pistolet à la main, toujours avec beaucoup de plaisir.

« Aurais-je encore quelque chose qui vous fût agréable, lui dit le gentleman? — Oui, milord, j'ai réfléchi que votre habit était beaucoup moins usé que le mien, je serais d'avis que nous en changeassions, *if you please.* — Cela me paraît aussi fort juste, et je ferai tout ce qui vous sera agréable. »

Aussitôt le gentleman ôte son habit, le voleur en fait autant; chacun revêt l'habit de l'autre, et, cet échange terminé, le voleur disparaît, et le pauvre volé se remet en route.

Arrivé sur la grande route, le gentleman regarde son nouveau costume, et pense qu'on pourrait bien le prendre maintenant pour un voleur. Comment fera-t-il pour se procurer un autre costume? Tout en faisant ces réflexions, il met

Digitized by Google

machinalement ses mains dans ses poches... Qu'y trouve-t-il? sa bourse, son mouchoir, et de plus, un rouleau de cinquante guinées.

En changeant d'habit, le voleur avait oublié de fouiller dans le sien, et par le fait ce fut lui qui se trouva volé.

Une affaire des plus embarrassante à décider, a été portée devant le tribunal de Vermeland en Suède. Un voleur condamné à mort restait suspendu à la potence, quand un meûnier des environs de Philipstad s'aperçut en passant qu'il respirait encore; par un sentiment d'une pitié involontaire il le détache, le charge sur sa voiture et le rend bientôt à la vie. Le voleur, un moment surpris de se sentir encore au monde, retrouva bientôt les habitudes et les goûts qui l'en avaient fait exclure, et il se remit à voler sur nouveaux frais; son bienfaiteur fut le premier sur lequel il exerça sa rapace industrie. Indigné d'une telle ingratitude, le meûnier appela le garçon à son

Digitized by Google

secours et va rattacher le voleur au gibet d'où personne ne le sauva. Cette fois les magistrats, informés de ce fait, instruisirent contre le meûnier; mais les juges n'ont point osé prononcer, et s'en sont référés au jugement de la Cour suprême qui s'est contentée de condamner le meûnier à l'amende, et à quelques mois de prison pour lui ôter l'envie de dépendre désormais les voleurs et de se faire ensuite justice à lui-même.

C'était à Londres, au parterre de l'opéra. Un spectateur, inquiet d'une certaine presse dont il semblait être le but, porte la main à sa poche. — Vous avez pris ma tabatière, dit-il aussitôt, mais avec ménagement, à un individu de mine équivoque; rendez-la moi, ou... — Point de bruit, je vous supplie, lui répond l'interpellé; ne me perdez pas. Tenez, reprenez votre tabatière, ajoute-t-il à voix basse; en même temps il entr'ouvre sa poche. L'homme confiant s'y précipite de tout l'avant-bras. Alors, au voleur! au voleur! s'écrie l'émule de Barrington, en mon-

Digitized by Google

trant la main prisonnière, et le bon spectateur est arrêté. Il s'explique avec avantage : mais sa tabatière ? l'accusateur avait disparu.

Il est arrivé une aventure à peu près semblable à l'un de nos honorables députés, M. de Puymaurin, dont le costume n'est pas toujours à la mode. En passant la nuit dans la rue Guénégaud, il trouva dans la poche de son habit une main qui lui escamotait des médailles ; il prenait haleine pour appeler du secours, lorsque le voleur, plus robuste et mieux vêtu que M. de Puymaurin, prend l'initiative, crie lui-même au voleur. La garde accourt et saisit M. de Puymaurin qui, ayant ensuite été reconnu, fut mis en liberté. A quoi sont exposés les honnêtes gens !

Le Baronnet C***

Le baronnet C***, membre du Parlement, re-

Digitized by Google

venait de sa campagne, dans une voiture à quatre chevaux conduite par deux jokeys et suivie de deux laquais à cheval. Il traversait un petit bois touffu, quand un homme d'assez mauvaise mine, armé d'un fusil à deux coups, paraît subitement en criant aux jockeys d'arrêter. A cette brusque invitation, les deux enfans font halte, et les laquais épouvantés s'enfuient au grand galop.

L'homme au fusil s'approche de la voiture en saluant milord avec un profond respect, mais en dirigeant vers sa seigneurie le double tube de son arme; milord était sans défense : pas moyen d'échapper.

« Je demande pardon à Votre Honneur si je me permets d'arrêter sa marche; mais le besoin le plus pressant...

— Achevez, Monsieur; les lâches m'ont abandonné, je suis à votre merci.

— Dieu me garde de vouloir faire aucun mal à Votre Excellence; je fais un commerce honnête...

Digitized by Google

— Oh ! très-honnête, assurément.

— Je suis armurier, et ayant grand besoin d'argent, je vendrai ce fusil à Son Honneur, si Son Honneur veut bien l'acheter. »

En disant ces mots, le commerçant armait les deux batteries, et présentait le fusil autrement que par la crosse.

« Finissons ! s'écria le baronnet ; combien vous faut-il ?

— Milord, ce fusil n'est pas bon marché, mais il est excellent.

— Enfin ?

— Il me faut quatre cents guinées.

— Je n'en ai que cent dans ma voiture.

— Un petit bon sur le banquier de milord me suffira pour le reste.

— Comment écrire ?

— Voici du papier, une plume et de l'encre.

— Monsieur est homme de précaution.

— Je ne voyage jamais sur les grandes routes sans en prendre beauçoup.

— Je m'en doute. »

Digitized by Google

Le billet fait, les cent guinées payées comptant, le commerçant remet le fusil à milord, et, le saluant jusqu'à terre, lui souhaite un bon et heureux voyage. Notre homme se retirait avec confiance, lorsqu'une idée très-heureuse vint à milord : « J'ai l'arme de ce voleur; je puis faire ce qu'il m'a fait, et le forcer à me rendre mon argent. Le baronnet visite les bassinets, ils sont en bon état; il met la tête à la portière, arme le fusil, couche en joue le prétendu armurier, et lui crie :

« Malheureux! si tu fais un pas de plus, tu es mort; rends-moi mon or et va te faire pendre où tu voudras. »

L'homme interdit se retourne, s'arrête et dit : « Milord, le marché est consommé, la marchandise est livrée, l'argent reçu; Votre Seigneurie a trop d'honneur pour me forcer; j'avoue que le fusil est un peu cher, mais je le considère comme excellent, et Votre Grace était libre de le refuser.

— Scélérat, c'en est trop; mets l'argent sur la place, ou je tire.

Digitized by Google

— Tirez, milord; ah! ah! ah! le fusil n'est pas chargé. » En disant ces mots, le voleur s'éloigne dans l'épaisseur du bois, et le baronnet reste interdit et confus.

Le lendemain le drôle effronté se présente chez le banquier de Londres pour toucher le montant du bon; la police avertie fait arrêter le coupable, et il passe aux assises... Le jury déclare à l'unanimité qu'il n'existe point de loi dans le code criminel qui défende de vendre des armes sur le grand chemin. Le voleur est absout, et milord est condamné à payer les 300 guinées restant dues.

Il s'est passé sur la place des Terreaux, à Lyon, un événement qui ne dépose pas en faveur de l'influence qu'exerce sur certains individus le spectacle des peines publiques. Pendant qu'on flétrissait un individu condamné aux travaux forcés à perpétuité, pour vol sur la grande

Digitized by Google

route, un filou essayait d'escamoter la bourse d'un paysan qui s'était arrêté à regarder cette exécution. Bien en avait pris à notre curieux de coudre sa bourse dans sa poche, car, se sentant tiré par derrière, il porta vivement sa main sur celle de l'indiscret voisin, la saisit avec force, et le conduisit ainsi lui-même à la salle d'arrêt provisoire de l'Hôtel-de-Ville, d'où il n'est sorti que pour aller sur les bancs de la police correctionnelle.

Les Curiosités.

On a fait à Warwick une vente fort extraordinaire pour les objets qu'on étalait aux regards des acheteurs; on y remarquait la culotte de velours portée par Washington, dans une partie des guerres de l'indépendance; une paire de guêtres dont s'était servi Napoléon, encore sous-lieutenant d'artillerie; la chemise ensanglantée

Digitized by Google

du duc de Montmouth, décapité à Londres. Quelque jour, sans doute, la pipe de Canaris, donnée par ce guerrier au général Roche, sera au nombre de ces bagatelles.

M. de La Fayette possède, dit-on, le collier et la médaille de Bayard. Un descendant du chevalier avait hérité de ce collier; enthousiasmé du talent de l'acteur Larive, qui jouait dans la tragédie de *Gaston et Bayard*, il offrit au comédien, après une représentation où il avait été couvert d'applaudissemens, la chaîne qu'avait porté le plus brave et le plus loyal chevalier dont l'histoire ait gardé le souvenir. Après la révolution de 1789, M. de La Fayette ayant été nommé commandant en chef de la garde nationale de Paris, Larive fit hommage au général d'un bijou bien digne de celui qui a le bonheur de le posséder maintenant.

Digitized by Google

Le Tonneau d'Old-Street.

Le tonneau dans lequel les restes mortels de lord Byron ont été apportés en Angleterre a été vendu, par des personnes employées à bord du vaisseau qui les a transportés, à un tonnelier de Londres, nommé Davey, qui demeure dans Old-Street. Il le regardait comme une curiosité, et y attachait un grand prix. Au bout de quelques jours, le propriétaire du vaisseau est allé chez lui, et a revendiqué le tonneau, en disant que ceux qui l'avaient vendu n'avaient aucun droit d'en disposer. Le tonnelier refusa de le rendre, en offrant de prouver qu'il l'avait bien payé. Le propriétaire le menaça d'un procès; mais, ayant consulté, il apprit que son droit était fort douteux, et il abandonna sa réclamation. M. Davey a arboré un drapeau sur son tonneau, tant pour célébrer son triomphe que pour annoncer qu'il

Digitized by Google

possédait ce trésor si envié. Depuis ce temps, les habitans de Londres accourent dans Old-Street, pour le voir; et, pour leur procurer ce plaisir plus facilement, le tonnelier l'a placé en dehors de sa boutique, et a écrit en grandes lettres sur le fond : « Lord Byron. » Une personne a acheté un morceau de bois de ce tonneau et en a fait faire une tabatière; et une autre a voulu montrer le raffinement de son goût en faisant façonner une *cuiller* avec un autre morceau. Mais le tonnean presque entier est encore exposé devant la maison du tonnelier, et ce sera pour lui sans doute une enseigne très-lucrative.

Polichinelle-Roi.

Les polichinelles, que Mazurier a remis en vogue à Paris, sont aussi en ce moment fort à la mode en Italie. On représente sur un des petits théâtres de Milan un farce très-amusante, intitulée: *Polichinelle-Roi*. Dans cette

Digitized by Google

pièce, Polichinelle, quoique sur le trône, n'a qu'un sou (un quatrino) dans son trésor. Il entend crier du *macaroni*, fait venir le marchand et demande le prix de la portion : « Trois sous, répond celui-ci. — Comment, arabe, s'écrie le roi, tu exerces de telles exactions sur mes pauvres sujets ! un sou, ou je te fais couper la tête. Le marchand, tout en criant qu'il est ruiné, s'empresse d'obéir. « Tu es un bon diable, dit alors sa majesté en se radoucissant ; à présent, tu peux vendre à mes sujets ton macaroni tout ce que tu voudras.

Un maréchal ferrant de Cambrai fait des propositions de mariage à une jeune couturière ; il était beau garçon, sa demande est agréée. On fait venir un notaire, le contrat est dressé ; un des articles déplaît à la future ; elle crie, elle tempête ; le maréchal impatienté la prend par le bras, et la met froidement à la porte,

Digitized by Google

en disant qu'il ne veut pas d'une méchante femme. Le notaire se plaint d'avoir fait un contrat inutile : « Attendez, repart le Cambrésien, je vais tâcher de trouver une femme. » Il sort dans cette intention, et voit une jeune et jolie servante assise devant une porte. « Êtes-vous douce, lui demanda-t-il? — Oh! oui, répondit-elle naïvement, informez-vous en plutôt à ma maîtresse. — Êtes-vous sage? — Je n'ai jamais eu d'amoureux. — Voulez-vous vous marier? — Oui, si je rencontre un mari qui me plaise. — Comment me trouvez-vous? — Bien. — Alors venez avec moi, le contrat est fait, nous le signerons. — Attendez au moins que je fasse un peu de toilette. — Non, vous êtes très-bien comme cela; d'ailleurs, le notaire s'impatiente. A propos, comment vous nommez-vous? — Isabelle. — Et moi Éloi. Maintenant prenez mon bras et partons. » Ils arrivent ensemble, signent le contrat, quelques jours après célèbrent gaîment la noce, et on assure que depuis cette époque, cette union, si

Digitized by Google

singulièrement contractée, n'a été troublée par aucune querelle.

Anecdotes Russes.

Les mœurs de la Russie offrent le plus bizarre tableau d'oppositions et contrastes : la barbarie et la civilisation y sont incessamment aux prises; cependant elles s'accordent en quelques points, car elles ont un caractère commun : la corruption. Il existe entre le boyard et le serf les mêmes rapports à peu près qui existaient jadis à Saint-Domingue entre le colon et le nègre.

La petite-maîtresse parisienne serait un prodige de raison, de force d'esprit et d'égalité d'humeur auprès de la dame moscovite. Il serait difficile de décider laquelle des deux l'emporte en grâces, en talens, en dons séducteurs, en exquise sensibilité; mais pour les caprices, les emporte-

Digitized by Google

mens, l'irritabilité nerveuse, Saint-Pétersbourg en remontrerait à Paris. La raison en est simple : les boyarines ont des esclaves, et les Françaises n'en ont pas, à moins qu'on ne donne le nom d'esclaves aux maris.

La princesse T.....wa, dit un voyageur (1), passe sa vie à lire des romans, étendue sur son ottomane et ensevelie dans les coussins ; elle est d'une telle sensibilité, que la moindre émotion la fait évanouir. Elle aime ses enfans avec passion, quoiqu'elle les voie rarement et qu'elle les livre aux soins des nourrices et des esclaves. Si elle les entend crier, elle est aussitôt saisie d'une attaque de nerfs; et son premier soin, en reprenant ses sens, est de faire donner la baston-

(1) M. De Passenans, auteur d'un ouvrage intitulé La Russie et l'Esclavage, dans ses rapports avec la civilisation.

Digitized by Google

nade à la bonne ou au précepteur qui a causé leur peine. Elle répète souvent cette phrase : « Qu'un cœur sensible est un funeste présent du ciel. »

Un jour, elle lisait un roman et versait d'abondantes larmes. Des cris déchirans se font entendre. Elle tressaille, elle sonne avec force : un domestique entre. « Eh ! bon Dieu, s'écrie-t-elle tout émue, qu'y-a-t-il donc ? — Madame, c'est votre femme de chambre que vous avez fait battre pour avoir cassé une tasse. — Hélas ! on m'a fait une peur horrible. J'ai cru... (Les cris recommencent.) Encore ! Dites qu'on aille la battre ailleurs. » Elle se recoucha, et reprit le cours de sa lecture et de ses larmes.

Un jeune seigneur russe, voyageant en Allemagne, frappait avec violence un postillon prussien qui l'avait mal conduit. Prenez garde, lui dit quelqu'un, vous allez le tuer. — Je suis assez

Digitized by Google

riche pour en répondre. Combien vaut un postillon dans ce pays-ci?

Les Russes font un cas particulier des domestiques français; mais ils savent qu'il ne faut pas les battre, et c'est toujours le premier point convenu entre le maître et le valet qui entre à son service. Un seigneur russe disait à un Français : le domestique que vous m'avez donné est un impertinent drôle. Je ne sais qui me retient que je ne lui donne cent coups de canne. — Gardez-vous en bien, répondit le Français, car il est homme à vous les rendre.

Les Russes ne manquent pas d'aptitude à la musique : leur langue douce et harmonieuse se prête à la mélodie. Un nombreux orchestre est un objet de luxe très-recherché; mais il est rare que les musiciens qui le composent aient un

Digitized by Google

sentiment bien délicat de l'harmonie, attendu que le knout a présidé à leur éducation. Le voyageur que nous avons déjà cité raconte le fait suivant :

Un seigneur russe avait parmi ses esclaves un jeune symphoniste doué des plus heureuses dispositions. Il le fit voyager en France et en Italie pour achever son éducation à l'école des grands maîtres; le jeune virtuose y acquit bientôt des talens qui lui méritèrent les suffrages des meilleurs juges, et qui auraient pu faire sa fortune. Les habitudes de la liberté, si nécessaires aux arts, n'avaient pas peu contribué sans doute à développer les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Il fut rappelé par son maître, et crut devoir obéir; mais un juste sentiment de fierté lui rendit sa chaîne plus pesante; il supportait avec impatience les humiliations qu'il lui fallut subir de nouveau. Il charma les sociétés qui l'entendirent, et la sotte vanité du boyard était enflée des succès de son esclave dont il

Digitized by Google

s'attribuait tout le mérite. Un jour, qu'il avait exécuté de la manière la plus brillante un concerto de Viotti devant un cercle nombreux, on exigea qu'il recommençât à l'arrivée d'un nouveau personnage : un autre survint, et il fallut recommencer encore. Fatigué d'une séance qui durait depuis plus de trois heures, il demanda quelque repos : son maître insista avec colère, et le menaça de la bastonnade. Le jeune artiste, indigné, hors de lui, sort du salon. Quelques minutes après, on le ramène. « Vous ne me forcerez plus de jouer du violon, dit-il à son maître en lui montrant sa main. » Il venait de se couper l'index.

Les esclaves russes, accoutumés à obéir avec une ponctualité machinale, exécutent les ordres qu'on leur donne sans rien omettre ou rien ajouter de leur chef ; tant pis si l'ordre a été mal expliqué ou (ce qui arrive plus souvent) mal compris.

Digitized by Google

Lors de la dernière guerre contre les Suédois, un vaisseau de la flottille russe, où se trouvait un grand nombre d'officiers de marine, ayant fait eau de toutes parts, allait être submergé. Le commandant d'un bâtiment ordonna aux marins qui montaient les chaloupes de sauver les officiers. Ces marins, en voyant des hommes qui luttaient contre les flots et imploraient leurs secours, leur criaient, avant de leur tendre la main : « Eh ! Messieurs, êtes-vous officiers? »

La bastonnade est toujours en usage dans les armées du Czar. Au mois de mai 1825, un sous-officier, qui avait poignardé son capitaine par derrière pendant l'exercice, a été condamné à passer dans une ligne de mille hommes armés de bâtons, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Digitized by Google

M. Villaume.

C'est un singulier homme que le matrimoniomane M. Willaume! Il marierait, s'il se le mettait dans la tête la Grèce et l'Angleterre sans dot; s'ils eussent existé de son temps, il aurait été homme à unir la papesse Jeanne avec un chevalier de Malte. Mais il ne se contente pas de faire des époux, il fait encore des nobles. Voici ce qu'on lit dans un petit opuscule de sa façon.

« Aux souverains seuls appartient le droit de conférer la noblesse; cependant, quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent créer que des nobles d'une origine récente; et moi, (c'est M. Willaume qui parle) il m'arrive souvent d'improviser, de mon autorité privée, des barons, des vi-

Digitized by Google

comtes, les comtes, les marquis; etc., dont l'origine remonte subitement à Charlemagne ou à François Ier.

« Je ne citerai à cet égard qu'un exemple pris sur cent. Un jeune homme, fils d'un grand personnage, vint me voir. « On m'a assuré, me dit-il, que vous étiez la seule personne qui pût me tirer de l'embarras où je me trouve. Puis-je compter sur votre discrétion? — Monsieur, discret par état, je le suis aussi par devoir et par éducation : long-temps détenu au temple et dans d'autres prisons de Napoléon, j'ai su de bonne heure apprécier une confidence et les obligations qu'elle impose. — Eh bien! M. Willaume, je n'hésite plus à vous confesser que je suis bâtard, et, qui pis est, adultérin. Né d'une faiblesse qu'eut mon père avec la femme de chambre de son épouse; élevé par celle-ci qui n'ayant pas d'enfant me regarda comme le sien, j'ai grandi au milieu d'eux. Ils prirent le plus grand soin de mon éducation, qu'ils complétèrent en me faisant voyager. A mon retour, ils crurent qu'il

Digitized by Google

était temps de me révéler ma naissance! J'appris que j'étais le fils de Gertrude..... Vous l'avouerai-je? nourri dans des idées de grandeur, je ne pus supporter cette révélation : ma raison disparut avec le prestige qui avait caressé ma jeunesse. Mon père et ma seconde mère tentèrent vainement les voies de l'adoption : j'avais porté leur nom, reçu d'eux des alimens, ils échouèrent. Mes facultés morales en furent vivement affectées : je crains une rechute, si je ne recouvre pas une possession d'état égale à celle que je viens de perdre. Vous pouvez opérer ce miracle : voici ce qui me conduit près de vous. »

« J'étais attendri jusqu'aux larmes. Il m'était recommandé par M. le comte de ***, ancien ami d'un général qui protégea mon adolescence, dont j'ai partagé la disgrace et les malheurs; ainsi nous nous trouvâmes presque de connaissance. Je lui demandai quelle était sa fortune. « 80; 000 fr. de rente, répondit-il, et le quadruple à espérer. — Et quel titre voulez-vous? — Au moins celui de vicomte.—Je ferai mieux. Vous serez d'abord

Digitized by Google

comte et puis marquis. Écrivez à votre mère de se rendre à Paris; laissez-moi son adresse, je vais de mon côté lui écrire aussi. »

« Que l'amour maternel a de puissance! Gertrude qui n'avait pas revu son fils depuis dix-huit ans; Gertrude qui, avec 15, 000 francs de revenu, fruit des libéralités de son séducteur, jouissait d'une vie agréable au fond d'une province, Gertrude arrive courier par courier à Paris: Elle savait (je lui avais mandé) qu'elle ne pouvait légitimer son fils qu'en se mariant.

J'allai trouver un vieux marquis qui avait formé la résolution de se jeter à la rivière, tant il était malheureux. Je l'en avais empêché, en lui faisant espérer un meilleur avenir. « Il faut vous marier, lui dis-je. — Qui voudra de moi? — Que vous importe? je veux faire votre bien-être, et si le mariage vous semble une chaîne, vous serez mari garçon. — Plaisantez-vous? — Non, il s'agit d'épouser une femme qui n'a pas plus envie de se marier que vous, et en supposant qu'elle vous reste, vous ne seriez pas à plaindre, puis-

Digitized by Google

qu'elle à 15,000 francs de rente; mais elle veut les conserver en vivant de son côté et en vous laissant vivre du vôtre. — Et que m'en reviendra-t-il? — Je vous offre une petite maison de ville et de campagne bien meublée, à proximité des barrières et des Champs-Élysées, 6,000 fr. de rentes viagères et 20,000 francs comptant, pour payer vos dettes et vous ménager un courant. — C'est très-beau. — Oui; mais il y a une condition : la future a un enfant, il faut que vous le reconnaissiez. Entre nous, je n'y vois pas d'inconvénient; vous avez habité la même ville qu'elle, vous étiez jeune alors et passionné pour le beau sexe. Que sait-on? le hazard..... peut-être avez-vous un tort à réparer. — C'est cela? faites la moi connaître : je l'épouse. »

« Comme il n'y mit aucune restriction et qu'il reconnut mon protégé, celui-ci est indubitablement plus noble encore que son père putatif, puisqu'il a un degré de plus. Or, comme le marquis est d'une des plus anciennes noblesses, son fils sera reçu, si cela lui plaît, dans tous les cha-

Digitized by Google

pitres de l'Allemagne : il compte pour cela plus de quartiers qu'il n'en faut, tandis que les enfans d'un duc de nouvelle création n'y seraient pas admis.

« Maintenant, qu'on le prenne comme on voudra : le code civil autorise la recherche de la maternité, mais la loi interdit la recherche de la paternité, qui est imperceptible : tout homme qui se déclare père d'un enfant né avant le mariage est reconnu père par la loi ; l'officier de l'état civil n'a rien à opposer à sa déclaration. C'est aux législateurs à réformer cette loi, s'ils la jugent vicieuse ; jusque-là, je continuerai, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, de faire des barons, des vicomtes, des comtes, des marquis, voire même des ducs (1) ».

Il n'est pas douteux que depuis la publication d'un pareil avis, M. Willaume n'ai reçu la visite de beaucoup de vilains.

---

(1) Cette anecdote, publiée dans le *Diable Boiteux*, a fourni le sujet d'une jolie pièce, jouée à l'Odéon, et intitulée l'*Enfant Trouvé*.

Digitized by Google

Anecdote Américaine.

Le jeune lord B..... se trouvant à Boston, se présente chez un tailleur auquel il avait commandé un habit, et se plaint avec hauteur et emportement de n'avoir pas été servi au jour indiqué. Le tailleur s'excuse et parle d'affaires, pressantes qui l'ont occupé. A ce mot d'affaires, le Fashionable sourit dédaigneusement. Vos affaires dit-il, sont de servir vos pratiques, et si nous étions à Londres, je vous apprendrais... Le tailleur allait répliquer; il est interrompu par l'arrivée d'un officier supérieur qui vient lui faire un rapport, et prendre des ordres. Le tailleur l'écoute, lui répond avec précision, lui donne quelques instructions, le congédie et reprend sa conversation avec l'Anglais, qui commençait à ouvrir de grands yeux.

Digitized by Google

D'autres personnes entrent successivement et l'entretiennent de divers objets d'intérêt public; enfin, se présente un secrétaire d'ambassade, qui lui fait des observations sur un traité de commerce soumis en ce moment à la discussion du congrès. Vous voyez combien je suis occupé, dit le tailleur au jeune étranger tout confus d'avoir traité si cavalièrement un homme de cette importance.

Les Bibliomanes.

Le grand-duc de Toscane, dont les journaux ont récemment annoncé la mort; était un des plus grands bibliomanes connus; il entretenait dans toutes les capitales de l'Europe des agens qui avaient ordre d'acheter, à tous prix, les livres rares et curieux. On doit présumer qu'il en a rassemblé un assez grand nombre pendant les dix ans qu'il a gouverné la patrie des Médicis,

Digitized by Google

et disposé d'un revenu de 22 millions, que la sage administration de Léopold tirait presque inaperçus de l'amour de son peuple.

M. Boulard.

On assure que M. Boulard, le plus fameux bouquiniste de France après M. Corbière, ayant encombré de livres son hôtel, de la cave au grenier, loua un petit cabinet à un septième étage de la rue de Seine, où il commença enfin à lire les ouvrages qu'il avait achetés depuis soixante ans.

Il faut avouer qu'il est des amateurs qui ont de singulières fantaisies. Lord Spencer fit fondre des caractères particuliers pour l'impression d'un Horace, dont il ne fut tiré qu'un seul exemplaire, après quoi les caractères furent brisés et fondus de nouveau. Le fameux M. de M.... avait un autre goût, aussi singulier que celui du comte Spencer; il achetait tous les exemplaires qu'il

Digitized by Google

pouvait rencontrer de quelques ouvrages devenus rares; il choisissait ensuite, feuillet par feuillet, de quoi faire un seul exemplaire remarquable par sa propreté, par ses marges etc., et il livrait le reste aux flammes. N'est-ce pas là plutôt la conduite d'un vandale que d'un ami des lettres?

L'Enterrement Nocturne.

Il est d'usage, dans quelques parties de l'Allemagne, de ne faire les enterremens que le soir à la nuit tombante. A Wildeshausen, lors d'un de ces convois nocturnes, qui était celui d'une pauvre femme, dès qu'on eut mis le cercueil dans la fosse, on s'aperçut qu'il était soulevé; on entendit même quelques gémissemens sourds. On se hâta d'ouvrir le cercueil, mais tous les assistans se convainquirent que la femme était réellement morte, et l'on redescendit la bière. Aussitôt, même mouvement et mêmes soupirs que la première fois. On appela un charpentier qui avait

Digitized by Google

une grande renommée d'intrépidité. Celui-ci, ayant ouvert de nouveau le cercueil, et reconnu que la femme n'existait plus, poussa plus loin ses recherches; il trouva bientôt un jeune homme qui, traversant le cimetière, était tombé dans la fosse, d'où son état d'ivresse l'avait empêché de se relever. Cette anecdote fournirait peut-être un beau sujet de mélodrame; et, en y réfléchissant bien, il ne serait pas impossible d'en faire un vaudeville encore plus guilleret que le roman d'*Ipsiboë*. Le tout dépendrait de la manière d'envisager la chose.

M. le Vicomte de Chateaubriant.

Un homme d'esprit, qui était en même temps homme d'affaires, voulait réunir dans un banquet ses amis et ses cliens. C'était un samedi que le dîner d'apparat devait avoir lieu. Les billets

Digitized by Google

d'invitations étaient déjà distribués, lorsque, par force majeure, son cabinet d'affaires passe à un autre gérant. Aussitôt les fourneaux sont éteints, les casseroles retournées et la nappe repliée. Cependant, que faire des provisions de la cuisine? Pour être un homme d'esprit tout court, on n'en dîne pas moins. Tout l'attirail est placé dans des caisses, et expédié du quartier d'Antin au faubourg Saint-Germain. L'amphytrion écrit à quelques-uns des convives un billet circulaire conçu à peu près en ces termes : « Je change de logement, et je vais dîner à ma maison de la rue Saint***. Qui m'aime me suive. » On sent bien que ce billet ne fut adressé qu'aux amis du cœur, et point aux amis du ventre. Les premiers se rendirent à l'invitation; on dîna de bon appétit, on but frais, et on nargua la fortune. Quant aux seconds, qui n'étaient avertis de rien, ils vinrent en habit de cérémonie à l'ancienne demeure, où ils trouvèrent, pour tout potage, de la vaisselle vide et un buffet en désarroi. Ce jour-là les habitans du café anglais et de la rotonde virent ar-

Digitized by Google

river nombre de visages inconnus qui coururent vîte se faire inscrire au nouveau ministère.

L'Anglais Coco.

On s'est déjà amusé de plusieurs anecdotes dans le genre de celle-ci, qui du moins a un mérite, c'est d'être vraie. Elle a eu lieu cette année à Amsterdam.

Plusieurs Français étaient réunis à une table d'hôte. Un anglais s'y trouvait aussi. Il mangeait, mangeait, mangeait, avec une attention profonde. Déjà plusieurs fois un convive lui avait adressé ces mots : — Monsieur, auriez-vous la bonté de me passer ce plat d'épinards? — Le sombre habitant des bords de la Tamise était incapable de la moindre distraction. Alors notre jeune Français dit à un de ses amis : — Passe-moi donc le plat d'épinards, car je vois bien que ce *coco-là* ne veut pas que j'en goûte. — A ce mot, les yeux de l'Anglais quittent enfin son assiette, et se portent cour-

Digitized by Google

roucés sur son interlocuteur; il se croit grièvement insulté. Un de ces rendez-vous qu'on appelle d'honneur est pris tout aussitôt. Les convives se séparent; ils vont chercher leurs armes. Après quelques instans, l'Anglais rentre dans la salle, non avec ses pistolets, mais avec un livre à la main. Il appelle un domestique, demande du vin de Champagne, et invite son adversaire à trinquer avec lui : — Comment, Monsieur, est-ce ainsi que vous terminez vos affaires? Pour moi, je tiens à vous donner la satisfaction que vous m'avez demandée. — Monsieur le France, je étais dans le déréglement (erreur). Vous faites politesse à moi. Vous appelez moi *coco*. Lisez dans mon dictionnaire : « Coco, *fruit des Indes, doux et agréable.* » Donc, moi un homme *qui plaît*... — Chacun partit d'un éclat de rire, et l'on but le Champagne à la santé des deux nations. Mais depuis, à Amsterdam et dans la plupart des villes de la Belgique, on n'appelle plus les Anglais que *Coco*.

Digitized by Google

Bukoka.

Un amateur de musique entra dans le magasin de M. Petit, passage Feydeau, pour y faire emplète. Très-peu familiarisé avec la langue française, il se trouvait fort embarrassé pour indiquer le morceau qu'il désirait, et ce ne fut qu'après avoir cherché et hésité long-temps, qu'il finit par demander, avec beaucoup d'efforts, le *petit chanson Boukioukiou.* On s'efforçait en vain, depuis un demi-quart d'heure, de deviner quel air il voulait désigner, lorsque, heureusement pour lui, vint à passer un autre Anglais de sa connaissance particulière. Il l'appelle, et lui explique dans sa langue nationale l'embarras qu'il éprouve pour indiquer l'air qu'il veut acheter. Alors le dernier venu, faisant l'office de truchement, expose, du mieux qu'il peut, que *son hami* n'avait pu se faire comprendre à cause de son mauvais *prononchecheon,* et que la musi-

Digitized by Google

que qu'il demandait était le petit chanson *Bukaka*.

On sent que, malgré cette explication lumineuse, M. Petit n'en fut pas plus avancé, et qu'après avoir passablement égayé les assistans, force fut à l'amateur et à son interprète d'aller ailleurs faire la recherche de leur *petit chanson*.

L'Inconnu.

Au retour du printemps, les hirondelles sont moins fidèles à revenir aux lieux d'où les frimats les ont chassées, que moi à visiter le Jardin-des-Plantes : depuis l'âge de raison, je n'ai pas manqué une année d'assister au renouvellement de la nature; c'est toujours en ma présence que les boutons naissans percent l'enveloppe qui les entoure, et que les premières fleurs s'épanouissent.

Dans une des allées les plus solitaires du beau Jardin-des-Plantes, j'avais remarqué un jeune

Digitized by Google

homme dont la figure agréable m'avait moins frappé que l'air de tristesse et de mélancolie dont elle portait la profonde empreinte : il évitait avec soin les endroits où il voyait du monde ; et lorsqu'en se promenant il aperçevait quelqu'un dans sa direction, il se détournait aussitôt et changeait d'allée. Cette misanthropie me parut extraordinaire : la curiosité me fit approcher de lui ; une pitié involontaire me retint bientôt à ses côtés. Comme il crut reconnaître en moi le goût de la solitude, il ne tarda pas à se laisser aborder. Nos connaissances en botanique facilitèrent notre liaison, et en peu de temps je fus assez dans l'intimité de Rénal pour lui demander la cause de ses noirs chagrins. A mes questions, il ne répondait que par des soupirs ; à mes instances, il opposait des larmes.

« Êtes-vous pauvre, lui disais-je ; la fortune vous a-t-elle maltraité. — J'ai près de 20,000 fr. de rente, me répondit-il.—Auriez-vous été trahi dans vos affections? — Non. — Seriez-vous malheureux par vos rapports de famille ? — Je suis

Digitized by Google

orphelin depuis long-temps; je n'ai plus de famille. »

Ce ne fut qu'au bout de trois mois, après les plus pressantes sollicitations, qu'il m'apprit qu'il aimait la fille d'un simple artisan, et que de là venait une partie de ses douleurs. « En avez-vous fait la demande? — Je ne le puis. — Vous ne le pouvez? Quoi! vous, possesseur de 20, 000 fr. de revenu, vous craignez un refus de la part d'un ouvrier sans fortune? — Il me repousserait avec horreur. — Que dites-vous? — Si vous saviez!.. Il ne put continuer; les sanglots l'empêchèrent d'achever. Si je savais! repris-je; et ne devrais-je pas en être instruit? Est-ce ainsi que votre cœur refuse de s'ouvrir à l'amitié? comptez-vous si peu sur mon dévouement! — Eh bien! répliqua-t-il, vous le voulez? Vous connaîtrez mon fatal secret, et peut-être perdrai-je un ami! — Jamais! — Venez donc demain matin chez moi; nous serons seuls; vous verrez si j'aurais dû rompre le silence. »

Le lendemain, j'étais chez lui de bonne heure,

Digitized by Google

je le trouvai plongé dans des réflexions douloureuses; son front était pâle, ses regards mornes, et tout ses traits trahissaient la plus grande agitation. « Ah ! monsieur, qu'exigez-vous de moi? — Une marque d'amitié. — Ce secret, je voudrais l'ensevelir dans les entrailles de la terre! — Épanchez-le dans le sein d'un ami. — Il me fuira, s'il apprend!...—Que dites vous? Moi vous fuir; plus vous serez malheureux, plus vous aurez de droits à mon affection. — Je l'ai promis, je tiendrai ma parole. Frémissez, vous allez me connaître! A ces mots, il se dépouille de son habit, déchire sa chemise avec violence, et découvre son épaule. Que devins-je, grand Dieu! en voyant l'empreinte d'un fer honteux! je poussai un cri d'horreur; mon premier mouvement fut d'ouvrir la porte pour sortir. — Je vous l'avais bien dit que vous me fuiriez! Restez! maintenant je ne puis plus me taire; un crime commis dans un âge où je savais à peine que ce fût une faute, m'a fermé pour toujours les voies du bonheur et de la vertu! lois cruelles! condamné au mépris,

Digitized by Google

que de fois ai-je été tenté de le mériter! Ah! fuyez-moi, fuyez loin de ces lieux!.... ils sont remplis de ma honte!.... mais plutôt demeurez; mon amitié n'aura pas long-temps à vous faire rougir. J'avais juré de ne jamais divulguer mon secret; j'ai parlé; je m'en suis puni... Il ne m'était plus permis de vivre, recevez les adieux du malheureux Rénal! » Il tomba en prononçant ces paroles; le poison avait déja gagné les sources de la vie; l'infortuné expira dans mes bras.

Le Forçat.

« Un individu avait été condamné, il y a environ quarante huit ans, aux travaux forcés à perpétuité; il fut conduit au bagne de Toulon, d'où il ne tarda pas à s'évader. Il vivait depuis quarante cinq ans à Beaune, et y jouissait d'une réputation honorable. Tout le monde ignorait la condamnation qui le flétrissait, et sa conduite était des plus exemplaires.

Digitized by Google

Les ciconstances voulurent qu'il fût dans le cas de prêter une somme de cent écus à l'un de ses cousins, le seul être qui fût sur les lieux dans sa confidence. L'époque du remboursement de cette somme étant arrivée, et ses besoins étant urgens, il sollicita son cousin d'une manière un peu pressante. Celui-ci, pour se venger d'une demande qui n'avait rien que de légitime, a la bassesse de le dénoncer à la gendarmerie comme forçat déserteur. Questionné sur sa position, il confesse la vérité. Mus sans doute par un sentiment de générosité envers un vieillard de soixante-quinze ans, dont la tête blanchie inspirait le respect, les agens de la force publique ne voulurent point l'arrêter; mais ils lui conseillèrent d'aller reprendre ses fers et d'avoir recours à la clémence du Roi. Le vieillard obéit, et dès le lendemain, muni d'un passeport et de quelques effets, il se dirigea lentement vers Toulon.

« Le jour même de son arrivée, il s'est présenté chez le commissaire de marine pour y faire sa déclaration. Ce fonctionnaire lui dit de se

Digitized by Google

trouver le lendemain à la porte de l'Arsenal. En effet il s'y trouva, persistant dans ses intentions. On vérifia les registres, on reconnut l'identité de sa personne et celle de son évasion. On l'a reçu au bagne, mais avec les ménagemens que son âge et sa position commandent. Il s'est pourvu en grâce auprès de S. M., et on a d'autant plus l'espoir d'obtenir sa délivrance, qu'il ne fut condamné aux fers que pour vagabondage, les lois étant alors très-sévères.

On cite du colonel anglais Campbell, mort dernièrement aux Indes orientales, un bien malheureux trait d'inadvertance. En 1771, il fut chargé de surveiller l'exécution d'un soldat condamné par une cour martiale à être fusillé. La grâce fut envoyée, mais le coupable ne devait l'apprendre que lorsqu'il serait à genoux, les yeux couverts, et au moment d'être exécuté; ceux qui avaient été commandés pour tirer sur

Digitized by Google

lui ignoraient même qu'il eût obtenu son pardon, et d'après ce qui était convenu, le signal pour faire feu était un mouchoir blanc que le colonel tiendrait à la main. Tout était préparé pour cette triste cérémonie, le prêtre s'était retiré, le patient était à genoux, et les yeux des militaires, fixés sur le commandant, attendaient le signal. Le colonel met la main à sa poche pour en tirer le pardon; mais avec les papiers il prend aussi le mouchoir, et le malheureux soldat cesse de vivre. «Malédiction! s'écrie le colonel, je suis un homme ruiné!» Il quitta aussitôt la place, et se retira du service.

Chouria.

Les blancs quittaient précipitamment Saint-Domingue, et le noir Christophe arborait l'étendard de l'indépendance sur le rempart du Por

Digitized by Google

au-Prince. On sait qu'un des premiers actes de son autorité fut ce fameux décret ou il déclara que les blancs étaient une race dégénérée, avilie, presque indigne de vivre, et les noirs, la race privilégiée de la providence.

Parmi les malheureux créoles qui ne purent se sauver, était une petite fille, nommée Chouria, d'une des premières familles de l'île. Séparée de ses parens dans la violence et la confusion des évènemens, elle était tombée, à l'âge de dix ans, dans la dépendance d'un homme qui, plus tard, sous le nom du duc de Marmelade, devait arriver aux premiers emplois du gouvernement.

Chouria fut traitée dans cette maison avec humanité; elle grandit en ignorant ce que sa position pouvait avoir d'humiliant: sans la couleur de son épiderme, elle aurait pu se croire de la famille.

Marmelade fils était un bel adolescent, dont la peau d'ébène réflétait tous les rayons du soleil, et montrait en souriant deux rangées de dent plus blanches que l'ivoire. Sa légèreté, sa force, la

Digitized by Google

fraicheur de son coloris, étaient pour ses compatriotes un objet d'admiration, et faisaient palpiter en secret le cœur des noires beautés du Port-au-Prince.

Chouria avait été élevée auprès de ce jeune nègre ; ils avaient passé leur enfance dans une douce intimité, et dans une égalité plus douce encore. Elle avait quinze ans ; il en comptait dix-sept : à cet âge, comment se voir si souvent et ne pas s'aimer ! la couleur n'y fait rien. Chouria voyait souvent les yeux à fleur de tête de Marmelade se tourner vers elle, et ses regards, un peu farouches s'adoucir en la contemplant : il n'en fallait pas davantage pour la plonger dans de tendres méditations et des langueurs délicieuses.

Sur ces entrefaites, la guerre s'était allumée. Marmelade fils ne fut pas un des derniers à joindre les drapeaux de son parti : je laisse à penser si les adieux furent déchirans entre le noir et la blanche. Mais le retour devait être bien plus triste. Pendant leur séparation ils acquirent tous

Digitized by Google

les deux de nouvelles lumières : l'un apprit que sa peau était la couleur favorite de la nature ; la pauvre fille fut informée qu'elle était d'une race maudite, et ne cessa de gémir en pensant que son teint était de lys et de rose.

Le beau Marmelade revint couvert de lauriers qu'il voulait déposer aux pieds de Chouria ; mais il la trouva baignée de larmes, et chercha vainement à la consoler. « Fuyez-moi, lui dit-elle : je suis indigne de vous ! le Grand Etre, en refusant à ma peau le lustre brillant dont il embellit la vôtre, a mis entre nous une barrière éternelle : mon indignité est écrite sur mon visage. — Il est vrai, répondit le tendre Marmelade, que le ciel nous fit naître ennemis, mais l'amour nous a réconciliés ; tes vertus effacent la honte de ton teint ; par ta bonté, ta grâce, ta douceur, tu méritais d'être noire... — Fuyez, reprenait-elle, jamais vos nobles parens ne souffriront que vous vous abaissiez jusqu'à une blanche.... !

Le jeune Marmelade eut beau faire, rien ne put la consoler. La pauvre fille mourût au bout de

Digitized by Google

quelques jours, consumée de tristesse, et maudissant en Amérique des qualités qui eussent fait le charme de sa vie en Europe.

Que manque-t-il à Chouria pour intéresser? un historien comme celui d'Ourika. Mais Dieu la préserve des vaudevillistes.

Autrefois.

—

« Quoi! ma voisine, toujours au coin du feu? — Où peut-on être mieux à mon âge et de ce temps-ci? — Mais il ne fait pas encore froid. — Comment êtes-vous donc constitué, voisin? vous ne vous plaignez jamais. Cependant vous ne nierez pas qu'il ne fasse de plus en plus froid chaque hiver? Ah! quoi que vous en disiez, lorsque je me trouvais dans mon quatrième lustre, c'était le bon temps. Hélas! il est bien changé! — Vous le croyez; mais ne serait-ce pas plutôt vous?

Digitized by Google

— Les étés étaient moins pluvieux et les hivers moins rigoureux. — Ils vous semblaient tels parce que vous vous portiez bien et que vous preniez plus d'exercice. — Les fruits avaient bien plus de saveur : on les digérait mieux. — Votre estomac était meilleur. — Que la campagne avait de charme ! — Vous la voyiez avec d'autres yeux. — La société des jeunes personnes était amusante et animée. — La jeunesse vous recherchait volontiers, et en l'amusant, vous vous amusiez vous-même. — Je trouvais du plaisir dans une salle de bal. — C'est que vous y dansiez. — Dans mon jeune temps, les acteurs avaient l'art d'émouvoir ; leur chaleur était communicative ; ils parlaient au cœur. — C'est que vous en aviez un jeune et sensible. — On se mettait à table avec plaisir. On faisait bien mieux la cuisine alors. — C'est qu'alors vous aviez bon appétit. — On aimait à se promener : l'air était plus pur, plus vif, il semblait vous soulever de terre. — C'est que vous aviez des jambes. — On pouvait sans danger respirer l'air frais du soir : le serein ne donnait pas

Digitized by Google

des fluxions ou des rhumatismes. — C'est que votre santé avait plus de ressort. — Autrefois, les hommes étaient galans : ils avaient mille complaisances pour les femmes ; dans toutes les réunions publiques ils nous donnaient la première place, et enfin ils nous trouvaient aimables et jolies. — C'est que vous l'étiez en effet. Allons, voisine, un peu de raison, il en est temps : ne dites pas que la nature et les hommes ont dégénéré, quand c'est vous seule qui avez changé. — Ah ! dans ma jeunesse nul homme ne m'eût fait un pareil compliment. — Morbleu, je le crois ! »

On vante beaucoup le partage égal entre frères, (disait une noble baronne) c'est fort bien, mais en principe seulement ; car après tout, comment se soutenir quand on a une famille nombreuse ? Autrefois nous mettions nos filles au couvent, et nous faisions entrer dans les ordres nos fils puinés ; aujourd'hui nos enfans ont tous les mêmes pré-

Digitized by Google

tentions : Ils veulent être heureux, chacun à leur manière, et on ne peut faire quelque chose de plus pour l'un, que l'autre ne réclame aussitôt ses prétendus droits ; on ne sait comment se débarrasser de ses enfans, et enfin nous n'avons plus de ressources. — Je vous demande pardon, madame, répliqua un malin personnage, l'hospice des enfans trouvés subsiste toujours.

Allons donc, marquis, laissez-vous toucher ; venez dans notre Chaussée-d'Antin, vous y verrez la baronne de ***, la comtesse de *** ; c'est vraiment comme autrefois. — Ils sont gentils, à cette Chaussée-d'Antin, ils ont de l'esprit, en effet : j'irai peut-être un jour, marquise. Mais tenez, j'aime mon vieux faubourg ; on ne rompt pas en quelques heures des habitudes de quatre cents ans.

Digitized by Google

Quelques bonshommes de lettres discutaient dernièrement sur le luxe, la corruption des mœurs, etc. « Comment cela peut-il être autrement? s'écria le baron de *** ; tout est renversé, tout est déplacé dans ce maudit siècle. Chaque jour nous nous éloignons de plus en plus de la nature. Est-ce que la vie que nous menons ici est dans la nature? non, messieurs; l'homme de la nature vivait dans son château, au milieu de ses vassaux. »

Ce que c'est que de nous!

Un vieux marquis, habitant un château peu distant de V....., possède une collection complète des portraits de ses ancêtres, qui remonte jusqu'au treizième siècle. La révolution avait respecté l'appartement dans lequel se trouvait cet important dépôt d'antiquailles. Le marquis les tenait soigneusement renfermées, et voilà ce qui

Digitized by Google

fit leur malheur : les vers eurent l'audace de s'introdure parmi les membres de cette famille noble en peinture, et y exercèrent en peu de temps d'affligeans ravages. Le vieux marquis, de retour d'un assez long voyage, court à la précieuse chambre, pour y rendre, selon sa coutume, visite et hommage à ses ancêtres. Dieux immortels! ils étaient tous méconnaissables. Deux vers s'étaient logés sous l'orbite des yeux de dame Isabeau, et les traces qu'ils y avaient laissées donnaient un air pleureur à une personne qui riait depuis quatre cent dix ans. Les appas de madame la *Châtelaine* étaient devenus la proie de ces petits insolens : sœur Alix, autrefois citée par sa modestie et sa réserve, avait en ce moment des moustaches et un favori : enfin le *Commandeur* paraissait avoir la puce à l'oreille, et le *grand Forestier* était vermoulu. Le marquis fut comme anéanti à la vue de ces désastres. On prétend même que cette exclamation, sur le néant des grandeurs humaines, lui échappa : *Ce que c'est que de nous!* Des peintres ont été soudain ap-

Digitized by Google

pelés : les illustres victimes sont en ce moment étendues sur un chevalet. La châtelaine a déjà retrouvé des appas, et on fait de nouvelles copies des portraits qui sont trop endommagés : la noblesse du vieux marquis en sera peut-être un peu moins originale, mais elle n'en sera pas moins drôle.

Une femme auteur, qui n'a paru à la cour que pendant dix minutes, lors d'une audience accordée à une de ses très-proches parentes par une princesse, disait l'autre jour avec un grand sang-froid à des personnes qui disputaient devant elle sur quelques formes de l'étiquette : « Que ne vous adressiez-vous à moi, qui passe ma vie au château, je vous aurais mis d'accord sur-le-champ? Quelle autre sait mieux ce qui se passe en ce lieu? je n'en sors pas. » Ses amis à ces mots la regardèrent; mais ils ne sourirent pas, car ils l'aiment beaucoup.

Digitized by Google

Fanatisme Conjugal.

—

Si le récit de tous les voyageurs ne l'attestait pas, qui croirait qu'il existe une contrée où les femmes, non contentes d'être fidèles à leurs maris pendant leur vie, ce qui est déjà beaucoup, leur gardent encore la foi conjugale après leur mort? Ce ne serait rien pour elles de conserver un éternel amour à leur mémoire; mais il leur faut périr quand ils périssent, s'enterrer vivantes près de leurs cadavres, ou se brûler sur le bûcher qui doit dévorer leurs restes inanimés.

On s'imaginerait peut-être que ces sacrifices sont tout au plus tolérés dans l'Inde, et qu'aucune loi n'a pu les y prescrire; ces lois, qui datent de la plus haute antiquité, ne sont point abrogées; et l'autorité des prêtres, autorité presque

Digitized by Google

toujours suprême en pareil cas, approuve et conseille ces actes de fanatisme.

Les exemples suivans, que nous empruntons à différens journaux de l'Inde, donneront une idée de ces sacrifices et des cérémonies qui les accompagnent.

Auprès d'Ishéra, et à quelques milles de Calcuta, la veuve d'un magistrat fut placée debout près du corps de son mari, dans une fosse qui avait été creusée exprès, et que les assistans comblèrent en y jettant de la terre par poignée. Le fils aîné de la victime, âgé de dix-neuf ans, foulait cette terre avec les pieds; quand elle s'éleva au-dessus des têtes de ses parens, les acclamations d'une multitude endurcie annoncèrent que le sacrifice était consommé.

Le récit qu'on va lire a été envoyé à l'éditeur du *Journal de Calcuta :*

« Revenant de Chitpour, vers six heures du soir, je vis une foule d'Indiens rassemblés sur le bord de la rivière, et j'appris qu'on allait célébrer une *suttée*. N'ayant jamais été témoin d'un

Digitized by Google

aussi horrible spectacle dont j'avais tant entendu parler, je dirigeai mon bateau vers le lieu du rassemblement, afin d'empêcher le cruel sacrifice auquel une malheureuse femme s'était condamnée. Vain projet! La veuve avait expressément manifesté le désir d'être brûlée, et l'autorité avait sanctionné ce vœu, conforme à l'usage.

« Quand j'arrivai, on était occupé à dresser le bûcher, que l'on formait en plaçant alternativement des morceaux de bois de sapin, de la paille et des branches de bambous sèches. Bientôt après, je vis venir une vieille femme, déjà plus morte que vive; elle était portée par une autre femme, et deux ou trois hommes, qu'on me dit être ses parens, composaient son cortége.

« Lorsque ce cortége fut parvenu au bord de la rivière, on jeta quelques cruches d'eau sur la tête de la victime; on lui mit dans les mains un paquet de feuilles qu'elle pouvait à peine supporter; on la dépouilla ensuite de quelques ornemens, et on attacha des peignes de bois à ses cheveux : poussée alors par la foule qui faisait

Digitized by Google

retentir l'air des plus horribles cris, elle s'étendit sur le bûcher où, après avoir été attachée avec une corde au corps de son mari, elle fut en un instant recouverte de paille et de bambous secs; tout fut bientôt enveloppé de flammes et de fumée, et l'œuvre de la destruction achevée. »

« Le 8 août 1821, Tarranée-Churn-Bonnerjée, homme de distinction, et qui possédait une grande fortune, mourut à Sulker, vers une heure de l'après-midi. Sa femme, âgée de 18 ans, et d'une beauté incomparable, résolut de s'immoler à l'instant.

« Après avoir distribué des aumônes pour près de 16,000 roupies, cette intéressante veuve fit les *poojahs* d'usage, et s'offrit en holocauste avec une fermeté et un courage qui attiraient l'admiration de la foule et excitaient ses acclamations. Les souffrances de la jeune victime ne doivent pas avoir été longues; on n'entendait aucun bruit; on ne remarquait aucune convulsion. A cinq heures elle était montée sur le bû-

Digitized by Google

cher, une heure après, il ne restait plus d'elle que des cendres chaudes. »

La *Gazette de Bombay* offre aussi l'histoire d'une fiancée de Chandernagor, nommée Ahmed-Ala, qui vient de périr d'une manière non moins touchante. Tous les préparatifs étaient faits pour la célébration de ses noces; ses parens, ceux de son époux s'étaient rendus de fort loin à Adissa, lorsque la veille du jour fixé pour le mariage, le futur mourut presque subitement. En apprenant cette triste nouvelle, Ahmed-Ala déclara qu'elle monterait sur le bûcher avec l'époux de son choix. La légalité de cette action fut l'objet de longues discussions entre ses parens et les prêtres; enfin on décida que les chartes, considérant la fiancée comme unie à l'homme, à qui elle avait donné sa foi, Ahmed-Ala était libre de ne pas survivre à celui qui était prêt à recevoir sa main. Ainsi, le jour même qui devait être le plus beau de sa vie, la jeune vierge fut conduite au bord du Gange accompagnée de ses amis en deuil, et brûlée avec le corps de son amant.

Digitized by Google

— Il résulte des documens fournis par la chambre des communes d'Angleterre que 839 femmes se sont brûlées volontairement sur le bûcher de leurs maris, au Bengale, dans le courant de l'année 1818; que pendant l'an 1819 on n'a compté que 650 de ces victimes, et que dans les années qui ont suivi, le nombre s'en est singulièrement diminué. Il ne se trouve pas dans ce grand nombre de femmes brûlées une seule personne âgée de moins de 60 ans. Quel parti ont donc pris les jeunes veuves? Très-probablement celui d'oublier le défunt et de brûler pour un autre. Les usages français commencent à s'établir dans l'Inde.

Le Rocher d'Onkar-Mundatah.

On lit dans un ouvrage publié en Angleterre, sous le titre de *Memoir of central India*, que

Digitized by Google

lorsqu'une femme radjepoute a été long-temps stérile, elle fait souvent le vœu que son premier-né s'immolera lui-même aux dieux, en se précipitant du haut d'un rocher de la province de Malva, qui est élevé de cent vingt pieds, taillé à pic, et qu'on nomme Onkar-Mundatah.

Dès sa plus tendre enfance la mère informe l'enfant du vœu qu'elle a fait, et elle lui en frappe tellement l'imagination qu'il regarde ce sacrifice comme sa destinée inévitable. Une croyance religieuse veut que la victime renaisse sur-le-champ et prenne le rang de rajah dans l'autre monde; s'il survit au saut fatal, il devient rajah du district d'Onkar-Mundatattah; on prétend même que les princes actuels de cette contrée descendent d'un individu qui s'offrit ainsi en holocauste et qui eut le bonheur d'échapper à la mort. Aussi a-t-on soin de mêler aujourd'hui dans les derniers alimens des hommes prêts à se précipiter du rocher quelque poison qui assure la tranquillité du rajah régnant.

On voit du reste la plupart de ces insensés

Digitized by Google

marcher vers l'abîme comme s'ils y étaient poussés par une puissance invisible; l'imagination des autres est exaltée au moyen de quelques boissons spiritueuses. Mais tous, une fois parvenus sur le rocher, chercheraient en vain à fuir : dès qu'on les voit reculer, des hommes armés les assomment.

De tels sacrifices se consomment encore fréquemment de nos jours!

Le Moulin à prières.

Les Kalmouks, dit Depping, ont des moulins à prières. C'est sans contredit une des inventions les plus bizarres de la superstition. Ce sont des cylindres de bois autour desquels ils collent des papiers qui contiennent des prières. On tourne ces cylindres par une manivelle; on les fait tourner par le vent ou par l'eau, et l'on s'imagine, quand les cylindres tournent, que les dieux écoutent les prières collées à l'entour. Il y a de

Digitized by Google

ces machines sur les tentes, dans les déserts et sur les bords des rivières.

Une peuplade ou une horde se cotise souvent pour fournir à l'entretien d'un moulin à prières. C'est une manière fort originale et fort commode de prier.

La femme d'Auvercher.

Un double homicide a été commis à Grub, canton d'Appenzell, Rhodes extérieures, avec des circonstances bien propres à faire gémir l'humanité.

Une femme venait d'Auvercher. Ses couches coïncidèrent avec une maladie dangereuse de l'aîné de ses enfans, pour lequel elle avait une prédilection excessive. L'idée de perdre cet enfant chéri altéra sa santé et bientôt sa raison : son esprit était d'ailleurs depuis long-temps en proie à la superstition la plus funeste. Elle se croyait possédée du démon et poursuivie par des esprits malfaisans. Un passant qu'elle prit

Digitized by Google

pour le démon même, fut la malheureuse occasion de son crime involontaire. A sa vue elle s'écria : « Le voici l'ennemi, il vient d'entrer dans la maison : c'en est fait de moi et de mon enfant ! » Aussitôt elle saisit son enfant dans ses bras, s'enfuit dans une maison voisine ; et, avant qu'on pût la rejoindre, tous deux étaient baignés dans leur sang. L'enfant était déjà mort. La mère lui survécut quelques jours. Le lendemain seulement elle reprit ses idées. Le réveil de sa raison fut aussi celui d'un douloureux repentir. En voyant approcher sa fin, elle ne cessa d'exprimer les sentimens les plus déchirans. Elle fit de touchans adieux à son époux, qu'elle remercia de sa constante tendresse ; elle expira en le suppliant de prendre soin de son enfant nouveau-né, et en les recommandant l'un et l'autre à la protection divine.

La mère et l'enfant furent enterrés dans le cimetière ; il faut le dire, à l'honneur de la commune de Grub et de notre siècle, le respectable pasteur adressa à la commune, sur la tombe de

Digitized by Google

ces victimes de la superstition, un discours simple et plein de force. Il fit sentir à ses auditeurs que rien n'est plus opposé que les idées superstitieuses à la véritable religion, toujours amie des lumières.

Les Bergers des Pyrénées.

Les paysans d'un village du département des Basses-Pyrénées, où régnait, l'année dernière, une épizootie assez effrayante, désolés de voir mourir leurs bestiaux, accusaient de ce malheur un vieillard nommé Pelho, qui depuis longtemps passait pour avoir fait un pacte avec le démon. Ils ne doutaient pas que ce ne fût lui qui vînt, dans les ténèbres, jeter des sorts sur les bœufs et les chevaux. En conséquence, ils résolurent de le guetter pour en tirer vengeance. A cet effet, ils s'assemblaient toutes les nuits en grand nombre chez un d'eux, et faisaient senti-

Digitized by Google

nelle; mais leur vigilance fut long-temps infructueuse, et le bétail ne mourait pas moins.

Enfin, un matin, vers une heure, comme ils étaient réunis autour du foyer, et se contaient en tremblant leurs malheurs, voilà qu'un bruit se fit entendre au-dehors; grande frayeur dans l'assemblée. Le plus intrépide sort enfin, et rentre épouvanté, en disant qu'il a vu une chèvre qui, debout sur ses pates de derrière, broute les feuilles de vigne qui tapissent le mur du four. Point de doute que ce ne soit le sorcier. Tout le monde veut fuir; mais une réflexion les encourage : que pourrait le diable lui-même contre tant d'hommes armés? faut-il perdre une si belle occasion de punir un damné? Aussitôt ils marchent vers le four, se hasardent à jeter une corde au cou de la chèvre, qui ne fait aucune résistance, et l'entraînent avec eux dans la chambre.

Ici commence une scène nouvelle. « Malheureux, disait un des paysans au pauvre animal, n'as-tu pas honte de faire un pareil métier? toi

Digitized by Google

qui étais né chrétien, as-tu pu vendre ton ame à Belzébuth? » Un autre s'écriait : « Il faut que tu nous paies nos bestiaux, où nous t'assommons. » La chèvre n'opposait à ces reproches qu'un flegme admirable ; seulement quelquefois elle secouait la tête, lorsqu'on serrait trop la corde. — « Crois-tu que nous ne te connaissions pas, voisin Pelho? — Tu as beau nous regarder avec de grands yeux, tu n'échapperas pas! » Alors le vétérinaire du village tira un grand couteau, et dit au quadrupède : « Puisque tu t'obstines à ne point parler, misérable, demande pardon à Dieu de tous tes péchés, et meurs!... » Il lui enfonce le couteau dans la gorge, au grand effroi de l'assemblée qui se signait et récitait des oraisons.

Tout cela avait duré assez long-temps, et il était bien quatre heures du matin lorsqu'on frappa à la porte. — Avez-vous vu une de mes chèvres, demanda un pasteur des montagnes voisines? — Non ; voici seulement le sorcier Pelho étendu sur la poussière.—Que dites-vous?

Digitized by Google

C'est ma chèvre ! — De-là vint une grande querelle ; l'affaire fit du bruit dans le pays, et fut, par la suite, portée devant le tribunal de première instance de l'arrondissement, qui condamna les *capricides* à payer au pasteur sa bête avec les dommages-intérêts.

MŒURS ANGLAISES.

Mariages impromptus de Gretna-Green.

Une maison blanche, que sa couleur distingue parfaitement du petit nombre de celles qui l'entourent, a le privilége immémorial de servir de temple à la Cythère écossaise (du village de Gretna-Grenn). Le propriétaire, aubergiste et maréchal-ferrant, en est le grand-prêtre ; mais

Digitized by Google

ces droits ne sont pas ceux du seigneur : cet officier grotesque de l'état civil se borne à donner acte aux amans de leur déclaration mutuelle; il enregistre la désobéissance en bon père de famille, et ne demande pas même aux époux de quelle province ils arrivent. Sa boutique ne semblerait devoir s'ouvrir que pour les insensés, et cependant il a plus d'une fois reçu des personnages raisonnables. Quel homme est à l'abri d'un regard, d'un soupir ou d'une larme! et quand la faiblesse a des temples, faut-il s'étonner qu'on vienne y chercher un asyle.

Cet abus est plus grand qu'on ne pense : il se fait tous les ans près de quatre-vingts mariages à Gretna-Green; mariages légaux, mariages indissolubles, pouvu qu'il soit prouvé que l'amante a enlevé son amant, c'est-à-dire qu'elle l'a précédé ou accompagné au rendez-vous.

« Pendant que je réfléchissais, dit un voyageur, sur cette bizarrerie des mœurs d'une nation, une chaise de poste, occupée par un jeune homme et par une jeune personne, qui nous avaient suivis

Digitized by Google

depuis Lancaster, abandonne la grande route, et se dirige vers la maison blanche. Le village est isolé dans la plaine, et ne communique point avec autre route. C'est à Gretna-Green qu'il faut s'arrêter lorsqu'on ne va pas à Dumfries; en effet, nos voyageurs s'arrêtent... Que vont-ils faire à la maison blanche? Vraiment je n'en sais rien, mais tout le monde le devine.

« Pour nous, qui n'avions rien à déclarer au grand-prêtre de Gretna-Green, nous coutinuâmes notre route vers Dumfries, en riant aux éclats du mariage vrai ou supposé de ces deux fugitifs. »

Au mois de décembre 1821 le théâtre d'Edimbourg a été témoin d'un événement assez singulier, et qui prouve que la maison blanche de Gretna-Green n'est pas le seul endroit où l'on improvise des mariages. Winning jouait avec la jolie miss Benson dans une petite pièce intitulée le *Mariage impromptu*. Ces deux acteurs conçoivent

Digitized by Google

subitement la pensée de n'arriver au dénouement de la comédie qu'avec le titre d'époux, que leur donnent les rôles qu'ils représentent. Winning s'avance vers le parterre, et le prie de permettre que miss Benson et lui s'absentent un instant pour remplir un devoir que commande la morale publique. Ils se retirent en effet, et reparaissent dix minutes après, bénis par un de ces ministres écossais qui sont prêts à toute heure à légitimer les liens de l'amour. Les acteurs expliquent le motif de leur disparution d'un moment; et les spectateurs égayés par le récit de ce fait original, votent spontanément une souscription, pour subvenir aux frais de la noce des nouveaux époux.

Les Anglais ne veulent pas convenir, en France, que les maris d'outre-mer aient le droit de vendre leurs femmes. L'un de leurs journaux suffirait pour lever tous nos doutes sur cette étrange coutume, s'il nous en restait encore.

Digitized by Google

« Hier ; dit cette feuille, John Harries, après avoir passé une corde au cou de sa femme, la conduisit sur la place publique, lui fit faire, avec toute la gravité qui caractérise notre nation, e tour du marché, et procéda ensuite à l'adjudication de sa chère moitié, au plus offrant et dernier enchérisseur. Malgré les éloges qu'il donnait à sa marchandise, il ne put en obtenir plus de trois schellings, et l'un de ses amis en devint propriétaire, moyennant cette somme; mais comme l'acquéreur ne pouvait la payer comptant, Harries lui accorda un délai de quinze jours; à la seule condition que si, au bout de ce temps, il ne pouvait faire honneur à son obligation, il serait obligé de rendre l'objet vendu. » Le journal ne dit pas si c'est dans le même état qu'il l'avait acheté.

— Un barbier et une jeune fille, ayant fait publier leurs bans, s'étaient rendus à quelques

Digitized by Google

milles de Tauntan, pour la célébration du mariage. Arrivés à l'église, le ministre protestant commença la cérémonie, qui allait s'achever assez paisiblement, lorsque le barbier lui fit très-gravement la question suivante : — Ne pourrais-je pas, monsieur, prendre cette femme à l'épreuve pendant quelques années, comme c'est l'usage dans différens pays où j'ai voyagé? Sur la réponse négative de l'ecclésiastique, eh bien! monsieur, dit le barbier, il faut donc en courir les risques; continuez. Il n'y a que dans un pays où l'on vend encore les femmes, que l'on puisse s'exprimer d'une manière si peu galante.

— Il pleuvait abondamment à Londres; un jeune homme, surpris par la pluie, entre chez un perruquier, et demande l'hospitalité pour quelques minutes; on la lui accorde. Quelques instans après, il dit qu'il a faim, et prie le perruquier de lui donner à manger; on lui apporte

Digitized by Google

des alimens et de l'eau-de-vie; il boit et mange du meilleur appétit; cela fait, il se regarde dans un miroir, s'aperçoit qu'il a une longue barbe, et prie son hôte de la lui couper. Ce dernier y consent; et, quand la besogne est finie, notre jeune homme prend un rasoir, se coupe la gorge.

Un Gentleman fort élégant allait en faire autant dans la boutique d'un marchand qu'il venait de prier de lui faire fondre plusieurs balles de pistolet, afin, disait-il, de se brûler la cervelle. Un ouvrier se met aussitôt à l'ouvrage. Cependant le marchand eut l'idée d'avertir les magistrats. Le Gentleman, conduit devant eux, soutient qu'aucune loi de l'état ne pouvait défendre à un homme de se tuer si c'était son bon plaisir. Telles sont les libertés anglaises, qu'on l'eût peut-être laissé faire, si peu à peu son es-

Digitized by Google

prit ne se fût calmé. Il promit enfin de *laisser agir la nature*.

Une cérémonie annuelle, assez singulière dans ses détails, a eu lieu à la cour d'Angleterre, un des premiers jours du mois d'avril 1825; le matin de ce jour, soixante-deux hommes et un pareil nombre de femmes (soixante-deux ans est l'âge du roi régnant), ont reçu chacun une certaine quantité de poisson salé, morue, saumon et harengs; trois livres et demie de belle viande de bœuf, cinq pains et de l'*ale* (sorte de bierre) pour boire à la santé du roi. A deux heures après midi ils sont revenus à la chapelle royale; les hommes se sont placés d'un côté, les femmes de l'autre. Le sous-aumônier et sa suite sont entrés processionnellement, précédés des gardes; un de ces derniers portait sur sa tête un grand plat d'or où l'on avait placé cent vingt-quatre sacs et soixante-deux sous d'argent. L'of-

Digitized by Google

fice du soir a été célébré, et les sacs ont été distribués aux hommes et aux femmes, ainsi que du drap, de la toile, des souliers, des bas et une coupe de vin.

La Famille O' Connor.

Les mœurs anglaises sont *en dedans*, si l'on peut s'exprimer ainsi. L'orgueil national et les habitudes un peu claustrales du peuple breton les dérobent aux regards de l'étranger; elles ne se découvrent que devant la justice : pour les connaître, il faut suivre les débats judiciaires, ou tout au moins lire ce que les journaux rapportent de ces audiences : c'est là que se trouvent les détails un peu bas, mais assez curieux que je vais transcrire.

Darby O'Connor, Irlandais grand et vigou-

Digitized by Google

reux, maçon de son métier, mais plus à son aise que ne le sont la plupart des ouvriers de sa profession, est le fortuné propriétaire d'une chambre de huit pieds de large sur seize pieds de long, où logent avec lui madame O'Connor et leur fils Darby O'Connor, petit garçon de trois ans; il loue dans cette chambre des places garnies *à quatre autres couples mariés, ayant aussi des enfans.* Tous boivent, mangent, dorment..... dans cet appartement dont les lits roulés pendant le jour servent quelquefois de siéges et de tables. M. Darby O'Connor, voulant célébrer l'anniversaire de la naissance de son fils par un petit régal, prie d'une façon tout-à-fait polie monsieur et madame Shanyhessy, monsieur et madame O'Phelin, monsieur O'Brien et mademoiselle Cormick, jeune couple sur le point de se marier, ainsi que plusieurs autres hommes et femmes, ses compatriotes, d'assister à cette fête de famille: les locataires étaient conviés de droit. Monsieur et madame Sauvage étaient de ce nombre; c'était beaucoup de monde pour si peu

Digitized by Google

de place; mais quoiqu'ils soient ordinairement assez bouffis, les Anglais se font petits au besoin. M. O'Connor traita ses hôtes avec toute la cordialité irlandaise; le *porter* et le *gin* coulèrent à grands flots, surtout dans la coupe de madame Sauvage qui, ce jour-là, se trouvait plus altérée que de coutume, et *n'y laissait rien*, comme dit Rabelais; mais à force de la vider, elle remplit sa tête de fumées bachiques. Vers le soir, madame Sauvage devint extrêmement pointilleuse; M. Sauvage lui ayant fait une réponse qu'elle ne trouva pas assez galante, elle lui appliqua au beau milieu du visage le plus large et le plus vigoureux soufflet qui se puisse donner. Personne ne parut y faire attention, chacun pensant que dans un pays où les hommes vendent et battent leurs femmes, il doit être quelquefois permis aux femmes de souffleter leurs maris. M. Sauvage ne prit point la chose aussi bien, il prévint madame Sauvage qu'il lui romprait les os si elle recommençait. Réduite aux injures, madame Sauvage s'en montra prodigue, ne les épargna pas

Digitized by Google

plus aux femmes qu'aux enfans, qu'elle appela fils de ..... leurs mères; et s'échauffant par degrés, elle déclara qu'elle se sentait de force et de courage à leur tenir tête à tous. Bientôt les actions suivirent les paroles; d'un revers de bras, elle balaya les tasses, les pots, les bouteilles rangées sur le manteau de la cheminée.

Darby O'Connor accourut au secours de sa vaisselle, mais trop tard; et dans son désespoir, saisissant madame Sauvage au milieu par le corps, il voulut la mettre à la porte. Alors, semblable au chat poursuivi dans un appartement sans issue, madame Sauvage éleve ses bras au-dessus de sa tête, présente à son adversaire les deux plus redoutables mains dont jamais visage d'homme ait été menacé : la force était aux prises avec l'agilité. M. O'Connor, occupé de garantir son nez, sa bouche, ses yeux, laissait exposés aux attaques de son ennemie, le front, les oreilles, une partie de ses joues, où les mains de madame Sauvage exerçaient des ravages terribles. Pendant ce temps, la discorde avait

Digitized by Google

glissé ses serpens parmi les spectateurs de ce grand conflit. Les uns prenaient parti pour la femme au soufflet, les autres pour l'homme aux faïences. La chute de M. O'Connor et de madame Sauvage, qui se tenaient toujours fortement accrochés, devint le signal d'une bataille générale. Les coups de poing des hommes, les morsures des femmes, les juremens de ceux-là, les grincemens de celles-ci et les cris des enfans, formaient un si grand charivari que

« Dieu pour se faire ouïr eût tonné vainement. »

Mais qu'il y a de légèreté dans l'esprit de l'homme et d'inconstance dans son cœur! au bout de quelques minutes, un calme plat avait succédé à cette furieuse bourrasque; les femmes rajustaient leurs coiffures, les hommes leurs cravattes; les fichus arrachés, les jupes fortement dérangées reprirent la place que l'usage et la pudeur leur assignent. La compagnie se sépara sans montrer trop d'aigreur; mais le lendemain matin, madame Sauvage fit bien voir qu'elle n'a-

Digitized by Google

vait pas cuvé sa rancune avec son porter. Elle fit assigner M. Darby O'Connor devant le juge; elle y comparut dans l'état le plus propre à émouvoir la sensibilité du magistrat : elle tenait un petit enfant entre ses bras; deux autres étaient accrochés aux pans de sa robe. M. O'Connor demandait si un homme était tenu de laisser tout briser chez lui sans s'y opposer? Madame Sauvage voulait savoir si tout autre qu'un mari avait le droit de porter les mains sur sa femme, et de la mettre à la porte? Ses bras meurtris, les taches noires de ses épaules, attestaient la vigueur de son adversaire; mais, de son côté, M. O'Connor, écartant ses cheveux, faisait voir que madame Sauvage était la femme d'Angleterre qui coupait le plus rarement ses ongles, et qui savait le mieux jouer de la griffe. Enfin, égratignures et meurtrissures compensées, le juge a mis les parties hors de cause et de procès.

Digitized by Google

La Bonne Mère.

Des voleurs condamnés à être pendus sortaient d'une prison de Londres. L'un d'eux nommé Bradment, coupable de vol avec effraction, rencontra sa mère, et le colloque suivant s'engagea entre eux : « Où vas-tu, mon enfant?—A la potence, ma mère. — Eh bien! mon petit, veux-tu être bien gentil, ne te fais pas pendre avec tes beaux habits du dimanche, fais-m'en cadeau. Je t'assure que pour être pendu ta veste rouge de tous les jours est très-confortable. Excellente mère!

Réclamation d'un Pendu.

A l'honorable juge Torrens. « Milord, quoique j'ai toujours montré du goût pour dénoncer aux

Digitized by Google

autorités compétentes les fonctionnaires publics qui commettent des délits, cependant je suis convaincu que mes ennemis les plus acharnés n'ont jamais prédit que ce penchant me conduirait à l'échafaud. C'est pourtant ce qui m'arrive, milord ; j'ai à me plaindre de ce que le bourreau de la ville (Dublin) se vante habituellement de s'être vengé d'une personne à laquelle il en voulait, et à laquelle il avait été appelé à administrer *les derniers rites*, en ajustant la corde de manière à rendre sa marche *vers l'éternité* lente, mais violente. Voici, milord, les expressions de ce méchant homme : *Je lui ai fait flairer l'enfer !* Votre seigneurie pensera sans doute qu'un pareil scélérat déshonore autant l'échafaud que Jeffris déshonora le tribunal où il siégeait. » Cette lettre a été publiée dans un *journal* anglais du mois de juin. Elle peut donner le goût des plaisanteries britanniques.

Voici du plus sérieux. Un malfaiteur condamné

Digitized by Google

à quatre-vingts coups de fouet, a subi sa peine à Glasgow. L'assemblée fort nombreuse qu'avait attirée ce spectacle, a paru mécontente de la faiblesse avec laquelle les coups de fouet étaient administrés; des sifflets se sont même fait entendre. « Cependant, dit l'observateur d'Edimbourg, le bourreau faisait tout ce que ses forces lui permettaient; mais *l'énergie* et *les connaissances* nécessaires pour *dûment pendre* un homme ne suffisent pas pour bien flageller; c'est à quoi il est fâcheux que les magistrats n'aient pas fait attention.... Au reste, la loi, en désignant la peine, n'a pas requis un Hercule ou un Samson pour l'appliquer. »

Encore un petit trait de mœurs anglaises. Quelques plaisans, groupés dans une rue de Southampton, donnaient le gracieux spectacle d'insulter toutes les dames qui venaient à passer; et John Bull de rire aux gros éclats, et d'applau-

Digitized by Google

dir.... beaucoup. Mais un jeune homme, chevalier courtois et brave, s'indigne enfin de ce lâche triomphe, et se déclare le défenseur du beau sexe. D'un premier coup de poing, départi seulement comme attaque, il jette un des plaisans dans la boue; puis, se débarrassant lestement de ses habits, il invite les autres à combattre selon les règles du boxing. La partie est acceptée; le peuple fait cercle. Bientôt trois *malins* sont renversés aux pieds de ce nouvel Horace. Alors John Bull couvre de boue et poursuit de ses cris tous les vaincus; il salue le vainqueur de ses acclamations, et le porte en triomphe.

Veut-on me donner une idée de la haine que l'oppression sanguinaire des Turcs fait germer dans le cœur des Hellènes? Le jeune Canaris, âgé de six ans et demi, a été placé par le comité grec dans le pensionnat de M. Duprat, pour y faire ses études. A son arrivée, le jeune Grec a été cou-

Digitized by Google

duit dans un salon orné d'une riche tapisserie où figurent des personnages en turban. L'indignation le fait aussitôt tressaillir. A bas, Turc, s'écrie-t-il, coupez la tête à Turc ! Puis il se jette sur la tapisserie, dont on a eu beaucoup de peine à l'arracher.

Sacrifice aux Grecs.

Six jolies demoiselles touchées du sort affreux contre lequel se débattent encore si héroïquement les enfans de l'Hellénie, s'étaient promis, il y a un an, d'apporter chacune, le 5 octobre 1825, à une bourse commune, la somme de cent francs. Le jour du versement approchait. Un des membres de cette intéressante association, Mlle ***, n'avait pu encore compléter la somme convenue entre les six amies.

Digitized by Google

Ses économies, les impôts levés sur sa toilette, le sacrifice qu'elle avait fait de plusieurs des airs à la mode, qu'en d'autres circonstances elle aurait achetés, tout cela n'avait produit que quatre-vingt-dix francs.

Le complément de cette somme était difficile à trouver; un jour restait à peine..... Quel chagrin! Emprunter dix francs à sa mère était le moyen le plus simple de se tirer d'embarras, mais c'était divulguer un secret, et, jusqu'à un certain point, faire parade de sa bienfaisance. Cependant le temps pressait.... Mlle *** avait une chevelure ravissante.... ; elle court chez un coiffeur, rue de Gaillon : « Monsieur, je viens vous prier d'acheter mes cheveux. — Voyons, mademoiselle; ils sont très-beaux, mais d'une couleur..... — Comment, monsieur, blond cendré! tout le monde s'accorde à les trouver charmans, permettez-moi de le dire, puisqu'en vous les présentant je fais assez preuve d'abnégation de toute vanité. — Mademoiselle, je ne puis en donner que huit francs. — Huit francs, Mon-

Digitized by Google

sieur; j'en suis fâchée, j'espérais en avoir au moins dix. — C'est bien malgré moi, Mademoiselle, que je vous refuse, mais.... — Eh bien! Monsieur, voilà ma tête. »

La moitié des cheveux de la jolie blonde était déjà tombée sous les ciseaux du coiffeur, quand la jeune personne dit à celui-ci : « J'ai marchandé, Monsieur, et je puis maintenant vous dire quel intérêt j'avais à faire le marché que je viens de conclure. Vous ne savez pas mon nom; vous ne le saurez probablement jamais, je puis donc vous livrer la moitié de mon secret. J'ai souscrit en faveur des Grecs pour cent francs; je n'ai pu réaliser tout-à-fait cette somme; des raisons qu'il est inutile de dire m'ont contrainte à avoir recours à vous; il me manquait dix francs, et je vous avoue que j'aurais été bien contente si mes cheveux avaient valu deux francs de plus que vous ne les évaluez. »

Cet aveu étonna, comme on peut le croire, le coiffeur, qui refusa d'achever *la coupe*, et pria

Digitized by Google

la jeune inconnue d'accepter, pour la portion de cheveux qu'il avait abattue, les dix francs qu'elle destinait aux Grecs, et contre lesquels elle avait consenti à échanger sa plus belle parure.

L'anecdote que nous venons de raconter n'est point inventée à plaisir; elle a été transmise par un témoin dont nous ne pouvons révoquer en doute la véracité. Ce fait honore également le coiffeur et la jeune personne, dont les bals de cet hiver trahiront peut-être *l'incognito*.

L'armée Ottomane.

Dans un moment où tous les regards sont fixés sur la lutte de la croix et du croissant, on ne lira pas sans intérêt le tableau d'une armée turque en campagne.

Une armée ottomane peut être comparée à ces bandes de pélerins armés qui inondèrent dans un temps toutes les parties de l'Europe; mais au lieu

Digitized by Google

d'une longue suite de pélerins chargés de croix et de rosaires, une armée turque est suivie de derviches (prêtres musulmans) revêtus de manteaux bigarrés, et montés sur des ânes, en témoignage de leur humilité. Ils sont à la tête d'une troupe qui porte les drapeaux du prophète. Après eux on voit une espèce de troupe légère appelée *les enfans perdus*, qui pillent et ravagent toutes les campagnes où passe l'armée. Ils précèdent le corps des timariots ou milices nationales, montés sur des ânes ou des mulets qu'ils doivent se procurer à leurs frais, ou, pour mieux dire, à ceux des habitans des campagnes. Vient ensuite l'infanterie, jadis la gloire de l'armée ottomane, mais aujourd'hui entièrement dégénérée; elle est armée de fusils sans baïonnettes, de pistolets et de poignards; elle marche sans ordre, par pelotons, comme des troupeaux de brebis; derrière elle sont les topchis ou artilleurs; leurs canons sont traînés par des buffles ou par des esclaves chrétiens, dont on accélère la marche à coups de fouets.

Digitized by Google

Parmi ces soldats, les uns chantent, les autres crient, d'autres enfin déchargent leurs carabines en l'air.

L'arrière-garde de ce mélange de différentes nations, de langages et de mœurs plus différens encore, est fermée par un chef richement armé et monté sur un superbe coursier; il est entouré d'une foule d'insolens domestiques ou esclaves, auxquels il distribue largement des coups de sabre lorsqu'ils ne se tiennent pas à une distance respectueuse. Sous la protection de ces domestiques se trouvent souvent des vivandiers grecs, des juifs qui vendent des habits, des Bohémiens qui disent la bonne aventure, des filous et des bourreaux.

Une armée turque ne se met jamais en campagne sans avoir à sa suite une foule de fournisseurs juifs : ces derniers vendent l'orge pour les chevaux, du froment pour faire du pain ; et lorsque l'armée prend position, tous les habitans des environs, amis ou ennemis, sont mis à contribution.

Digitized by Google

Le Trésor du Sérail.

Un journal de Rome donne le détail des trésors immenses que recèle le sérail de Constantinople. Il est d'usage en Turquie, dit cette feuille, que chaque sultan doit faire des économies et les déposer dans une pièce du palais appelée chambre du trésor. Plus ces économies sont considérables, plus le règne est regardé comme prospère. D'après un calcul approximatif, elles ont été de douze millions de francs environ pendant la vie de chaque sultan.

Tous les ans le chef des eunuques fait l'inventaire des bourses déposées dans la chambre du trésor (chaque bourse est de 720 fr.), et les renferme dans une caisse ; alors le sultan, accompagné des premiers officiers de la couronne, se rend en grande cérémonie dans ce lieu, et met son sceau sur la caisse. Après sa

Digitized by Google

mort la chambre est fermée et les scellés y sont apposés avec les armes du grand-visir et de plusieurs dignitaires de l'empire, et on écrit sur la porte : *C'est ici le trésor du sultan N.....*

Ces trésors sont censés sacrés, et il n'est permis d'y toucher que dans les dernières extrémités ; plutôt que d'en faire usage, les sultans préfèrent accabler leurs sujets d'impôts.

L'on compte quarante-un sultans qui ont régné depuis Mahomet II, après la ruine de l'empire grec en 1453, et on croit que les trésors amassés dans les quarante-une chambres se montent à 5 ou 600 millions de fr. ; il faut ajouter à cela les présens faits depuis trois siècles et demi à tous les sultans, tant en pierres précieuses qu'en autres objets rares, et la valeur de tous les biens confisqués aux particuliers et aux pachas ; aussi paraît-il fort difficile de calculer la valeur des trésors enfouis dans le sérail, et qui n'ont jamais été mis en circulation.

Digitized by Google

Lord Byron.

Lorsque lord Byron, accompagné du lieutenant Ekenhead, passa à la nage l'Hellespont, il fit cette prouesse à un point du canal qu'il supposait être celui où Léandre l'avait traversé pour aller trouver Héro. Il paraît qu'aux Dardanelles le courant est tellement rapide, qu'il est impossible d'y passer à la nage, et même dans une barque, avec certitude de toucher à un point donné. Lord Byron partit du château d'Abydos, et ne gagna la rive opposée qu'à trois milles au-dessous de l'endroit qu'il voulait atteindre. Il avait une barque à sa suite pendant le passage, de sorte qu'il était à l'abri de tout danger. Lorsqu'il arriva à terre, ses forces étaient tellement épuisées qu'il se trouva heureux d'accepter l'offre que lui fit un pauvre pê-

Digitized by Google

cheur turc, de prendre quelque repos dans sa cabane. Il était malade, et il avait un fort accès de fièvre. Comme le lieutenant Ekenhead était obligé de retourner à sa frégate, il resta seul avec les bonnes gens qui l'avaient recueilli.

Le Turc n'avait aucune idée du rang et de l'importance de son hôte. Il lui rendit néanmoins tous les soins possibles; sa femme ne lui en rendit pas moins, et tous deux firent si bien qu'au bout de cinq jours leur malade fut rétabli. Quand il s'embarqua pour regagner la côte opposée, son hôte le pourvut d'un grand pain, d'un fromage et d'une outre remplie de vin; il lui fit accepter aussi quelques pracs (pièce de monnaie de la valeur d'environ 20 centimes); il pria Allah pour lui, et lui souhaita un bon voyage. Lorsqu'il reçut les dons du pauvre Turc, lord Byron se borna à lui faire un simple remerciement; mais rendu sur l'autre rive, il expédia son fidèle Stéfano, pour aller de sa part porter au pêcheur un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets et

Digitized by Google

douze aunes d'étoffe de soie pour sa femme. Le bon pêcheur, tout étonné de se voir tant de belles choses, s'écria : « Quelle magnifique récompense pour un peu d'hospitalité ! » Il se détermina le lendemain à passer l'Hellespont, et à aller remercier, en personne, le maître de Stéfano. Il lança donc sa barque, et gagna bientôt le large ; mais à peine fut-il au milieu du canal, qu'il s'éleva un violent coup de vent, qui le fit chavirer et le précipita au fond des eaux.

Lord Byron fut très affligé, comme on le pense bien, de ce triste accident, et dès qu'il en eut connaissance, il envoya une somme de cinquante dollars à la veuve du pêcheur, et lui fit dire qu'elle pouvait, en toute occasion, compter sur lui.

Cette anecdote, que l'on doit à M. Hazes, lieutenant dans la marine royale, qui était sur les lieux à l'époque où les événemens se passèrent, est insérée dans le dernier numéro *de la Revue britannique*.

Digitized by Google

Colère Poétique.

Pendant le séjour que ce poète guerrier fit à Céphalonie, où il avait loué une petite habitation, il s'occupait de son poème de don Juan, et se proposait, dit-on, de se venger du capitaine du vaisseau qui l'avait amené de Livourne, en lui faisant jouer un vilain personnage dans son poème. Ce trait de ressentiment poetique nous rappelle une anecdote à peu près semblable. Delille, pendant son séjour à Constantinople, se promenait un jour sur le Bosphore, sa petite embarcation fut insultée par des pirates ; l'équipage était effrayé. Voilà des coquins, dit le poète, qui ne s'attendent guère à l'épigramme que je vais faire contre eux.

La Jeune Turque.

Parmi les actes nombreux de bienfaisance de

Digitized by Google

lord Byron, pendant son séjour à Missolonghi, on cite comme l'un des plus touchans la sorte d'adoption qu'il paraissait avoir faite d'une jeune fille turque qui se trouvait avec sa mère dans la ville, et qui avait été prise par les patriotes. Une lettre de lord Byron à sa sœur, écrite quelque temps avant sa mort, contient les motifs et apprend la nature de cette adoption. Il paraît qu'il voulait que la jeune enfant reçût la meilleure éducation, et il exprimait le désir que, si son caractère et ses dispositions étaient en rapport avec sa nouvelle situation, elle pût devenir la compagne de sa fille. Il y a un rapprochement singulier entre ce projet tout poétique et un exemple semblable qui se trouve dans le huitième chant de l'inimitable satire de don Juan. « La jeune personne, que j'ai vue fréquemment au Lazareth (dit le valet de chambre de Byron), est extrêmement intéressante et âgée d'environ huit ans.

« Il y avait peu de jours qu'elle était ici avec sa mère, aux soins de laquelle elle a toujours été

Digitized by Google

confiée, lorsque celle-ci reçut de Ussof-Pacha une offre de les échanger. Comme il est d'usage en pareil cas de consulter les parties intéressées, on interrogea la mère et la fille sur leurs désirs à cet égard; la fille répondit, les larmes aux yeux, que si lord Byron eût vécu, elle ne l'eût jamais quitté et l'eût toujours regardé comme un père; mais que, puisqu'il n'existait plus, elle préférait de retourner dans son pays; la mère ayant manifesté le même vœu, elles ont été envoyées à Patras. »

Moeurs Grecques.

Tout ce qui se rattache à la Grèce excite aujourd'hui la plus vive curiosité; et c'est un devoir pour l'historien comme pour le poète de chercher sans cesse à entretenir et féconder dans les cœurs cet intérêt, jusqu'ici stérile, qu'ont inspiré les malheurs et les faits héroïques des

Digitized by Google

nouveaux demi-dieux de l'antique Hellénie. Nous choisissons dans l'histoire de la révolution actuelle de ce pays, par M. E. Blaquières, quelques traits de mœurs des Grecs modernes dont toute la barbarie musulmane n'a pu changer le caractère primitif.

La fermeté et la témérité du caractère des Héllènes expliquent assez comment ils ont, plus que les autres peuples, conservé les anciens usages et les anciennes mœurs. Les voyageurs reconnaissent encore parmi eux beaucoup des traits qu'a consignés Barthelemi dans son excellent ouvrage. La physionomie nationale même s'est conservée avec une exactitude surprenante. On a remarqué que la physionomie changeait chez les Grecs d'une peuplade à l'autre; on peut ajouter que la nature paraît y avoir épuisé toutes les variétés possibles de la figure humaine. Il ne faut pas s'étonner que la sculpture ait atteint un si haut degré de perfection, dans un pays où les modèles de la beauté étaient si accomplis et si communs. Ceux qui voudront comparer les

Digitized by Google

chefs-d'œuvre de la sculpture antique avec les formes des naturels modernes, verront bientôt que plus d'un village de la confédération offrirait encore des modèles pour l'Apollon, le Méléagre et le Gladiateur. Et quel est le voyageur qui, traversant le Péloponèse où les scènes les plus sublimes de la nature se rencontrent à chaque pas, ne s'est pas convaincu de la facilité avec laquelle la Grèce reprendrait la supériorité qu'elle a perdue dans les beaux-arts?

Les coutumes du peuple proprement dit sont les mêmes qu'autrefois : les travaux de la campagne restent partagés entre les hommes et les femmes. Comme le pays n'a pas de manufactures, chaque chaumière est pourvue de son moulin, de son four; et si les femmes moissonnent, sarclent et se servent de la herse, les hommes aussi savent tous manier le fuseau.

On ne profite guère de l'usage de confier à des étrangers le soin de nourrir les enfans que dans les cas où les mères y sont contraintes par de puissants motifs. On s'attache alors une nourrice

Digitized by Google

qui devient aussitôt un véritable membre de la famille; son mari suit son sort, et fait partie des serviteurs du maître jusqu'à la fin de ses jours; leurs enfans même ne les quittent pas, et ne sont pas autrement traités que ceux des chefs de la maison.

L'éducation des filles, principalement dirigée vers les soins du ménage, ne s'étend pas au-delà de la lecture, de l'écriture et d'un peu d'arithmétique. La gaieté et l'enjouement, qui forment un trait si marqué du caractère national, se montrait dans tous les amusemens de la famille de Tripolitzza, dans laquelle M. Blaquières était reçu. Le chant, la danse remplissaient tous les momens qui n'étaient pas employés aux travaux de la maison. Cependant, il faut l'avouer, la musique, comme la peinture et la sculpture, est aujourd'hui en Grèce dans un état complet de barbarie.

Digitized by Google

Naïvetés.

Un grand seigneur étranger était devenu, tant est grande la malignité des gens d'esprit et des gens de cour, l'objet des railleries de tous les salons de Londres. Poursuivi par les quolibets, il éprouva le besoin de se justifier; et, chez le duc d'York, il prit un jour la parole en ces termes : « On s'amuse à mes dépens, c'est à merveille; on dit que j'ai peu d'esprit, je le veux bien : mais on affirme que je n'ai pas fait d'études, c'est faux ; je sais tout ce qu'un bon gentilhomme a besoin de savoir. Je sais courre le cerf et le sanglier, je donne la mode, j'ai de beaux chevaux et de bons chiens, que faut-il de plus ? On me reproche de ne pas savoir le latin : voyez les pédans : je le sais comme un homme du monde,

Digitized by Google

et c'est bien assez : il serait joli vraiment qu'un homme de qualité *sût son latin comme Homère !* » Le mot fit fortune, et Georges en rit beaucoup.

Le magnétisme a des partisans en Belgique, et même le gouvernement a autorisé des établissemens où l'on guérit par ce moyen, sous la surveillance toutefois d'un médecin. Le docteur Brugbot est au nombre des sectateurs de Mesmer ; il a écrit dans un journal belge une lettre au sujet de ses cures : la seule volonté lui suffit pour guérir. « Demandez à M. Talma, dit-il, le parent du célèbre tragédien, de quel procédé je me suis servi pour ôter toute douleur à la personne à laquelle il a arraché une dent, mercredi 6 octobre, à quatre heures du soir ; je lui tenais le pouce, et j'ai *voulu :* voilà tout. M. Talma pensait qu'une seule expérience ne suffisait pas pour preuve ; alors j'ai proposé à la personne de se faire encore arracher deux ou

Digitized by Google

trois dents; mais elle n'a pas voulu nous donner cette satisfaction. »

Madame Catalani, dont l'érudition littéraire est apparemment moins profonde que l'érudition musicale, voyageait dernièrement en Allemagne. Pendant le séjour qu'elle fit à Weimar, elle rencontra dans un cercle le célèbre Goëthe qu'un des assistans lui présenta en lui disant : « Madame, voici l'illustre auteur de Werther. — Ah! Monsieur, repartit, dit-on, madame Catalani, que votre pièce est amusante, et que Potier y est comique!... »

Il existe encore à la cour un descendant d'un des plus illustres généraux qui aient illustré le siècle de Louis XIV. Dernièrement il rencontre sur le grand escalier des Tuilerie; le petit-fils

Digitized by Google

d'un chevalier qui dut quelque renom à ses vers; et en l'abordant il lui dit: « Je viens de lire le recueil de vos poésies légères; je vous félicite, Monsieur, de l'esprit et de la grace que vous y avez mis. — Et moi, Monsieur le vicomte, répondit le marquis, un peu stupéfait de se voir pris pour son grand-père, je viens de lire l'histoire de votre vie, et je suis encore tout émerveillé du fameux coup de canon. »

On parlait devant M. X..., membre d'une des académies de l'Europe, de plusieurs écrivains célèbres; l'un, disait-on, écrit avec la plume de Tacite, l'autre avec celle de Thucydide. « — Et vous, monsieur X..., demanda quelqu'un, avec quelle plume avez-vous écrit votre dernier discours (discours plat et trivial)? — Ma foi, messieurs, répondit X..., je ne sais si vous entendez finesse à vos plumes de Tacite et de Thucydide, je vous avoue que je ne connais pas ces deux

Digitized by Google

genres volatilles : pour mon discours, je l'ai écrit tout simplement avec une plume d'oie.

On demandait à un gros banquier, bien connu à la Bourse, et qui assistait à la représentation d'une tragédie fort touchante, pourquoi il ne pleurait pas. Il répondit : « Moi pleurer ? d'abord cela n'est pas vrai, et quand cela serait vrai, qu'est-ce que cela me fait ? »

Une actrice de Paris, plus connue par la simplicité de son esprit que par celle de ses mœurs, disait, en voyant, au théâtre de la Porte Saint-Martin, les petits danseurs d'outre-mer, de M. Hullin : « Quelle intelligence pour leur âge ! croiriez-vous, ma chère, que ces petits enfans-là parlent déjà anglais ! »

Digitized by Google

La même actrice disait un jour : « Ah ! mon cher, vous devenez chauve ; vous avez les cheveux *clairs* comme de l'eau de roche. »

Un jeune académicien, chargé à la Faculté des Lettres de délivrer, après examen, des brevets d'homme d'esprit et de science, interrogeait un candidat ; et, suivant son usage, le pressait de questions sur des objets dont lui seul apprécie toute l'importance. « Comment s'appelait la rue de Rome qui conduisait du Capitole au Forum ? — Monsieur, répond le candidat, en rougissant, je l'ignore. — Vous l'ignorez ? c'est un peu fort. Au moins me direz-vous le nom de la mère de Cincinnatus ? — Monsieur, elle se nommait..... Mathanasia. » Et tout le monde de rire, excepté l'académicien.

Digitized by Google

Un voyageur arrivant d'Égypte débarque en Angleterre; la douane visite. Il avait emporté une momie. Le commis, ne sachant dans quelle classe ranger une semblable marchandise, demande au voyageur si c'est une matière brute. N'obtenant pour réponse que des éclats de rire : « Combien estimez-vous cela? —Dix mille francs, répond le voyageur. — Eh bien, payez quatre mille francs de droits ; je considère votre momie comme un produit de manufacture étrangère. »

Sidi-Mahmoud.

Pendant que les Turcs exterminaient les Chrétiens dans la Grèce, les Chrétiens de la France n'avaient pas assez d'hommages et de marques de distinction à prodiguer aux Turcs à Paris. A l'arrivée de Sidi-Mahmoud et de sa suite dans la capitale du roi très-chrétien, les ministres, les

Digitized by Google

préfets, les directeurs s'empressèrent de le combler d'honneurs et de présens; et Sidi Marcassus-Puymaurin, qui a déjà frappé des médailles pour tant de saints, ne crut pouvoir mieux faire que d'en fabriquer une à l'effigie de l'excellence barbaresque, qui l'accepta, et promit à Sidi Marcassus de lui envoyer de Tunis deux petits lionceaux et un marcassin.

Lorsque Sidi-Mahmoud prit congé d'une des excellences qui, chez nous, préside aux beaux-arts, il crut devoir faire l'éloge de tous les objets qu'il avait vus dans nos musées et nos établissemens publics. « Si, parmi ces objets, il en était quelques-uns dont la possession pût vous plaire, dit le ministre à l'envoyé de Tunis, je serais heureux de pouvoir vous les faire obtenir. — Eh bien! reprit Sidi-Mahmoud, si votre excellence veut me faire donner madame Pradher (actrice de Feydeau), je l'emporterai. »

Sidi-Mahmoud, de retour à Marseille, où

Digitized by Google

quelques semaines auparavant il avait reçu tant de félicitations administratives, trouva les autorités un peu changées à son égard. Plus de repas de corps, de discours, de réceptions solennelles. Toutes ces belles choses avaient signalé son arrivée, mais à son retour on ne voyait pas même une sentinelle à la porte de l'hôtel où deux mois auparavant on avait cru ne pas trop faire en mettant un poste d'honneur.

S. Ex. barbaresque a promené modestement pendant quelques jours sa grandeur déchue dans un triste fiacre de place. Sidi-Mahmoud a accepté le dîner sans façon d'un notaire qui a des rapports avec Tunis; et enfin le héros de Sidi Puymaurin s'est embarqué dans la voiture publique de Toulon. Avant son départ, confondu avec les autres voyageurs, on a vu le très-digne musulman entrer dans un mauvais café où ceux-ci ont l'habitude de boire un verre d'eau-de-vie avant de se mettre en route. Sidi-Mahmoud s'est sans doute en ce moment reporté avec amertume au

Digitized by Google

temps où il buvait du champagne à la table somptueuse de M. le ministre des affaires étrangères.

M. La Fayette. — Le Duc d'Enghien.

Un particulier, ayant su que le marquis de La Fayette, à la veille de son départ pour l'Amérique, avait ouvert un emprunt de cinquante mille livres en rentes perpétuelles, alla sur-le-champ déposer la somme en or chez le notaire, en refusant tout intérêt, même deux ans après la paix : « Ne suis-je pas trop heureux, dit-il, de pouvoir prêter cet argent à un jeune seigneur qui expose ses jours pour la patrie, et qui lui fait tant d'honneur? »

A la même époque le duc d'Enghien, alors âgé de neuf ans et demi, écrivit au général une lettre qui fut insérée dans un journal auquel

Digitized by Google

nous avons emprunté l'anecdote précédente. Cette lettre est sans date; l'abbé Millot, instituteur du jeune prince, assura dans le temps n'avoir eu aucune part à sa rédaction. Elle paraît avoir été écrite au moment où M. de Viomesnil revint en France avec M. de Lameth, qui venait d'être blessé à Yorck, et quelques jours avant le retour de M. de La Fayette en Amérique.

« Monsieur,

Tout bon Français vous doit hommage; en cette qualité, veuillez agréer le mien; *j'ai tant* entendu vanter vos hauts faits, belles actions et prudence, que mon seul désir serait de marcher un jour sur vos traces, et d'être, à votre âge, aussi renommé que vous. Votre gloire et vos actions me rappellent le bon et brave chevalier Bayard; vos talens militaires, mon ancêtre, le grand Condé; votre prudence et vos talens, le grand Turenne; vous avez sa modestie et sa simplicité, vous aurez bientôt son rang et sa répu-

Digitized by Google

tation. Allez, monsieur, allez achever le grand ouvrage que vous avez commencé sous les plus heureux auspices. Les fastes de la république nouvelle, qui vous devra son indépendance en partie, ne rapporteront vos services qu'écrits en lettres d'or, et quelque jour vous serez à la tête des armées françaises; peut-être aurai-je le bonheur de faire mes premières armes sous vos ordres. »

La prison d'Olmutz.

Près de quarante ans après la conquête de l'indépendance américaine, et au moment où le général La Fayette descendait de la plate-forme de Cincinnati, où il avait été harangué, une vieille femme s'avança, lui prit la main et lui demanda s'il se rappelait la personne qui, au

Digitized by Google

moment où il entrait dans la prison d'Olmutz, lui offrit une jatte de lait et un gâteau. — Le général répondit qu'il se rappelait parfaitement la circonstance, car c'était le dernier témoignage de bonté qu'il eût reçu avant d'entrer en prison. — Eh bien ! lui dit la vieille, ce fut moi qui eus le plaisir de vous l'offrir. Le général parut très-ému de cette rencontre. Il paraît que cette femme vendait des fruits et des gâteaux dans les rues d'Olmutz, et que, se trouvant auprès de la prison, elle vit arriver sous escorte un individu qui lui parut être d'un rang distingué et souffrir de fatigue et de besoin, et que, mue par sa situation, elle lui offrit quelque rafraîchissement, sans savoir qui il était. Cette femme a déclaré qu'elle n'avait jamais appris le nom du prisonnier, et que c'était sur la plate-forme qu'elle l'avait reconnu.

Digitized by Google

M. David Minges.

Pendant que l'on traitait encore de l'émancipation de Saint-Domingue, et que l'on allait recevoir cent cinquante millions des républicains d'Haïti pour prix de leur liberté, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, nommé David Minges, et demeurant près de Sandi-Point, sur les bords du Sames, dans la Virginie, affranchissait tous ses esclaves, au nombre de quatre-vingt-sept, dont la valeur s'élevait à vingt-six mille dollards (un dollard vaut vingt francs, trente à trente-cinq centimes); il en dépensait douze cents à acheter pour eux des charrues, des herses, du fer et d'autres instrumens d'agriculture, ainsi que des vêtemens et des

Digitized by Google

provisions, et il les a envoyés à Haïti par un navire dont le notis lui a encore coûté seize cents dollards. Au moment de l'embarquement, cet excellent homme se fit apporter un sac d'argent, et le distribua à ses affranchis. Il voulait, disait-il, rendre service à son pays en le débarrassant de ses esclaves, qui tous étaient de bons serviteurs, mais qui feraient encore de meilleurs citoyens.

M. Bergami.

Le fameux Bergami, qui a figuré dans le procès de la feue reine d'Angleterre, après avoir vendu sa baronie de Milan, a acheté, disait-on, une seigneurie à Wolski, à soixante westes de Moscou. Il a pris le nom de Leonwich, et se fait passer pour un gentilhomme hongrois : on voit chez lui des équipages de chasse, de pêche, et tout ce qui tient l'équitation. Sur un monticule,

Digitized by Google

près de son château, flotte l'étendard russe, ce qui indique que le propriétaire du château a droit de justice.

Pendant que l'on faisait ce petit conte sur monsignor Bergami, il jouissait paisiblement, à Pesaro, de la fortune immense que lui a léguée la reine Caroline. Mais un gentleman, nommé William Austin, est venu le troubler dans cette tranquille possession. Cet honorable Anglais prétend, en dépit de son nom, être fils de la défunte épouse de Georges IV; il dit qu'il vient réclamer le bénéfice du testament de sa mère qui, selon lui, n'a cédé l'usufruit de la succession au signor Bergami que pour un temps limité. La prétention de William Austin va donnér lieu à un procès passablement scandaleux. Il faudra que ce jeune homme prouve qu'il a l'honneur d'appartenir à la reine d'Angleterre. Cette démonstration plaira sans doute aux oisifs de Pesaro, mais qu'en dira-t-on sur les bords de la Tamise?

Digitized by Google

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

Les Auteurs Gastronomes.

Deux grands gastronomes auteurs, ou, si l'on veut, deux grands auteurs gastronomes, MM. Kéra... et H. L, beaucoup plus scrupuleux sur le choix de leurs alimens que sur *celui de* leurs expressions, ont coutume d'être eux-mêmes leurs pourvoyeurs. S'étant rencontrés, ces jours passés, près le marché des Jacobins, où ils venaient de faire leurs provisions : « Je vous trouve à point, dit l'écrivain bas-breton, j'ai sur moi un exemplaire de mon roman, dont je vous prie de rendre un compte *impartial* dans le *Mercure* : le voici. » Il tire alors un saucisson de sa poche, à la place du *Dernier des Beaumanoir*. « Voilà

Digitized by Google

mon épitre datée de *la Vallée aux loups*, répliqua M. H. L... ne m'oubliez pas dans le Courrier Français. » Il met aussitôt la main à la poche et présente à l'ex-député un jambonneau.

Ces deux messieurs se sont fort accommodés, dit-on, de leur méprise réciproque, et cet échange conviendrait peut-être à plus d'un de leurs lecteurs.

Les Belles Notes.

Un illustre *maestro*, qui a obtenu d'Euterpe des faveurs insignes, poursuit quelquefois, dit-on, auprès de muses moins olympiennes de plus douces faveurs. Un de ses amis le félicitait sur les progrès qu'il avait faits auprès d'une jolie cantatrice en *I*, et en attribuait la gloire à l'expression des regards *del maestro*. « Non, lui dit celui-ci, avec modestie ou vanité, ce ne sont

Digitized by Google

point mes beaux yeux qui l'ont séduite; ce sont plutôt mes belles notes. »

Lors de l'apparition de sir Walter-Scott au théâtre de Dublin, ce célèbre romancier y devint l'objet des plus vifs applaudissemens; mais la modestie ne lui ayant pas permis de s'attribuer cette expression de l'admiration irlandaise, il fut un des plus forts applaudisseurs. Touchante simplicité d'un grand homme! on croit voir M. *Delrieu* faisant ses affaires lui-même.

Il n'y a pas long-temps que, dans un grand dîner, à Edimbourg, un assez méchant auteur ayant proposé d'un ton moitié sérieux, moitié goguenard, le toast que voici: *au colosse de la littérature anglaise!* Walter-Scott remplit son

Digitized by Google

verre et dit, en regardant cet auteur envieux, qui est d'une corpulence énorme : *à la santé du colosse tout court !*

Un individu se présente chez le rédacteur d'une feuille allemande et demande à lui parler ; il est introduit, et voici la conversation qui s'établit entre eux : « Monsieur, votre journal a donné dernièrement une fausse nouvelle. — Impossible, monsieur. Mais, parlez, laquelle? — Vous avez dit que M. N. avait été jugé? — C'est vrai. — Condamné? — C'est encore vrai. — Pendu? — C'est toujours vrai. — C'est moi, monsieur, qui suis ce monsieur N. — Pas possible ! — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; et j'espère que vous démentirez la nouvelle. — Non, monsieur. — Parbleu ! Cela serait curieux. — Je n'en ferai cependant rien. — Je me plaindrai. — Tout comme il vous plaira, mais je ne me rétracte jamais : tout ce que je puis faire

Digitized by Google

pour vous, c'est d'annoncer que la corde a cassé, et que vous vous portez très-bien. J'ai des principes : on sait que je ne mens jamais.

Un jeune littérateur qui vient tout récemment d'obtenir une haute récompense de son très-remarquable talent, répondait à l'un de ses amis qui l'avait félicité par lettre sur l'obtention de cette faveur royale : « Ce qui me charme le plus est de voir ma croix rayonner sur le front de mes amis. » Celui à qui l'on adressait ces mots singuliers les montra à un individu de sa connaissance ; ce dernier assura avoir reçu la même phrase dans une lettre du même auteur. Un troisième auquel on en parla se trouva possesseur aussi d'une épître semblable ; et tous alors furent convaincus qu'avec beaucoup de mérite on pouvait faire du romantisme circulaire.

Digitized by Google

Les visites des prétendans à l'Académie donnent lieu quelquefois à de singulières rencontres. M. Ancelot, qui briguait les honneurs du fauteuil, était allé présenter ses ouvrages à l'un des trente-neuf. M. Villemain, atteint d'une ophthalmie, pria le jeune auteur de lui lire le *Siége de Damas* de M. Viennet, poème que cet autre candidat venait de joindre à ses titres. Le poète modeste l'exécuta de bonne grace, en appuyant toutefois sur certains passages, et en glissant légèrement sur quelques morceaux épars. Le lendemain, seconde visite ; c'était celle du candidat aux vingt mille vers. L'académicien requit de lui un service pareil ; et il le pria de lui lire le poème de *Marie de Brabant*... Nous recommandons au crayon ingénieux de M. Charlet les figures des deux candidats, prises au moment de la lecture.

Digitized by Google

M. le marquis de Valory alla porter à un rédacteur de journal, soi-disant littéraire, une ode sur la mort de Girodet; il s'excusa d'avoir été long-temps sans voir ledit rédacteur : il avait été malade, et l'Académie avait occupé tous ses momens. « Eh quoi ! dit malignement l'Aristarque, qu'y a-t-il de commun, mon cher, entre vous et l'Académie? — Allons! des épigrammes, répliqua M. le marquis, toujours des épigrammes!... Mais vous ne savez donc pas que j'étais sur les rangs pour entrer à l'Académie, et que j'ai manqué d'en être?... » M. le marquis de Valory avait eu une voix.

Dialogue.

« Mon cher ami, ta pièce n'a aucun succès. — Que me dis-tu là? — J'étais à la deuxième repré-

Digitized by Google

sentation, il n'y avait pas deux cents personnes dans la salle. — Impossible! j'avais donné trois cents billets. »

Madame Ernestine Panckouke, après avoir traduit en prose française les charmantes poésies de Goethe, adressa au Voltaire de l'Allemagne un exemplaire de son élégante version. Goethe, enchanté de la galanterie de cette dame, a voulu lui en témoigner sa reconnaissance. Un classique eût sollicité de l'aimable traductrice son portrait comme une faveur; le vieillard de Weimar a trouvé plus romantique d'envoyer à Mme Panckouke une médaille à sa propre effigie. Tous les journaux ont loué la délicatesse de ce procédé germanique, disait l'un d'entre eux; nous aurions mauvaise grace à réclamer seuls en faveur des femmes, contre ce qu'il nous paraît avoir d'étrange.

Digitized by Google

M. Sosthène.

—

Le grand Frédéric avait prié un artiste célèbre de faire son portrait. Le peintre eut l'heureuse idée de représenter Sa Majesté entrant à Berlin, et entourée des premiers officiers de son armée et des personnages les plus recommandables de son royaume. Un gentilhomme, qui brûlait de figurer dans un ouvrage historique adressé à la postérité, se présenta un jour chez le peintre; et furieux de ne reconnaître ses traits dans aucun des personnages qui figuraient autour du roi dans l'esquisse qu'on lui permit de voir, il se crut en droit de tancer vertement le nouvel Apelle, et de lui reprocher son omission. Celui-ci s'excusa dignement; mais, par politesse, promit que, si dans sa composition il pouvait trouver une petite place vacante, il la ferait occuper par

Digitized by Google

l'image de Monseigneur. Notre gentilhomme, que cette assurance avait apaisé, sortit content, et revint, à un jour convenu, poser chez l'artiste. Il n'avait eu garde d'oublier tous les insignes de son rang, que le peintre fixa aussitôt sur la toile; mais de tête, point: le faiseur de portraits remit à une autre séance cette partie de l'ouvrage. Cependant le tableau fut bientôt exposé à Postdam, le gentilhomme y courut pour s'admirer: qu'on juge de sa déconvenue, quand, sur le corps dont il avait posé le modèle, il reconnut la tête d'un officier qui, par sa modestie, n'avait pas sollicité l'honneur d'être à cheval à côté du monarque.

La duchesse d'A..... félicitait M. le vicomte Sosthène de la direction qu'il donne aux arts et sur les résultats probables de son administration. « Je ne me suis jamais trompé à cet égard, madame, répondit M. le chargé, nous

Digitized by Google

ferons de grandes choses; j'ai toujours senti là et là (montrant sa tête et son cœur) l'élan d'un grand siècle. »

On raconte qu'un auteur, poursuivant malheureux des hautes dignités littéraires, désirait s'asseoir dans le fauteuil académique. Il fit les visites d'usage, et crut s'apercevoir aux dispositions des académiciens-électeurs que les chances de son succès étaient fort douteuses. Il prit le parti de solliciter quelques puissans protecteurs, et de présenter sa requête à quelqu'un qu'il supposait grand amateur des arts. Il se présenta donc au noble Mécène, et, après avoir décliné son nom, il implora son appui, et lui dit qu'il désirait entrer dans la seconde classe de l'Institut. — Ah! monsieur, lui répartit galamment le grand seigneur, vous êtes trop modeste; comment donc! vous à la seconde classe? avec votre mérite, on a des droits à la première!

Digitized by Google

On parlait devant le docte vicomte de la naïveté d'un certain M. Lafontaine qui, en publiant, l'année dernière, un recueil de fables, crut devoir y ajouter une préface dans laquelle il prévenait le lecteur que ses œuvres n'avaient rien de commun avec celles d'un autre La Fontaine, qui avait aussi fait des fables. — « Assurément, dit le vicomte, c'est un grand trait d'ignorance; mais il pourrait cependant être excusable; car enfin, messieurs, supposez que cet homme eût été forcé d'émigrer.... Il est naturel qu'il n'ait pas entendu parler des auteurs survenus pendant l'usurpation.

La Sultane Julia.

Lors de la défense qui fut faite d'entrer dans les coulisses des théâtres royaux, non par

Digitized by Google

M. Sosthène, mais par le préfet de police, à ce qu'annonça le Journal de Paris, qui a ses raisons pour être parfaitement instruit de ce qui se passe rue de Varennes et à l'administration de la police, la Gazette de Constantinople ou d'Andrinople, dont nous avons oublié le nom, contenait l'anecdote suivante.

« Le souverain d'un petit état, qui est placé sous la protection d'Euterpe et de Therpsicore, vient de jeter dans sa cour l'inquiétude et le trouble. Le sultan, oubliant à la fois sa dignité et sa moralité, a subi les lois d'une odalisque : *le* sérail doit se soumettre aux volontés de la sultane Julia.

« Je ne suis point jaloux ; si je l'étais jamais !.... »

s'est écrié le nouvel Orosmane. — Visir, a-t-il ajouté, que le turc veille aux portes du palais ; que les entrées en soient interdites aux profanes. Malheur au téméraire qui troublerait mes plaisirs et mes amours ! »

Digitized by Google

ANECDOTES DRAMATIQUES.

Rich.

Rich, fameux arlequin de Londres, sortant un soir de la comédie, appela un fiacre, et lui dit de le conduire à la taverne du Soleil, sur le marché de Clarri. A l'instant où le fiacre était près d'arrêter, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre. Le cocher descend, ouvre son carrosse, et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'avait ainsi escroqué, il remonte sur son siége, tourne et s'en va. Rich épie l'instant où la voiture repassait vis-à-vis la

Digitized by Google

fenêtre, et, d'un saut, se remet dedans. Alors il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a passé la taverne. Le cocher, tremblant, retourne de nouveau, et s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse et veut le payer. « A d'autres! monsieur le diable, s'écria le cocher, je vous connais bien, vous voudriez m'empaumer; gardez votre argent. » A ces mots, il fouette et se sauve à toute bride.

MM. Odry.

Lors de son passage à Joigny, Odry avait contracté avec le directeur du théâtre de cette ville un engagement pour plusieurs représentations. Quand tout fut convenu, l'acteur se rendit à son auberge, après avoir prié le directeur de

Digitized by Google

! faire prévenir de l'heure à laquelle on devait commencer les répétitions préalables. A l'heure indiquée, un messager est expédié à Odry, qu'il ne connaît pas ; on lui dit à l'auberge que la personne qu'il cherche se trouve actuellement à table d'hôte. Le messager entre dans la salle, et demande à haute voix M. Odry. « Le voici, répond un monsieur qui se lève à ce nom. — Monsieur, on vous attend pour répéter. — Où cela? — Au théâtre. — Moi, au théâtre, vous voulez rire. — Précisément; je viens de la part de notre directeur, il dit comme-çà que vous êtes un fameux farçeur tout de même : nous allons nous amuser. — Moi, un farçeur! — Pourquoi pas, puisque c'est votre état!... » On devine qu'il y avait un quiproquo; effectivement, l'illustre Odry était absent, et le garçon de théâtre parlait au respectable maire d'une commune voisine, nommé Odry, qui n'a jamais fait rire personne, pas même ses administrés.

Digitized by Google

Le Danseur. — Abbé Boldonni.

Pendant qu'Albert faisait des merveilles sur le théâtre de Naples, il s'opérait presqu'un miracle sur celui de Venise. Un abbé Boldonni, après avoir jeté le froc aux orties, venait de débuter par un pas de trois dans le ballet de *Corinna e Paoli ;* et tel était déjà l'espoir que l'on concevait de ce nouveau danseur, que la gazette de Venise assurait qu'il devait rivaliser un jour avec les premiers artistes de l'opéra parisien. Espérons donc que l'Italie reconnaissante des Paul et des Albert que nous leur députons chaque année, nous enverra quelque jour le danseur-abbé Boldonni.

Digitized by Google

Voici un petit billet doux écrit tout récemment, et qui rappelle ce qui s'est dit de plus naïf et de plus piquant au temps où mademoiselle Arnould était à l'Opéra. Une des personnes qui s'intéresse le plus, et par les devoirs de sa place, et par sa sensibilité naturelle, aux très-jeunes figurantes, voyant dans la coulisse de l'Opéra un de ces enfans, les yeux tout rouges et l'air abattu, lui demanda la cause de ses peines : «Je vous l'apprendrai demain,» répondit-elle; et le lendemain, elle lui écrivit le billet suivant :

« Vous me demandiez hier, monsieur, ce que j'avais pour être triste; c'est que je désirerais que vous me mettiez dans mes meubles et ma mère avec. »

Digitized by Google

La Souscription.

—

On se rappelle qu'un petit colloque eut lieu au théâtre du Vaudeville entre Lepeintre jeune et un des abonnés, qui, depuis plus d'un an, n'avait jamais passé une seule soirée sans venir siéger sur les bancs de l'orchestre. — « Monsieur, dit ce pauvre abonné, en s'adressant à l'acteur, et interrompant ainsi une des plus jolies scènes des *Deux Edmond* : M. Lepeintre. — Monsieur? — M. le directeur est-il au théâtre? — Je l'ignore, monsieur. — Il serait cependant nécessaire que je pusse lui parler. — Mais, monsieur, je ne sais... — Hé bien! dites-lui que moi, comme tous les abonnés, sommes fort ennuyés de voir tous les jours les mêmes pièces, et que s'il ne change pas, s'il ne varie pas son répertoire, nous siffler-rons tous les jours. — Monsieur, ce n'est pas à moi à.... » Là finit cette discussion, qui avait

Digitized by Google

assez diverti acteurs et public, et le spectacle continua. Quelque temps après, M. l'abonné reçut une assignation à comparaître devant le tribunal de police municipale, pour avoir porté le trouble dans le spectacle, et il fut condamné à un franc d'amende. Une souscription a aussitôt été ouverte à l'orchestre du Vaudeville ; les offrandes ne pouvaient être de plus de cinq centimes. MM. Lassagne, Ledoux, Ramond, Fulgence, Vulpian, Désaugiers, F. Langlé, mesdames Minette, Victorine, etc., étaient au rang de ces plaisans souscripteurs.

On a trouvé les vers qu'on va lire dans un corridor de l'Académie Royale de musique :

La Mère et la Fille.

Tu répands des pleurs en cachette ;
Sur ton cœur la grace opéra.
Rose, fais choix d'une retraite.....
— Soit, maman, j'entre à l'Opéra.

Digitized by Google

Un des acteurs de la troupe de Bruges s'avisa de dire sur la scène : « Il faut savoir réparer les torts qu'on *as eus.* » On lui cria du parterre : « Qu'on a eus. » Je suis fort étonné, répondit le comédien, que ce soit en Belgique qu'on veuille m'apprendre le français ; je sais ma langue : les *torts* sont au pluriel. » On pense bien que ce plaisant discours excita d'abord les éclats de rire ; mais après avoir ri, le public se fâcha, et le malheureux comédien fut forcé le lendemain de faire des excuses. Messieurs, dit-il, *je suis maintenant convaincu qu'il faut savoir réparer les torts qu'on a eus.*. Si ce comédien là manquait d'instruction, il ne manquait pas d'esprit.

On jouait les *Cancans* à Valenciennes ; la pièce allait finir, quand il prit envie à Victorin, qui remplissait le rôle du médisant Serpente, d'ajouter un cancan de sa façon à tous ceux que l'auteur lui

Digitized by Google

avait fait débiter dans le cours du vaudeville. Il s'approcha d'un air de mystère de Saint-Victor, qui, dans la pièce, représentait celui qui allait se marier, et, sous prétexte de lui donner un conseil d'ami, il l'engage, dans l'état de mariage qu'il allait embrasser, à se défier des officiers de la garnison. Cette charge fit rire le parterre; mais on ignore pourquoi elle fit justement l'effet contraire sur Saint-Victor, qui quitta brusquement la scène, manquant ainsi au public et à la première vertu de son état. Madame Saint-Victor, se trouvant aussi en scène, suivit son mari dans sa retraite, et ces deux époux n'assistèrent point au dénouement de la pièce. On assure que Victorin n'a eu aucune perfide intention contre son collègue, en amplifiant ainsi son rôle, et l'on espère que ce léger nuage ne troublera pas l'amitié de ces deux acteurs, qui, veille de ce jour malheureux, remplissaient si bien les rôles d'Oreste et de Pylade.

Digitized by Google

Le Cacique Gregor Marc-Gregor.

—

Tout le monde a entendu parler de Gregor Marc-Gregor, ex-général au service de la Colombie, qui se disait cacique des Poyais, recrutait des sujets pour son prétendu royaume, et cherchait à placer des actions pour des valeurs considérables. On avait annoncé, il y a quelque temps, que S. M. Neustrienne s'était embarquée furtivement au Hâvre, mais il paraît que les journaux avaient été mal informés. M. le cacique Gregor Marc-Gregor, après avoir été arrêté et traduit à la préfecture de police, et de là chez le juge d'instruction, a été définitivement transféré à la Force. Le 27 décembre on arrêtait aussi un de ses vice-rois à Bruxelles.

Digitized by Google

Le Roi des Boticudos.

On se rappelle peut-être le roi sauvage de la tribu brésilienne des Boticudos, qui se fit voir, il y a quelque temps, à Bruxelles, avec une femme du même pays. Il se rendit depuis en Angleterre, et se trouvait à Aberdeen en Ecosse, lorsqu'on a découvert ce qu'était cet aborigène de l'Amérique du Sud. Un jour, étant pris de *porter*, une querelle s'éleva entre lui et un ouvrier d'Aberdeen; ils en vinrent bientôt des menaces aux gestes; l'écossais terrasse son antagoniste et le frappe à coups redoublés, et celui-ci commence en fort bon anglais, au moins dans celui que parlent les portefaix de Londres, à demander quartier, et révèle ainsi son origine et la fraude dont tant de monde avait été la dupe. Déjà on avait conçu quelque doute sur la véracité des affiches à Aberdeen, en voyant le chef sauvage manquer, en tirant de l'arc, un but qui n'était qu'à la distance de six pas.

Digitized by Google

Le Prince de Carignan.

Peu de jours après la prise du Trocadéro, le prince de Carignan envoya cent louis à la compagnie de grenadiers du 3e. régiment de la garde, au sein de laquelle il avait combattu. Les soldats s'assemblèrent, et déjà ils avaient décidé de refuser la somme, lorsqu'un vieux sergent dit à ses camarades : « Le prince a fait avec nous le grenadier ; offrons-lui une paire d'épaulettes semblables aux nôtres ; s'il les accepte, nous accepterons les cent louis. » La compagnie applaudit. Une députation se met en route et va présenter les épaulettes : « Mes amis, dit le prince, je reçois avec plaisir votre cadeau ; je suis fier d'avoir acquis au Trocadéro le titre de grenadier français. Tous les ans, le *jour de la fête*, je porterai vos épaulettes pendant vingt-quatre heures, et tous les ans aussi je ferai compter cent louis à la compagnie. »

Digitized by Google

Voilà donc une compagnie qui a cent louis de rente. Si nos soldats étaient spéculateurs, avec l'aide de M. de Villèle, et quelques coups de bourse, ils pourraient devenir millionnaires.

Le prince est grenadier d'honneur; son nom est porté aux contrôles, et tous les jours on le nomme à l'appel. On concevra que S. A. n'est pas le moins beau grenadier de France, puisque sa taille est de six pieds.

Le Duc d'Orléans.

Le passage de l'*Histoire de l'Émigration*, où M. de Montrol a fait le tableau de la situation des émigrés dispersés dans l'Europe, contient une anecdote fort curieuse sur le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans.

« L'industrie des Français expatriés, dit le jeune historien, leur tint souvent lieu des secours

Digitized by Google

que l'insensibilité des gouvernemens étrangers leur refusait. Bientôt les sacrifices de la vanité malheureuse ne coûtèrent rien à la raison; le commerce consola une foule d'émigrés de la perte de leur patrimoine; d'autres, en utilisant les divers talens dont ils étaient doués, se créèrent du moins une existence honorable. Le marquis de Boisfranc était libraire à Leipsick; le comte de Las Cases et mille autres enseignaient le Français en Angleterre, tandis qu'un prince du sang royal donnait des leçons de mathématiques dans un village de la Suisse; « et ce seul acte, s'é-« criait vivement Napoléon en apprenant cette « noble résignation, ce seul acte en fait un « homme et atteste quelque mérite : assurément « voilà le plus grand succès de madame de Genlis. »

On raconte qu'à l'époque où le prince donnait ces leçons, un jeune protestant de Nîmes, devenu aide-de-camp de M. de Montesquiou, avait émigré avec lui, et pour plus de sûreté il avait cru devoir changer de nom en passant les

Digitized by Google

frontières. Arrivé dans une petite ville de la Suisse, il y trouve un individu ayant quelques-uns de ses traits, portant son nom, protestant comme lui, et comme lui se disant de Nîmes; c'était le prince exilé. Obligé de cacher avec soin son existence, il avait adopté pour un moment la patrie et la famille d'un jeune militaire qu'on croyait retiré en Languedoc et qu'on lui assurait avoir beaucoup de ressemblance avec lui. On ne se doutait pas qu'il pût jamais venir démentir cette fable au fond de la Suisse; ce ne fut que long-temps après qu'on apprit au prince que celui qui aurait pu si étrangement le compromettre était parti tout surpris de la rencontre, et craignant que des explications ne le compromissent lui-même. »

Le pouvoir de la Musique.

Pour vanter le pouvoir de la musique, nous

Digitized by Google

ne voulons pas rappeler ici Amphion qui, avec le son de sa lyre, bâtissait des murailles, et voyait s'élever des maisons aussi belles que celles du quartier de François Ier. Nous ne citerons pas Orphée, dont la voix assez harmonieuse pour apprivoiser les tigres et le geôlier des enfers, eût sans doute attendri le suisse d'une excellence. Nous citerons ici un exemple moins connu, et aussi touchant peut-être, de cette merveilleuse vertu de la mélodie.

Au siècle dernier, la princesse Belmonte, à Naples, venait de perdre son mari. Un mois s'était écoulé sans qu'elle proférât une seule plainte et versât une seule larme; seulement, vers la chute du jour, on portait la malade dans ses jardins. Mais ni l'aspect du plus beau ciel, ni la réunion de tout ce que l'art ajoutait sous ses yeux au charme de la nature, ni même la fraîcheur et la douce obscurité du soir, rien ne pouvait amener en elle ces émotions attendrissantes qui donnent une issue à la douleur, lui ôtent ce qu'elle a de déchirant et de trop amer.

Digitized by Google

Raff, célèbre chanteur, passant alors à Naples pour la première fois, voulut voir ces jardins fameux par leur beauté. On le lui permit, mais en lui recommandant de ne pas approcher de tel bosquet, où était alors la princesse. Une des femmes de sa suite sachant que Raff était dans le jardin, proposa à madame de Belmonte, non pas de l'entendre, mais de le voir; Raff approcha : en allant le chercher, on lui avait fait sa leçon. Après quelques momens de silence, la même femme pria la princesse de permettre qu'un chanteur aussi fameux, qui n'avait jamais eu l'honneur de chanter devant elle, pût au moins lui faire entendre le son de sa voix, et seulement quelques strophes d'une chanson de Rolli et de Métastase. Le refus n'ayant pas été positif, Raff interprêta ce silence, et s'étant placé un peu à l'écart, il chanta le premier couplet d'une chanson très-touchante de Rolli, qui commence par ce vers :

« Solitario bosco ombroso. »

Digitized by Google

Sa voix, qui était alors dans toute sa fraîcheur, et l'une des plus belles et des plus touchantes qu'on ait entendues; la mélodie simple mais expressive de ce petit air, les paroles parfaitement adaptées au lieu, aux personnes, aux circonstances, tout cela ensemble eut un tel pouvoir sur des organes qui semblaient depuis long-temps fermés et endurcis par le désespoir, que les larmes coulèrent en abondance; elles ne s'arrêtèrent point pendant plusieurs jours. Ce fut ce qui sauva la malade, qui, sans cette effusion salutaire, eût perdu la vie.

Le Roi de Bavière.

Le nouveau roi de Bavière acquiert de jour en jour plus de popularité, et se montre le véritable héritier des vertus de son père. Il se pro-

Digitized by Google

mène chaque jour seul à pied dans la ville, et s'arrête souvent pour entrer en conversation avec ceux qu'il rencontre. Dernièrement il demanda à une pauvre femme combien elle avait d'enfans : « Six, monsieur, répondit-elle. — J'en ai autant, répliqua Louis. » Se croyant alors reconnu, il cessa la conversation en souriant. Une autre fois il se rendit dans une école de garçons, se fit montrer leurs devoirs, et ne cessa d'encourager les uns et de gronder les autres. Le maître d'école demanda à l'étranger quelle était la base de l'enseignement. Louis lui répondit : « La religion ; c'est la seule base de toute instruction, c'est elle qui fait le bonheur des États et la prospérité des nations. » Le jour suivant, il entra dans une école de jeunes filles, et, après leur avoir fait plusieurs questions, il se retira en leur recommandant le respect envers leurs parens.

Le roi paraît s'occcuper beaucoup des moyens de donner un nouvel essor à l'industrie nationale ; il songe à faire venir de l'étranger des ar-

Digitized by Google

tistes qui pourraient l'améliorer; car il n'existe dans toute la Bavière qu'une seule fabrique de draps et une seule manufacture de coutellerie; mais il ne sera pas difficile d'y introduire de nouvelles fabriques, lorsqu'elles seront protégées par la main du monarque.

M. Purgon.

M. Purgon, docteur en grand renom, se promenait un jour avec quelques amis; il voit passer un équipage très-brillant et demande à qui il appartient: on lui nomme le comte de N.... « Eh bien! dit-il, vous voyez cet homme qui prodigue son bien, *il me doit encore, depuis trois ans, la mort de son père.* »

Il arriva un soir, accablé de fatigue, chez un de ses malades; et, après avoir examiné son état, il passa dans un cabinet pour écrire son ordonnance: le sommeil le surprit au milieu de son tra-

Digitized by Google

vail, il s'endormit profondément, et pendant ce temps le malade mourut.

Il s'agissait d'un magistrat dont les papiers étaient importans : la justice s'y transporta aussitôt; on ferme à double tour la porte du cabinet où l'on savait qu'étaient les titres précieux; les scellés furent apposés sur la serrure, sans qu'on s'imaginât qu'il y eût autre chose en cet endroit que les effets du défunt. Cependant, après quelques heures de sommeil, le docteur se réveilla : il était presque nuit; il se hâta d'achever son ordonnance, voulut sortir, et fut fort étonné de trouver la porte fermée.

En vain frappe-t-il à coups redoublés, personne ne répond. Le corps avait été transporté dans un appartement éloigné, d'où la garde n'entendait pas ce qui se passait dans le reste de la maison. Ne pouvant parvenir à se faire ouvrir les portes, il se décide à sauter par la fenêtre, et se casse une jambe en tombant. Bientôt arrêté comme un voleur, et conduit au prochain corps-de-garde, il eut tous les maux du monde de se

Digitized by Google

retirer des mains de la justice, et plus de mal encore de celles des chirurgiens. M. Purgon boite encore, mais ne s'endort plus en écrivant ses ordonnances.

Le Convoi du Général Foy.

La mort de Delille excita d'honorables et justes regrets parmi les gens de lettres et les étudians des diverses écoles de Paris. Son cercueil fut porté à bras par les jeunes élèves de l'Université. Tous les membres de l'Institut se firent un devoir d'assister à cette cérémonie funèbre. M. de Fontanes seul y manqua, et son absence était d'autant plus remarquable que l'on connaissait les anciens et intimes rapports qui avaient lié l'auteur du *Verger* au chantre des *Géorgiques*; mais les hautes fonctions du grand maître de l'Université lui firent peut-être oublier les devoirs imposés à l'homme de lettres. Le convoi était près d'arriver au cimetière, lorsque le ciel, qui jusqu'alors avait

Digitized by Google

été obscurci de nuages épais, brilla tout-à-coup d'un rayon de soleil : « Apollon est à son poste, s'écria Mercier, l'auteur du Tableau de Paris, mais M. Fontanes n'y est pas ! »

Au convoi du général Foy, on a remarqué l'absence d'un récent maréchal de France, qui ne manque jamais de paraître où le soleil se montre : il pleuvait ce jour-là.

Le Prince d'Orange.

Au mois d'avril 1823, le prince d'Orange posa la première pierre d'une caserne à la Haye. L'autorité municipale avait, dans l'origine, demandé au prince qu'il voulût bien permettre à l'aîné de ses enfans de faire cette inauguration. — « Non, répondit-il, ne le gâtons pas par des honneurs prématurés, il saura assez tôt qu'il est prince, et j'aime qu'il en apprenne les devoirs avant d'en connaître la grandeur et l'éclat. »

Digitized by Google

Le Roi des Pays-Bas.

Au mois de novembre dernier, une vieille femme conduisait, dans l'*Allée verte* de Bruxelles, un âne chargé de plusieurs sacs de feuilles mortes. Un des sacs vint à tomber; la bonne vieille faisait de vains efforts pour le remettre en place, lorsqu'un homme vêtu d'une redingotte bleue et qui l'avait aperçue du banc où il était assis, vint à son secours; et tandis que la pauvre vieille, toute ébahie, ne savait comment le remercier, il lui glissa une pièce d'or dans la main et disparut. Cet homme était le roi des Pays-Bas.

Il s'est passé quelque temps avant, à la Haye, une scène qui rappelle plusieurs épisodes de la

Digitized by Google

vie d'Henri IV. Deux paysans de la Frise, magistrats de leur endroit, sont venus, accompagnés du beau parleur de village, pour demander une audience au roi. Le chambellan de service refusait de les introduire, ils insistèrent fortement. « Annoncez au roi, dirent-ils, que c'est un tel et un tel, et nous sommes sûrs qu'il sera bien aise de nous voir. » Le chambellan voulut bien porter ce message au roi, qui ordonna de les faire entrer.

Après les révérences d'usage, l'orateur se mit à expliquer l'objet de sa demande. Mais comme il se montrait fort prolixe, l'un des Frisons l'interrompit brusquement, et, s'adressant au roi « Sire (il se servait toujours du mot *koning*), il ne s'agit pas de tant baragouiner et de tourner autour du pot, il s'agit d'une digue dont la réparation est des plus urgentes, et que nous ne pouvons obtenir. » Asseyez-vous, mes amis, dit le roi, et causons. L'affaire fut bientôt expliquée; et les Frisons se retirèrent tellement satisfaits que l'un d'eux voulut témoigner sa reconnaissance au

Digitized by Google

chambellan, en lui mettant deux rixdales dans la main. Le chambellan, comme on peut croire, rit beaucoup de cette preuve de reconnaissance, et congédia les députés, émerveillés de la bonté du *koning* et du désintéressement de l'introducteur.

Les Jésuites.

—

Le célèbre naturaliste, M. Cuvier, disait, en revenant de Mont-Rouge : « L'animal le plus reconnaissant c'est le chien. Non, lui répondit le prince de Talleyrand, c'est le dindon, car, autrefois, les Jésuites ont importé les dindons en France, et maintenant les dindons demandent le rappel des Jésuites. »

On remarque que depuis l'établissement des congrégations en France, on ne jette plus de dindons au peuple dans les fêtes publiques.

Digitized by Google

La bande noire achetait, jadis, les couvens, les monastères et les vieux châteaux pour les démolir. Il y a concurrence aujourd'hui, et une nouvelle bande, noire comme la première, fait également acheter ces monumens du vieux temps, mais c'est pour les rétablir. Déjà ceux de Mont-Rouge, de Saint-Acheul, de Dôle sont debout.

Bon et brave Henri IV !... disait Napoléon; en voilà un qui a bien remué aussi son misérable corps... Bon et brave prince! les Jésuites t'ont fait tuer. »

Un fonctionnaire de la ville de..... ayant contremandé ses Pâques de huit jours, quelqu'un lui demanda pourquoi : — Ils sont tous à la foire, il n'y aurait personne; mais dimanche, le marquis revient, le préfet l'accompagnera, c'est une occasion.

Digitized by Google

Dans quelques maisons de Jésuites, on trouve des salles d'escrime. Un bon chrétien, scandalisé justement, disait ces jours derniers à un de ces pères : « Comment accordez-vous l'escrime avec l'esprit de l'Évangile? Le texte est précis. Quiconque se servira de l'épée périra par l'épée. » Oui, reprit le père; « mais le texte ne parle pas du fleuret. » Pends-toi, Escobar.

Un illustre prélat, de ceux qui ne lisent pas leurs mandemens, entrait à la chambre haute pendant la discussion sur la baratrie. — Baratrie! qu'est-ce cela, dit-il à son voisin? — C'est un crime d'hérésie. — Ah! oui, à mort, à mort: cela va dans la loi. — Le bon prélat croyait que l'on discutait la loi sur le sacrilége.

Digitized by Google

A Mont-Rouge un chrétien docile
Disait au père don Bazile:
— Lisez-vous l'Évangile ? — Non.
— Mais c'est pourtant un livre utile.
— C'est la Charte de la maison.

ANECDOTES CONJUGALES.

Le Divorce Singulier.

Un jeune négociant devint, il y a moins de deux ans, éperdument épris d'une personne aussi riche que jolie, et, malgré les obstacles apportés à leur union, ils virent bientôt combler leurs vœux. Tout alla d'abord à merveille. L'ennui vint bientôt se nicher où l'attachement le plus tendre semblait devoir être éternel, et, sans cesser de s'es-

Digitized by Google

timer, sans avoir conçu la moindre inclination pour d'autre, l'on finit par faire de son ménage un petit purgatoire que chaque instant rendait plus insupportable.

Il fallait sortir de cette situation fâcheuse; chacun des jeunes époux alla simultanément consulter un avoué pour s'informer des causes qui légitimaient la séparation : les hommes de loi firent parler le code, et déclarèrent qu'il n'y avait que le cas de sévices ou d'injures graves qui motivât de semblables résolutions. De retour de leur consultation, nos insensés se communiquèrent la découverte qu'ils avaient faite. « Qu'en pensez-vous, ma chère? — Et vous-même, mon ami? — Mais le moyen me paraît violent. — Sans doute; cependant, s'il n'y a pas d'autre ressource? — Des injures et un soufflet à vous, et devant témoin!... — Oui, je sais que cela est dur; mais si nous voulons en finir? — Voulez-vous que nous y réfléchissions pendant huit jours? Il me semble que ce laps de temps ne rendra pas ce procédé moins désagréable, et

Digitized by Google

remarquez bien que nous voulons nous séparer. — Eh bien donc! à la première occasion, puisque vous le souhaitez absolument. — Soit; mais, mon bon ami, n'oubliez pas, devant témoin. — Oui, ma bonne. »

Une semaine se passe et encore deux autres avec, et la scène n'a pas lieu; enfin, le mois écoulé, Madame rencontre son mari : « Eh bien, mon cher, et le soufflet que vous m'aviez promis? » dit-elle. L'époux ne peut plus reculer! « Aujourd'hui même, ma chère amie, vous serez satisfaite. » Et en effet, deux heures après, en présence des commis, de la servante et de la portière, Monsieur fait une querelle à sa femme, les propos les plus vifs sont échangés, et Madame reçoit l'outrage si désiré : elle crie à la tyrannie, à la brutalité; les commis crient à la garde, la servante crie au commissaire, la portière crie aux principes de la révolution qui ont rendu les jeunes hommes si fort irrespectueux envers le sexe, et le mari crie à tous ces crieurs : « Laissez-nous vider seuls nos débats, nous sommes en

Digitized by Google

affaires de famille, ne nous dérangez pas. » Cependant arrivent les soldats du poste voisin qui entourent la boutique, et l'officier de paix qui fait son procès-verbal. Madame demande à être mise à l'abri des attaques du barbare qui la persécute, et on l'accompagne chez une amie qu'elle a prise pour confidente. Monsieur déclare qu'il a été provoqué par les exigences habituelles de sa femme, et qu'il y a toujours entre elle et lui incompatibilité d'humeur. Le commissaire reçoit les dépositions des témoins, et la portière, après avoir signé la sienne, dit qu'avant la révolution on n'aurait pas vu de scandales semblables.

Le Bon Mari.

Un prédicateur allemand, homme plein d'esprit et d'originalité, annonçait à ses paroissiens

Digitized by Google

qu'il était marié pour la quatrième fois, et que, si sa quatrième femme mourait, il en épouserait une cinquième, parce qu'il aimait le changement. « Peut-être, mes chers paroissiens, s'écria-t-il, vous ignorez le moyen de devenir veuf et libre quand vous le désirez; je vais vous apprendre comment je fais... Je suis la meilleure pâte de mari possible, et jamais je ne contrarie ma femme en rien; mais l'absence de contradiction est fatale au beau sexe, car la contradiction est pour les dames un exercice nécessaire et le meilleur des régimes. Si au contraire on a pour système d'être toujours de leur avis, elles languissent bientôt, tombent dans la mélancolie, le marasme, et de là dans une léthargie qui finit par les emporter. »

Le Catalan.

La jeune épouse d'un catalan répondit à l'amour qu'elle avait inspiré à un officier fran-

Digitized by Google

çais. Leur commerce durait depuis quelques jours, et tout faisait croire que le mari de la dame ignorait cette intrigue. Tout-à-coup un mal violent, dont les symptômes étaient d'une nature effrayante, attaqua notre jeune Espagnole, qui réclama aussitôt les secours de la médecine. Le médecin consulté dit que la maladie était telle, que tout son art viendrait à échouer devant ses progrès. Il conseilla à la mourante de songer à son salut. Un moine fut appelé pour recevoir la confession de cette malheureuse, qui avoua avoir trompé son mari. « Votre crime est affreux, dit le moine; et pour pouvoir vous réconcilier avec le ciel, croyez-moi, commencez par vous réconcilier avec votre époux. » Quelle que dût être sa répugnance à faire une semblable démarche, l'Espagnole se résolut à cet acte de repentir. Le Catalan fut introduit dans l'appartement de sa femme, qui, d'une voix affaiblie par la douleur, lui dit: « Mon ami, vous voyez devant vous une coupable qui a besoin de vous faire un aveu. J'ai parjuré la foi que je vous avais donnée; pardonnez-

Digitized by Google

moi, je vous ai trompé. — Je le sais, répondit le Catalan, car c'est moi qui t'ai empoisonnée.

Mon Mari se pend.

Deux habitans de la petite ville de B... avaient passé la matinée à s'égayer dans un cabaret; ils regagnaient leur domicile respectif. L'un d'eux, en rentrant chez lui, trouve sa femme..... en société. Que faire? crier, s'emporter, intercepter les communications à l'extérieur, jeter l'homme par la fenêtre! D'autres se seraient peut être portés à de pareilles extrémités. Mais lui, avec une discrétion vraiment exemplaire, referme la porte, prend le chemin du grenier, suspend une corde à la charpente et y passe sa tête. Poussée par je ne sais quel pressentiment, sa femme arrive bientôt après, voit son mari exhalant son dernier soupir.... Couper la corde était une chose toute simple; malheureusement l'idée ne lui en vint pas : on ne pense pas tou-

Digitized by Google

jours à tout. Au lieu de cela, elle fuit à travers les rues et se met à crier : « *mon mari se pend ! mon mari se pend !* » Les voisins se précipitent ; on monte, on arrive, il était trop tard ; le pauvre mari n'avait plus rien à voir dans les affaires de ce monde.

Un malheur en amène souvent un autre. Pendant qu'on gémissait sur la fin tragique de cet infortuné, on apprend que son ami désespéré à cette nouvelle, a aussitôt terminé ses jours à l'aide d'un nœud coulant. Déjà la dame se disposait à suivre ce cruel exemple, quand elle réfléchit que le suicide était un gros péché ; elle attend du temps des consolations.

La Veuve inconsolable.

Madame B..., très-riche et très-vaine, se désolait, au commencement de l'hiver dernier, de ce que son mari, redoutant la dépense et plus encore le

Digitized by Google

ridicule, ne lui avait pas permis de renouveler sa toilette, et de s'habiller en noir. Elle aurait voulu du moins que, dans les promenades et dans les salles de spectacle du boulevard, on la considérât comme une femme de bon ton; toutes alors portaient le deuil du feu roi. Ses instances auprès de son mari furent inutiles. Il mourut quelques semaines après.

Une voisine compatissante accourt aussitôt chez la veuve, pour lui apprendre combien elle prend part à ses regrets. « Que je vous plains! s'écrie-t-elle; votre mari était si laborieux, si probe; il vous aimait tant au fond, quoiqu'il fût un peu bourru! — Ah! ne m'en parlez pas, voisine, répliqua madame B... je ne m'en consolerai jamais; il n'est pas sûr même que j'y survive long-temps. Mais, voyez un peu comme il est mort à propos! je vais me trouver tout naturellement en deuil, et lorsque j'irai aux Tuileries, la couleur de mes vêtemens se trouvera du moins en harmonie avec celle des grandes dames. — Je me retire, voisine; je vois que vous n'avez

Digitized by Google

pas besoin de moi pour essuyer vos larmes : une robe noire vous suffira.

ANECDOTES ET ÉPIGRAMMES

Ministérielles.

Une Audience de M. De Corbière.

M. de Corbière, dit l'auteur d'un portrait de ce ministre inséré dans le *Frondeur*, apprend par hasard qu'un poète, son compatriote et son ami de collége, se voit arrêté dans sa carrière par je ne sais quels douaniers dramatiques, pour qui les nobles sentimens sont de contrebande. Ce poète se plaignait d'un agent qui ne daignait pas même répondre à ses réclamations. Le ministre donne audience à l'homme d'esprit, et, du plus loin qu'il l'aperçoit entrer : « Ah ! mon cher, je suis bien aise de vous

Digitized by Google

voir! Venez, venez, ce ne sera pas un compatriote qui aura à se plaindre de moi! — Monseigneur, vous me rendez la vie si vous me faites rendre justice. La censure... — Laissez donc, avec votre terme de Monseigneur, nous sommes d'anciens amis et toujours camarades. Vous souvenez-vous de ce grand pré où nous allions courir les jours de congé? eh bien! je l'ai acheté; je l'ai réuni à mes petites dépendances. — J'en suis charmé, Monseigneur. Mes affaires à moi s'arrangent moins bien; ces messieurs m'éloignent du théâtre, et... — Ne me parlez pas des affaires; j'en suis dégoûté; voyez-vous! je n'aspire qu'au moment de respirer l'air natal, et de vivre pour moi. Vous viendrez me voir là-bas, n'est-ce pas? nous irons nous promener ensemble dans mon grand pré. Je n'ai passé d'heureux momens que dans notre ville. On a sa petite campagne à deux lieues, son petit cheval, qu'on attache aux barreaux de la fenêtre pour entrer causer un moment avec le compère et la voisine. L'esprit est jovial et le cœur content. — J'espère,

Digitized by Google

Monseigneur, qu'on n'a rien trouvé dans ma dernière pièce contre le gouvernement que je respecte... — Eh! mon cher, est-ce que je la connais? La censure ne me regarde point; ne me parlez jamais de tout cela; mais du reste, tout ce que vous voudrez. Je vous suis tout acquis. Adieu, car j'ai encore des audiences à donner.... Ah! çà, vous viendrez me voir à Rennes.

Quand M. de Corbière y sera-t-il?

Un étranger demandait s'il était question de rappeler à l'institut MM. Etienne et Arnault, les auteurs des *Deux gendres* et de *Marius*, qu'a banni l'ordonnance de 1815, contresignée Vaublanc. — Non assurément. — Mais si vous repoussez tous les hommes de mérite, qui donc nommerez-vous? — Eh bien! répondit un académicien, nous nommerons, comme à l'ordinaire, un membre de moins. »

Digitized by Google

Pierre est Ministre.

Madame Corbière, respectable dame qui vit en Bretagne, fort retirée du monde et fort étrangère aux mouvemens de la faveur, s'étonne toujours d'avoir un fils en place. Bien qu'on croie, dans les environs de Rennes, dit le Frondeur, aux prédictions de sorcières et aux dotations de fées, la jeune accouchée ne pensait guère, il y a quelque soixante-huit ans, que ses dernières douleurs venaient de produire une excellence. En apprenant ce miracle l'année 1822, la bonne femme se prit à dire, avec plus d'effroi encore que d'amour propre : Comment, Pierre est ministre? la révolution n'est donc pas finie ?

Un ministre protecteur des arts (ce n'est pas de Colbert qu'il s'agit) était vivement sollicité d'accorder une pension de cinquante pistoles à

Digitized by Google

un très-jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui promettait de parcourir la carrière des arts avec distinction. L'excellence refusa, disant qu'il y avait déjà cent fois trop d'artistes, et ajoutant, avec infiniment d'esprit : « Plutôt que d'encourager par la pension qu'on me demande ce jeune peintre à continuer l'étude des arts, je donnerais volontiers six cents livres de mon revenu pour qu'il fût tailleur ou cordonnier. » Ce ministre vivait cependant sous un prince qui aimait et honorait les artistes.

La femme du concierge d'un de nos *ministères* prétendait avoir le bras très-long, et se faisait payer fort cher pour tirer le cordon aux solliciteurs. L'un d'entre eux qui n'avait rien obtenu réclama son argent, et il y eut procès. On s'attendait à voir le ministre compromis, mais S. Ex., entendue dans l'instruction, répondit qu'elle ignorait complètement ce qui se passait *dans son intérieur*, et par là se tira d'affaire.— Que de ministres et de maris n'y voient pas plus clair !

Digitized by Google

Les Émigrés.

Les émigrés nous ont vaincus ;
Le sort à leurs armes nous livre.
Ils ont pris d'assaut le grand-livre...
Et fait un sac de nos écus.

Un provincial, frère d'une dame intime amie jadis d'un ministre, arrive à Paris, muni de vives recommandations et plein d'espérance. Il se présente, est bien reçu, et ne doute point du succès de sa demande. Voici l'entretien qu'il eut avec son excellence. « — Je voudrais connaître, monseigneur, quel est l'emploi que je pourrais solliciter? — Celui qui vous conviendra, monsieur. — Mais il me semble qu'il faudrait savoir celui auquel je conviendrais. — Qu'entendez-vous par-là? — C'est-à-dire celui pour lequel j'aurais les

Digitized by Google

connaissances requises, les dispositions convenables, l'aptitude enfin. — Billevésées, monsieur, billevésées ; on ne lit donc pas les gazettes dans votre pays? — Pardon, monseigneur, pardon ; mais je croyais qu'il fallait savoir ce que l'on faisait? — Pas nécessaire du tout, monsieur; vous êtes dans l'erreur. Mais que savez-vous le mieux? — Je me suis occupé de plusieurs branches... D'abord, j'entends les finances. — Eh bien, il faut demander une place de juge. — J'ai bien aussi fait mon droit. — En ce cas, sollicitez une inspection dans les canaux. — Je ne suis point étranger à leur construction, leur dérivement... le niveau, les écluses, les batardeaux, sont aussi... — Oh ! tant pis; que ne prenez-vous la direction d'un haras? — Bien; j'ai servi dans la cavalerie, et... — Quel diable d'homme, il sait tout. » Le solliciteur, après trois mois d'attente, vient de repartir sans avoir rien obtenu.

Digitized by Google

Quel grand homme que ce Mazarin, disait l'autre jour un sinécuriste de la bonne ville de Toulouse! quel front contre l'orage! quelle patience contre les caricatures! *Cantano, pagarono* ! Mot sublime, qui vaut au moins le *qu'il mourût* de Corneille.

Le Quiproquo.

Un monseigneur, financier des plus minces,
Et qui se croit un grand homme d'état,
N'a pas long-temps dit à certain prélat :
Convertit-on un peu dans vos provinces?
L'homme de Dieu lui répond : Monseigneur,
Croyez qu'afin de gagner un pécheur,
Nous sommes tous remplis de saintes flammes.
Lors brusquement lui répond le Crésus :
Corbleu, Monsieur, il s'agit des écus
Quant à présent, et pas du tout des ames.

Digitized by Google

Un homme qui a acquis le droit de parler franchement aux personnes les plus élevées en dignité, disait à M. de P*** : « Que pouvez-vous répondre au public qui vous reproche les scandales de?.... — Moi, répondit l'excellence en simarre, je ne réponds rien, je m'enveloppe du manteau de ma vertu. — Les temps sont froids, reprit l'interlocuteur; c'est se vêtir bien légèrement. »

Léonidas et M. De Villèle.

Entre Léonidas et monsieur de Villèle
Il s'établit un parallèle:
L'un mène ses trois cents à l'immortalité;
L'autre ses trois pour cents à la mendicité.

Digitized by Google

Au milieu de la foule qui se pressait autour de la dépouille du général Foy, une personne dit à son voisin : « Si M. de Villèle venait à mourir, croyez-vous qu'il aurait autant de monde que cela? — Oh! répondit le voisin avec assurance, comptez que, de tous les individus que vous voyez là, il n'y en aurait pas seulement trois pour cent. »

Sur un grand nombre de fortunes dérangées pendant les années de grace 1725 et 1825, on a fait le quatrain suivant :

La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les pays partager les talens;
Mais pour aller vite en besogne,
Vive l'Écosse et la Gascogne!

Eh bien! Ducroc, avez-vous réussi, en province, à me trouver le nombre de voix qu'il me

Digitized by Google

faut pour ma prochaine opération? — M. le comte, il m'en manque une. — Comment ne vous l'êtes-vous pas procurée parmi ceux du *côté droit* de la rivière? — Ils disent qu'on ne les trompe pas deux fois. — Et ceux du *côté gauche?* et les rentiers? — Je crois qu'ils m'auraient battu, et j'avais peur qu'ils ne fissent subir une petite *réduction* à mes membres. — Et les vignerons? — L'année est bonne, et ils prétendent qu'on gagne plus sur le vin de la comète que sur une conscience. — Comment donc vous y prendrez-vous pour que nous soyons au complet. — J'ai jeté les yeux sur un petit avocat de Rennes; en 93 il a donné des gages de son dévouement, et sa femme l'a fort bien secondé : plus tard, en 1818, en 1814, et cœtera, on a remarqué qu'il savait ramper pour s'élever, et comme il a plus d'ambition que de talens, je crois qu'il veut parvenir à de grandes fonctions pour se reposer ensuite.—Mais croyez-vous qu'un pareil homme consente à se vendre? — Dame, M. le comte, ça s'est vu.

Digitized by Google

Sur les Chapeaux appelés trois pour cent.

Du succès le plus éminent
Monsieur Villèle atteint le faîte :
Dès qu'il créa les trois pour cent
On en eut par-dessus la tête.

Lors de l'incendie qui eut lieu pendant que M. de Clermont-Tonnerre se trouvait à Bayonne, une dame, ayant été éveillée au milieu de la nuit par les cris au feu! se leva aussitôt, vit l'habitation embrasée, et les pompiers accourir de tous côtés. La dame tire sa montre, calcule froidement les progrès que peut faire l'incendie avant d'arriver jusqu'à elle, et conclut qu'elle peut se remettre au lit jusqu'à six heures du matin. En effet, à six heures elle apprend que l'incendie est éteint. « J'ai donc bien fait, dit-elle, de ne pas me déranger; » et tournant la tête sur son oreiller, elle se rendort.

Digitized by Google

Le Duc de Vellington.

Dans une auberge de W... se trouve le portrait d'un fameux général étranger. La physionomie burlesque que le peintre a, fort innocemment sans doute, donnée à ce héros, a inspiré à un voyageur le quatrain suivant, qu'il s'est empressé d'inscrire au bas de la noble image.

D'où vient cet air d'étonnement
Sur ce visage où respire la gloire?
C'est qu'on le peignit justement
Le lendemain de sa victoire.

Les Deux Bals.

Un personnage considérable donnait une fête brillante à laquelle l'élite du faubourg Saint-Ger-

Digitized by Google

main avait été invitée. Un des acteurs du Vaudeville que le public accueille avec le plus de faveur prenait la liberté de donner, le même soir, un bal plus modeste, mais auquel assistait aussi une nombreuse réunion. Le hasard, qui fait tant de choses, a voulu que le comédien demeurât dans le même hôtel que le grand seigneur. Le hasard a fait plus encore; il a permis que le pensionnaire de la rue de Chartres eût, comme son noble voisin, la fantaisie d'élever une tente devant le vestibule du corps-de-logis qu'il habite dans la maison où sont réunis deux locataires si disparates. Il n'en fallait pas tant pour se tromper de porte, surtout dans la confusion inévitable qu'entraînent deux fêtes données le même jour. C'est aussi ce qui arriva à mademoiselle V. du Vaudeville, invitée chez son camarade dont elle ne connaissait la demeure que sur une désignation peu propre à la faire distinguer de l'habitation de son noble voisin. Mademoiselle V. se présente donc chez ce dernier. Un valet-de-chambre galonné sur toutes les coutures ouvre

Digitized by Google

les deux battans du salon, et proclame à haute voix le nom de l'actrice. Étonnement de la part de tous les assistans. Rumeur générale. Mademoiselle V. s'avance gaiement jusqu'au foyer pour y saluer M. Sans-Gêne et sa moitié. Quelle est à elle-même sa surprise, lorsqu'au lieu d'une femme jolie encore, elle trouve une duègne décrépite et sévère, et à la place de son joyeux camarade, un personnage couvert de plaques et chamarré de rubans. « Qui demandez-vous ici, Mamzelle? — M. tel..., mille excuses, je vois que je me suis trompée, je me retire. — Dubois! mamzelle s'est trompée; conduisez mamzelle chez M.... » L'actrice fait sa révérence, part, en dissimulant le plus qu'elle peut un éclat de rire qu'elle retient à peine, et va bien vite chez M. Sans-Gêne, où le récit de sa méprise excite la gaîté de toute la compagnie qui ne se composait que d'artistes et d'auteurs. Un de ces derniers traça, le soir même, un plan de vaudeville où l'anecdote que nous venons de raconter est mise en scène. On assure que Philippe et mademoiselle Victorine auront des rôles dans cette pièce.

M. de Montmorency.

M. Reynouard, l'académicien, en rentrant chez lui, trouva le nom de M. de Montmorency, candidat du fauteuil vacant, sur le calepin de son secrétaire. « M. de Montmorency! s'écria-t-il, et qu'a-t-il écrit? — Il a écrit son nom, répondit le secrétaire.

Est-ce en vers ou en prose qu'il écrit? à la tribune ou en chaire qu'il a brillé? au palais ou au théâtre qu'il s'est fait connaître? comme savant ou comme artiste qu'on le renomme? qu'a-t-il donc chanté, l'homme du choix des électeurs de l'Académie française? — Il a chanté la palinodie.

Digitized by Google

O vanité des vanités!
A notre Institut somnifère
Des aigles s'étaient présentés,
Et c'est un *duc* que l'on préfère.

Depuis que les journaux littéraires ont annoncé que des candidats, qui ne sont point hommes de lettres, se mettent sur les rangs pour l'Académie, on dit qu'il est venu de Londres et de Berlin des recommandations en faveur d'un personnage très-remuant, lequel *figurerait* à merveille dans un fauteuil, et aurait du moins l'avantage de tenir éveillé l'auguste aréopage, quand il s'endort, ce qui ne lui arrive, dit-on, que trois fois par semaine, et pendant deux heures seulement.... Quel est ce candidat si précieux? C'est Jocko.

Digitized by Google

M. le duc Mathieu de Montmorency sera, dit-on, installé au fauteuil académique par M. l'abbé de Montesquiou. C'est M. l'évêque d'Hermopolis, ci-devant l'abbé Freyssinous, qui répondra au récipiendaire. Le soir, il y aura grand souper à la maison de plaisance de M. le duc, située près de Montrouge.

M. De Corbière.

Je viens, Monseigneur, vous demander une sous-préfecture.—Monsieur, je suis très-disposé à faire tout ce qui pourra vous être agréable. — Ainsi, votre excellence ne voit pas d'obstacles... — Un instant, Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que je suis tout à votre service, mais... — Monseigneur, il me semble que mes prétentions sont bien modestes. — Sans doute, Monsieur, mais... — Je ne sollicite qu'une de ces faveurs vulgaires qu'on accorde aux gens le moins recommandés.

Digitized by Google

— C'est vrai, Monsieur, mais... — Mon nom vaut toutes les apostilles, je pense. — Comment donc? le nom de M...! certes, Monsieur, il est de ceux qui illustrent à jamais une famille, mais... — Mais, Monseigneur, permettez-moi de vous faire observer que vos *mais* concluent à un refus positif. — Moi! vous refuser, Monsieur! Dieu m'en garde, mais... — Je comprends donc bien mal votre excellence?... — Oui, Monsieur, car je vous répète que je suis prêt à faire tout ce qui pourra vous être agréable. — Ainsi, j'aurai la sous-préfecture. — La sous-préfecture, mais... — Monseigneur, souffrez que je vous épargne l'ennui d'un entretien plus long; *je me retire*, permettez, cependant, que je fasse une remarque applicable à notre double situation. Si mon grand-père revenait au monde, avouez qu'il serait bien étonné!... — Et le mien, donc! Monsieur, pensez-vous qu'il le fût moins? — Je n'osais pas vous le dire, Monseigneur. » - Il faut savoir que M. de M.... est d'une des meilleures familles de France, et se rappeller que M. de

Digitized by Google

Corbière passe pour le petit-fils d'un meunier.

On a placé sur une tombe récemment élevée à la mémoire d'un directeur des contributions du département de ***, une pierre sur laquelle on it une inscription grecque. Les mauvais plaisans d département (et il s'en trouve partout, même parmi les contribuables) prétendent que le choix de la langue grecque n'est point heureux, parce que le défunt passait pour un Arabe.

Patrie! patrie! et toujours patrie! s'écriait un censeur dramatique, voilà trois fois patrie en cinq actes. — Mais, monsieur, il faut bien appeler les choses par leur nom! — Par leur nom! par leur nom! Mettez royaume. — Mais, monsieur, il s'agit d'une république de la Grèce! — Tant pis, monsieur, tant pis, nous ne voulons pas plus de république au théâtre, que de Lafayette en musique. Des républiques, morbleu! des républiques! faites-les jouer à Boston ou à Colombie

Digitized by Google

M. Rhomberg.

Pour peu que votre acte de naissance date de 1780, vous avez pu voir rouler dans Paris une fort belle voiture, dont les armoiries, assez singulières, ont sans doute fixé votre attention. L'écusson avait la forme d'un corset de femme, et une paire de ciseaux, aux branches écartées, figurait au milieu.

Ces armes étaient celles d'un M. *Rhomberg*, fils d'un paysan bavarois des environs de Munich. Cet homme, tout jeune encore, avait abandonné son village, et était devenu garçon tailleur à Paris. Soit instinct, soit bonheur, il y travailla particulièrement pour les femmes; et comme ces dames le trouvaient à la fois bien fait de sa personne, et doué d'une merveilleuse intelligence pour cacher les difformités les plus disgracieuses,

Digitized by Google

et faire ressortir les attraits les plus piquans, le jeune tailleur fit promptement sa fortune.

Un soir, un mendiant à la barbe épaisse, aux vêtemens déchirés, frappe à la porte du père Rhomberg, demande à souper et un peu de paille : la vieille mère allait refuser, quand son mari lui dit : « Femme, fais entrer, et ne refuse pas à l'étranger l'hospitalité que d'autres accordent peut-être à ton fils. » Le mendiant vint s'asseoir au coin du foyer obscur; il avait reçu de la jeune fille le pain de la charité, et ses hôtes s'étaient remis à table pour achever leur repas. « De quel pays êtes-vous, dit le père? — De Charlstadt. — Huit lieues d'ici? — Huit lieues. — D'où venez-vous? ajouta-t-il après un instant de silence. — De Paris, dit-il.—De Paris, répéta la vieille; y parle-t-on d'un nommé Rhomberg? —Tailleur de femmes?—Oui... approchez donc... qu'on vous entende, prenez place à table; fait-il de bonnes affaires? — Meilleures que mauvaises. — Mangez, disait la vieille; et sa santé?... — Comme la mienne. — Il doit être bien grandi?

Digitized by Google

— De ma taille. — Il ne parle pas de revenir au pays? — Il n'en parle plus. — Il aura oublié sa mère! — Allons, femme, celui-ci est revenu, le nôtre reviendra de même; fais boire à sa santé. » Et la bonne mère versait à boire; mais son cœur était gonflé, et des larmes roulaient dans ses yeux.

Qui voit pleurer sa mère ne peut long-temps se contraindre devant elle; et l'homme aux guenilles s'étant jeté au cou de ses parens s'en fit bientôt reconnaître pour leur fils. On rapporta de nouveau du vin, on détacha le jambon qui s'enfumait à la cheminée; le père voulut à l'instant que le pauvre changeât ses guenilles contre d'autres habits. La mère parlait de vendre sa vache blanche pour le vêtir, et la petite Kredle offrait, en rougissant, la chaîne d'or que lui avait donnée son prétendu.

Rhomberg laissa vendre la chaîne d'or, et sortit pour acheter lui-même l'étoffe qu'on lui destinait. Il était absent depuis une heure, quand une chaise de poste s'arrêta devant la maison de

Digitized by Google

son père, et un individu, un grand seigneur sans doute, car il était brillant de parure et de bijoux, demande à parler à un M. Rhomberg, récemment arrivé de Paris : on le fit entrer dans la maison pour l'attendre.

Le père Rhomberg s'impatientait, car son fils ne revenait pas; la mère avait envoyé Kredle au-devant de lui, et Kredle n'avait rien rencontré. Voyant la peine de ces braves gens, l'inconnu se mit à sourire, et se coiffant du vieux chapeau que Rhomberg fils avait laissé sur la table, et changeant son habit brodé contre l'habit troué du mendiant, on lui trouva tout-à-coup les mêmes yeux, les mêmes traits, et surtout la même voix que le pauvre garçon tant désiré. Comme vous le soupçonnez sans doute, c'était lui-même.

Je vous laisse à penser la joie de ces pauvres paysans et celle de leur fils. Il acheta pour eux la maison qu'ils habitaient; il y joignit le grand jardin et tous les champs qu'ils pouvaient cultiver; la chaîne d'or de Kredle ne fut point ren-

Digitized by Google

due, mais elle apporta, à son prétendu, sa main, son cœur, et la plus belle ferme du village.

M. Rhomberg, de retour à Paris, mourut encore jeune : il laissa 50,000 livres de rente à ses héritiers, et le souvenir de son aventure aux auteurs dramatiques qui voudront en faire une comédie ou un opéra, sans pourtant avoir défendu qu'on en composât une tragédie ou un mélodrame, et même une *petite nouvelle* pour deux ou trois recuells qui s'en sont déjà emparés comme nous.

Fin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google